

Premières fois

*Récits de la découverte de l'autre
quand l'autre ressemble à soi*



UN RECUEIL DE TEXTES ÉCRITS PAR :

BATIMS, COSSAW, DOM, FZAËL, GARFIELD, HOUBA, JEFF, MATHIEU,
MATOO, PASCAL, SHAYALONE, TARVALANION, UROBORE, VINCENT, YANN

Novembre 2005

Sommaire

J'en ai rêvé, Tahar l'a fait.....	3
Chimie organique	6
Premières fois ou L'affirmation de soi	11
Les invités sont tous partis	20
Premiers émois en milieu aqueux	24
Comme un rayon de soleil, porteur de lumière et de chaleur.....	30
My first time	41
Dancefloor des sens	45
J'aime la viande	57
Le parc Jourdan	61
La caravane enchantée	67
Le compte à rebours	77
Mes premières fois.....	81
La colline aux souvenirs	89
Ça se perd dans la nuit des temps	101
Quand le bleu menace d'éclater.....	104

Vous êtes libres de télécharger, reproduire, imprimer ou diffuser ce document, pour tout usage privé ou public, sous réserve du respect des conditions suivantes :

- 1) Gratuité de la diffusion*
- 2) Respect de l'intégrité de ce document : pas de modification ni d'altération d'aucune sorte, notamment de cette mention.*

Néanmoins, les textes présentés ici restent la propriété intellectuelle de leurs auteurs respectifs, et ne peuvent être extraits de ce recueil et reproduit séparément sous quelque forme que ce soit sans l'autorisation expresse des auteurs.

J'en ai rêvé, Tahar l'a fait

PAR JEFF

[HTTP://NOEUDSEETHER.FREE.FR](http://noeudsether.free.fr)

Avant que je n'habite hors du domicile familial, il était totalement inenvisageable de me faire sauter, et puis, je ne savais même pas trop de quoi il pouvait s'agir, je n'avais pas eu d'expériences adolescentes, pas un bisou à la con ou un tripotage « pour voir » dans un internat, non rien. Alors évidemment, quand j'ai entrevu mon avenir dans un studio, pour la suite de mes études à Paris, j'ai claqué des deux mains, en me disant qu'alors, je pourrais ne plus simplement me faire des « scénar » sur le Minitel que j'utilisais déjà abondamment, mais passer à des choses plus concrètes. Oui effectivement, à l'époque, il n'y avait pas vraiment grand chose hormis le Minitel, et IRC me servait déjà à parler avec mes potes geeks – je n'aurais pas voulu qu'une recherche sur mon IP me démasque sur un #gayfrance ou #gayfr.

Il m'a fallu pourtant un peu moins de deux ans pour « passer au concret ». La peur sans doute, la parano plutôt, on ne sait jamais qui se cache derrière, et ce n'est pas une description flatteuse qui paraîtra moins louche qu'une autre. Un jour de... aucune idée du mois, bref, un jour de spé, je me suis connecté sur 3614 Bargay, et j'ai cédé à la tentation d'aller rejoindre ce « beur » qui habitait pas loin de chez moi, et qui était assez fier de posséder une teub énorme, ce qui n'a pas manqué d'accroître encore ma curiosité.

Dans l'escalier de son immeuble, j'ai cru mourir d'hésitation, pendant que mon cœur s'amusait à brouiller mes pensées par d'énormes pompes de sang. J'ai du avoir l'air terriblement maladroit quand il m'a ouvert. Je suis entré dans son appartement, nous nous sommes assis sur son lit, et nous avons parlé un peu. Il m'a demandé si c'était vrai que j'étais vierge, et j'ai confirmé, je ne sais pas s'il m'a cru, en tous cas il m'a parlé de sa première fois, en Tunisie. C'était avec un homme plus âgé que lui, qui n'avait que 16 ans à l'époque. Malgré ma tourmente interne, j'étais intéressé. J'avais 20 ans, et lui 33. Il avait ce charme viril des rebeus sympas et bien portants. Il n'était pas super bien foutu, mais il avait une bonne gueule, et après tout, moi j'avais les cheveux longs, des kilos en trop, et aucune expérience.

Il a posé une main sur ma cuisse, et l'a massée. Je n'étais pas vraiment pétrifié, juste un peu hésitant, je l'ai laissé faire une minute, avant de moi aussi poser une main sur sa jambe. J'ai senti mes doigts glisser sur son jean, j'avais l'impression que mon désir fuyait par mes ongles. J'ai regardé son entrejambe, et j'ai posé ma main dessus. C'est donc moi qui aie ouvert les hostilités, en quelque sorte.

Je lui ai demandé si je pouvais voir sa queue, ça l'a fait rire, je lui ai sourit, peut-être à ce moment-là il m'a cru. Il s'est levé, a déboutonné son jean, j'ai posé une main sur son caleçon, et j'ai senti sa bite se durcir. Il a ensuite baissé son caleçon et j'ai regardé la bête en face. Ah ouais, pas mal, en effet. Je l'ai regardé dans les yeux, puis j'ai empoigné sa teub, et j'ai laissé mes lèvres aller vers son gland.

Heureusement, il n'a rien dit, il n'a pas fait de commentaire, il m'a laissé goûter mon plaisir tout seul, apprendre par moi-même. Elle était dure, complètement, et j'ai bien pris le temps de déterminer sa saveur. Un goût d'épice, je crois, quelque chose de doux et d'un peu corsé. Je l'ai engloutie doucement, en bon introverti de base j'essayais de capturer l'instant, de me souvenir de tout, de ce goût, de la peau sur mes lèvres, de la sensation que je sentais au fond de ma gorge quand elle était entrée à fond.

Quand je me suis arrêté, il m'a demandé « c'est vraiment la première fois que tu sucés ? », j'ai répondu que oui, il m'a alors fait un compliment, peut-être faux, ou peut-être pas. Nous nous sommes déshabillés mutuellement. J'ai posé mes paumes partout sur lui, pour encore une fois sentir à quoi ressemblait un homme sous mes mains. C'était chaud, lisse, ferme, désirable, j'y ai épuisé mon entendement, la fièvre de la découverte cédant le pas à la simple voracité de l'instant. Nous nous sommes allongés, et après avoir joué ensemble à chat bite, il a voulu me pénétrer, ce à quoi j'ai bien évidemment consenti, et capote oblige. Pour ma première, je me suis assis sur lui. Il a eu peur de me faire mal, mais malgré la taille, elle est rentrée sans problème, peut-être grâce à mon entraînement avec toutes sortes de trucs qu'on utilise quand on est jeune et qu'on n'ira clairement jamais s'acheter un gode. Après ça, je sais que nous avons fait pas mal de positions, que j'ai adoré, que nous avons joui ensemble, que nous nous sommes embrassés après, que je me suis douché et rhabillé, que j'ai quitté son appart, et que je ne l'ai plus jamais revu.

J'en garde un très bon souvenir.

Chimie organique

PAR SHAYALONE

[HTTP://WWW.2OSIX.FR/SHAYALONE](http://www.2osix.fr/shayalone)

Il y a eu les premiers désirs, mes premiers souvenirs, deux ou trois ans, l'envie d'embrasser le sexe d'une femme, et la conscience aiguë du tabou. Silence et culpabilité, jamais calmés par cette fameuse période de latence qui ne vient pas.

Il y a eu les premières élaborations, les trips sur Donna Mills et Heather Locklear, il y a Aude, la voisine, ses 20 ans magnifiques, son mari, le véto du village, toujours absent, et les hommes qui la courtisent sans cesse. Je n'ai pas dix ans, et c'est moi qui leur réponds au téléphone. Il y a ce jour à moto où je ne peux m'empêcher de prendre ses seins dans mes mains. J'ai une canette d'Oasis ouverte dans la main gauche. Cela trempe son chemisier blanc qui se retrouve transparent, un vrai délice pour mes yeux toujours aux aguets du moindre bout de sa peau. Je sens sa surprise, son effroi, elle n'ose rien dire.

Il y a ce connard qui force la barrière de mes dents, ce viol où je découvre que je ne suis rien : la femme à qui je viens réclamer justice, la directrice de la colo, se moque de moi, et me dit que je n'ai qu'à être avec les autres au lieu de lire ou d'écrire dans ma chambre.

Il y a le collège, ces années noires et lumineuses où je découvre l'amitié tout en me consumant de culpabilité. Le démon me ronge les tripes. Je rêve d'être entièrement mauvaise pour que personne ne puisse attaquer cette « tache » en moi. Mes désirs m'envahissent jour et nuit. Je continue à espérer que des désirs pour les garçons me viennent.

Il y a les flirts avec eux, imposés socialement plus ou moins directement, pseudo-acceptés pour pouvoir les jeter après et qu'ils me foutent la paix. Parce que dire non c'est impossible, inacceptable. Alors on se vend pour être tranquille. Et puis ça fait des choses à dire à la bande de copains et de copines.

C'est le temps où les mots sont impossibles à dire, sauf ma haine du monde, et des autres, ces êtres petits, mesquins, et bêtes...

14 ans, il y a le début de l'analyse. Six mois pour lui dire « je crois que je suis homosexuelle ». Six mois pour son éclat de rire, son « mais non » et son point final. Soit. Silence donc.

Il y a le lycée, la bande du collège qui éclate sur plusieurs établissements mais se retrouve tous les week-ends. Il y a de nouvelles amitiés très fortes, bien ambiguës. Dont Amy, l'autre tête de la classe... Elle est venue vers moi, à ma grande surprise. On devient amies. Elle clame partout que les mecs sont tous des cons. Mais elle trouve que les lesbiennes sont des salopes qu'il faudrait exterminer. Oups...Je ne comprends pas comment on peut avoir tant de haine en soi. Mais qu'y faire ? C'est la Terminale. Amy est au Danemark depuis la 1^{ère}, on s'écrit des lettres enflammées qui parlent de poésie et de philosophie. Il y a ce téléfilm, *Charlotte dite Charlie*. Mes parents et ma grande sœur sont sur le canapé, je suis sur une chaise, et je me retiens de pleurer. En haut, il y a Nana, 7 ans, qui dort paisiblement. Et là, Gé demande « qu'est-ce que vous ferez si Na vous annonce dans quelques années qu'elle est homo ? » Je blêmis, et me tais. « Que veux-tu que nous fassions ? Ce sera sa vie ! » J'ai envie de hurler, et je me tais. Ne me voient donc t-ils pas ? Alors j'écris à ma tante, premier coming-out, auquel elle répondra admirablement.

Dans la foulée, j'écris à Amy. « C'est toi, ça ne peut être mal. J'ai tendance à juger parce que je ne connais pas. Mais je t'adore toujours autant. » Facile à dire... Mais elle n'écrit plus comme avant, et cela s'espace. Peu importe, je prends mon envol.

Il y a le bac, la mention, l'inscription en médecine. Et l'affiche de la Lesbian and Gay Pride collée sur les murs de la Fac.

Il y a l'été de mes 18 ans, au bord de la piscine, avec Émeline, quasi nues, à se masser toute la journée... Elle sort avec mon cousin, baise avec, et revient dormir près de moi.

Il y a cette soirée, et le matin de ses 18 ans. Elle dort. Les doigts de ma main droite parcourent nonchalamment son dos. Ils glissent vers la naissance de son sein, caressent doucement... Redescendent vers l'élastique de sa culotte, se glissent sous lui, repartent, reviennent. Elle ouvre un œil, et le referme. Effrayée par ma propre hardiesse, je m'arrête net. Au réveil officiel, nous n'en parlons pas. Comme cadeau je l'emmène dans un ranch où elle va rencontrer celui qui deviendra son mari et le père de sa fille.

Il y a l'entrée en fac. Le premier jour, où je m'assoie à côté de celle qui deviendra « la vilaine » dans nos discussions entre potes. On devient amies, on bosse ensemble. Je vis en colocation avec un étudiant de D4 facho et absent, et son grand frère, 30 ans, qui passe l'aspi dans tout l'appart avec son calbut vert. Dans ma chambre, elle est à mon bureau, moi sur mon lit, avec ma couette vichy bleue. On galère sur la chimie orga. « Moi c'est clair qu'un jour je serais pas hétéro. » Un court instant de réflexion. « Ben moi p't'être qu'un jour je serais autre chose que "pas hétéro". » « Ah ouais, tu es bi ? » « Euh... non. » Elle a un sourire gourmand. Je suis un peu paumée. Mes amis sont au courant... Je l'écris à une, elle se contente de dire aux autres « ça y est, elle l'a dit ». Tous attendaient, depuis le collège. Mais suis-je prête ? On joue au chat et à la souris, longtemps. Je n'arrête pas de lui vanter les mérites d'un de mes ex, un autre P1, le seul mec dont j'ai été amoureuse. Bon, j'avoue, il était tout blanc, tout fin, tout lisse, avec des longs cheveux très noirs et bouclés, qui descendaient jusqu'au creux de ses reins. À ce moment-là nous sommes devenus d'excellents amis.

C'est le 25 novembre, la Sainte Catherine, le prénom de celle qui sera ma première copine. Mes deux colocs sont absents, j'ai invité A. le blond, qui court après la vilaine, D, le brun, mon ex, et la vilaine. Elle doit rester dormir, pour ne pas que je sois seule. Elle est là en avance. Elle a emmené un matelas gonflable, mais a oublié le bouchon, et partagera donc mon petit lit. Pendant qu'on attend les garçons, elle me dit que sa meilleure amie lui a dit que ça finirait ainsi.

- Comment ça, ainsi ?
- Qu'on finirait dans le même lit !
- Eh ! On va juste dormir, tu crois quoi ?
- Tu n'auras quand même pas le culot de me dire non ?

J'essaie de me rassurer. Ouf, les mecs sont là. Le repas se passe, je ne m'en souviens guère. J'avoue. La suite laissera plus de traces.

Il y a mon matelas, posé par terre, et nous deux dessus. Elle est sur le dos, moi sur le ventre. Mon bras droit est coincé entre nous. Elle n'arrête pas de parler, je n'arrive

pas à sortir un mot. Je suis tétanisée. Je sors mon bras de son piège, et il se retrouve logiquement sur elle, autour de sa taille, juste posé... Le plus légèrement possible.

— Tu ne dis rien.

— Non.

— Oh... Isa elle a besoin d'un gros câlin !

Et joignant le geste à la parole, elle me serre contre elle, commence à caresser mon cou... Je commence à passer ma main sur son buste, remonte jusqu'à son sein, arrive sur ce téton durci que je sens à travers le pyjama. Je ne maîtrise plus rien. Dix-huit ans de désir contenu explosent. Nos lèvres se trouvent fougueusement. Très vite, nous sommes nues, et sa bouche me parcourt, descendant jusqu'à mon sexe. Je ne me souviens pas de ce qui se passe dans les faits. Je ne me souviens que de cette émotion brute et puissante. C'est le plus beau jour de ma vie. Le lendemain matin, je la regarde entrer dans la baignoire, son beau corps de danseuse, mince et ferme, offert à mes regards... Il pleut. Peu importe. J'ai la force de soulever des montagnes. Cette fille là m'a aimée, et le monde ne s'est pas arrêté de tourner. Dix-huit ans de peur et de honte balayés par cette nuit-là.

Il y a l'après, on va manger un couscous chez ses parents, mais il y a trop de fenêtres dans sa chambre, ils pourraient nous voir ! On se frôle, on n'ose même pas parler...

Il y a le soir où elle me ramène, où, incapables de savoir comment considérer notre relation, je sors de la voiture sur un baiser rapide, que je crains d'avoir volé.

Il y a le lendemain, dans un souterrain de la Fac, enlacées, où elle me dit qu'elle ne sera jamais capable de me tenir la main dans la rue. Il y a le mercredi où elle sort enfin avec D. Elle nous veut tous les deux, mais ne compte pas lui dire... Dans un sursaut d'amour propre, et parce que j'ai vraiment du respect pour lui, je refuse. J'en suis malade. Ils resteront cinq ans ensemble, et puis elle se maquera avec un vieux qui lui fera une fille.

Il y a le moment de le dire aux autres, mes amis impatients. Il y a le samedi suivant, où c'est Sabine qui vient partager mon matelas. Comme le samedi d'avant le 25. Il ne se passe rien, enfin si, c'est toujours ma meilleure amie ! Ouf, je suis « sexuelle » mais pas que ça, pas tout le temps, pas avec tout le monde...

Les coming-out se poursuivent, il y a ma première LGP à Montpellier, et dans la foulée celle de Paris, le CGL où Sophie, une butch SM qui m'a accueillie, décide de veiller sur moi, et me traîne à la soirée Lesbia. Où il y a Catherine. Je deviens sa fleur de rocaïlle, son baby cake, je la fais venir 10 jours chez mes parents en guise de deuxième RDV, et elle débarque pour la soirée de mon anniversaire, au milieu de tous mes potes. Il nous faudra quatre jours pour réussir à nous trouver. Cela durera quatre mois, entre Paris, Pernes et Montpellier, et c'est moi qui lui présente celle pour qui elle va me quitter, et qui l'accompagnera jusqu'à la mort, qui l'a prise fin 2004, c'est TF1 qui me l'a appris.

Il y a la vie qui s'accélère, les rencontres folles, les histoires magiques, la visibilité. L'aventure CGL de Montpellier, puis ANGEL, puis Moules Frites.

L'aventure médecine, et psychiatrie enfin.

Mamie Odette me voit au 20h30 sur France2 lors de l'Europride, à Nana, qui a 10 ans, je le dis. Sa réaction est magnifique. « Je suis contente, tu me dis quelques chose de toi. »

Oui ma sœur, le meilleur de moi.

***Premières fois
ou
L'affirmation de soi***

PAR UROBORE
[HTTP://WWW.U-BLOG.NET/UROBORE](http://www.u-blog.net/urobores)

C'est drôle... Je me souviens de cette époque comme si c'était hier. Du haut de mes quelques 24 années, je me replonge parfois dans mes souvenirs, histoire d'en tirer quelque expérience. Il est amusant de revoir ces histoires passées qui ont construit celui que l'on est aujourd'hui, et d'y jeter un autre regard. D'observer ainsi, à la faveur de sa propre lumière actuelle, les zones d'ombre qui ont occulté nos sentiments d'hier.

Je me souviens de ces années de collège, passées à m'interroger sur la nature de mes attirances hors normes. J'ai su que j'étais homo lorsque mes hormones commençaient à batifoler dans mon corps, vers l'âge de mes 12 ans. Je dis cela mais je me demande si je savais ce qu'être homosexuel voulait dire. Ou si je mesurais vraiment ce que signifiait ce mot. Car ce que j'appris vers l'âge de mes 12 ans, c'était en quoi consistaient mes attirances. Je ne reliais pas encore cela à l'homosexualité, ni ce qu'impliquait d'être homosexuel.

Être homosexuel, cela signifiait pour moi, à cette époque, coucher avec un homme. Un adulte. Coucher avec un adulte lorsqu'on était adulte. Le mot comme le concept « homosexuel » était étranger à mon univers personnel.

Avant mes 12 ans, mes hormones n'étaient pas encore réveillées. Et n'ayant pas d'attirances sexuelles véritables, je ne pouvais imaginer ce qu'être homosexuel signifiait vraiment. Je ne pouvais donc me définir ainsi. Car il y a une vraie différence entre savoir comment faire un bébé, et savoir qu'on peut avoir des rapports pour du plaisir. Or, le plaisir sexuel était une chose que je ne connaissais pas encore.

Pourtant, même lorsque je découvris le plaisir sexuel, je ne pouvais encore faire le rapprochement avec l'homosexualité. C'était encore trop lointain dans mon esprit. Trop éloigné de moi. Il faut dire que la question était excessivement peu médiatisée et qu'être homosexuel n'avait pas vraiment de sens, si ce n'était quelques images disparates comme *La Cage aux Folles*.

Bref, la subtilité, c'est que lorsque mes hormones s'étaient réveillées, elles ne m'avaient pas orienté vers les filles mais vers les garçons – mes copains de l'époque, avec qui je découvrais les premières expériences de l'auto-sexualité.

L'auto-sexualité, c'était ces « cours de bandage », comme nous disions, que nous nous donnions à demi-mot, en pouffant comme les jeunes filles peuvent le faire, lorsqu'en groupe, elles croisent un joli garçon de leur âge. Comment se donner au mieux du plaisir dans le fantasme ? Que faire avec son zizi ? Contre le matelas en se tortillant d'avant en arrière, dos au plafond ? En jouant de sa main hésitante, à l'endroit ou à l'envers, pour simuler un vagin ? En usant de ses doigts mouillés de salive, pour mieux exciter les zones sensibles ? Quelle meilleure technique appliquer ? Chaque manière de faire avait ses partisans, et, finalement, chaque partisan avait sa manière de faire. Cette époque, c'était celle où nous étions dans les 12 ans, en 6^{ème}, et où aucun d'entre nous n'avait encore de sperme dans ses réserves.

Je me souviens encore de ma première jouissance, que j'avais eue au début de cette année d'école. Je ne connaissais pas encore les « cours de bandage » que nous allions élaborer les mois qui suivraient : nous étions en tout début d'année.

Ma première jouissance, c'était un mercredi. Il y a une raison à ce que je me souviens du jour. Mercredi, c'était le jour où je n'avais pas école et où, jusqu'à cette époque, j'allais en centre aéré. Mais j'étais un grand, désormais, et je pouvais rester seul à la maison. Seul à la maison... Quelle folie m'avait habité ! Pour la première fois, je goûtais à la liberté d'être seul et responsable de moi-même. Et de faire tout ce que je désirais dans le secret de ma propre indépendance. Une journée entière pour profiter de moi et m'amuser sans présence dans une pièce à côté. Ah, le goût délicat de la première vraie liberté d'autonomie...

Excité par ce pouvoir nouveau que je venais d'acquérir, je me souviens que je m'étais retrouvé aux toilettes. Pour faire des grosses commissions, puisque je me revois assis sur la cuvette, dans cette petite pièce qu'étaient mes WC. Et là, soudainement, cette chose pendante devant moi. Cette chose qui me servait à faire pipi habituellement qui m'appartenait pour la première fois dans la toute solitude de l'autonomie de soi. Cette chose que j'avais depuis ma naissance, je la possédais pour la première fois pleinement. J'étais seul, et je pouvais faire ce que je désirais.

Je m'étais donc saisi de la chose qui s'était mise à grandir.

« Tiens, on pouvait se donner du plaisir avec... Mais comment faire exactement ? Et il faut sans doute fermer les yeux et imaginer... Imaginer quoi ? Bon, alors, je mets ma chose dans un trou... Et ce trou, c'est le vagin d'une fille. La plus jolie fille, c'est qui ? Ah oui, c'est Magalie, tous les garçons de la classe en sont amoureux... »

Et d'office en office, de mouvements en mouvements, imitant de ma main gauche un creuset pour accueillir ma chose et de ma main droite de quoi simuler le geste, le tout humidifié de ma salive, j'avais fini par avoir ma première jouissance, sèche de toute semence car je n'en avais pas encore – le tout en imaginant Magalie, la plus jolie fille de ma classe de l'époque, dont les garçons étaient amoureux.

À cette époque, je ne savais pas encore que j'étais homosexuel. En fait, je ne savais rien. Mais je n'étais pas hétérosexuel.

Cette première jouissance, je m'en souviens comme si c'était hier. Je regarde, avec une ironie complice, l'innocence dont je faisais preuve dans ma tentative maladroite de reconstituer un "trou-vagin" de mes deux mains malhabiles. Mais je me rends compte aussi que cette journée, ce fameux mercredi, si elle m'avait donné le premier goût de la liberté, et si je m'étais régalé de sa saveur, était bien loin de m'en avoir donné toute la réalité.

Car, pour ma première jouissance, pour cette première expression de soi dans la réalité du monde, pour cette première expulsion de mon identité dans le vaste et trouble univers de la post-enfance (j'apprendrais qu'il serait trouble dans les années qui suivraient) – pour ma première jouissance de la liberté, disais-je, malgré mes désirs que je ne savais pas être homosexuels mais qui l'étaient en leur cœur, je me conformais à la norme sociale de la jouissance d'un homme avec une femme. De la forme (les mains cherchant à imiter un vagin) jusqu'au fond (imaginer la fille qu'on sait être la plus belle parce que tous les autres en sont amoureux, les autres auxquels on s'identifie parce qu'on est un garçon).

Ma première prise en main de l'autonomie de soi n'était donc encore qu'une vague illusion. Mais, cela, je ne le savais pas encore.

* * *

Dans les années qui passèrent par la suite, tout au long du collège et du lycée, j'allais découvrir que ce n'était pas les filles qui m'intéressaient mais les garçons. Ces garçons que je côtoyais chaque jour, dont certains étaient sacrément beaux, ou du moins sacrément mignons. J'allais découvrir petit à petit ce qu'était qu'être homosexuel et ce que cela signifiait. J'allais découvrir que ce sentiment m'était interdit par la loi du préau, cette loi indicible qui – certes – ne dit mot, mais vous susurre au coin de l'oreille ce qui doit être et ce qui ne le doit pas. Être homosexuel, c'était une honte. La loi du préau me l'avait confié. Et, dès lors, je ne devais rien dire sur ce que j'étais. C'était il y a à peine plus d'une dizaine d'années, et pourtant, la société française était très différente d'aujourd'hui. Les homosexuels correspondaient globalement à cet étrange cliché de la *Cage aux Folles* qui ne cessait d'être asséné. Et moi, dans ma solitude, je détestais ce film plus que tout.

À la fin de ma Terminale, au lycée, l'arrivée d'Internet dans le grand public allait changer la donne. Par ce nouvel outil que les Français commençaient à découvrir, j'allais me rendre compte sur des forums de discussion qu'il existait d'autres homosexuels que moi et qui n'étaient pas du tout honteux. Un vocabulaire nouveau allait s'installer dans mon esprit ; les « coming-out », « gay pride » et autres « commémorations de Stonewall » allaient enrichir ma culture. Et c'est un beau jour d'août 1998, quelques semaines à peine avant mes 18 ans, que mon modem 56k de l'époque s'apprêterait à m'initier à un nouveau monde.

* * *

Il s'appelait Chris. Je l'avais rencontré sur un système de dialogue plus ou moins direct qui s'appelait le Talkie, dans les services réservés aux abonnés d'Infonie, un FAI aujourd'hui décédé. Ce soir-là, contrairement aux autres soirs où je dialoguais sur Internet, j'avais décidé d'être totalement honnête. Je voulais qu'on me voie comme j'étais. Et si je n'avais pas de photo de moi, j'avais pris la décision de me décrire tel que j'étais, sans faux semblants, en toute franchise, en toute honnêteté. Le masque habituel du net et ses délicieux mensonges protecteurs se devaient de tomber une fois pour toutes, moi qui n'avais encore que 17 ans.

Chris habitait Nice. Il avait 23 ans. Contre toute attente, alors que je m'étais décrit tel que j'étais – puceau, incertain, timide, et pas comme un top model tiré d'un film porno de Bel Ami – il m'avait proposé un rendez-vous chez lui, le lendemain, en début d'après-midi. Je m'étais donc préparé en conséquence. Je me souviens encore des habits que je portais ce jour-là. J'avais coiffé et gominé au gel mes cheveux bruns qui étaient clairsemés de mèches blondes, choisi un T-shirt noir près du corps et enfilé mon plus beau pantalon Docker's beige pour l'occasion. Le temps de prendre le bus pour me rendre chez lui, selon ses indications, et ça y était. Je me retrouvai là, à un étage de son immeuble, devant la porte de son appartement. Il était temps de sonner.

Hésitant, sentant mon cœur battre la chamade, je pris une grande inspiration, mon courage à deux mains et je pressai le bouton de sa sonnette. Quelques secondes plus

tard, un grand et très beau garçon, les cheveux clairs, les yeux verts et au corps sculpté, m'ouvrait la porte :

— Salut ! Tu es Phil ?

— Oui, c'est bien moi !

— Je suis le cousin de Chris, il est en train de prendre sa douche. Je t'en prie, entre !

Quelle déception ! Ce mec était vraiment canon. Mais, avec un peu de chance, c'était de famille.

Il m'invita à rentrer dans l'appartement – spacieux, luxueux, splendide. Ce devait être sans doute un 100 m², l'appartement était d'un haut standing. J'aperçus, en marchant dans le couloir central, un piano fascinant dans le coin d'un salon somptueusement décoré. Je ne pouvais m'empêcher de regarder le jeune homme qui m'avait accueilli, cependant : ce garçon qui était devant moi, et que j'avais pris pour Chris le temps d'une seconde, était sans doute la toute première personne au monde à savoir que j'étais homosexuel. Je me sentais profondément mal à l'aise : alors que personne dans la totalité du monde ne savait que j'étais « ce que j'étais », et que jamais, ô grand jamais, je n'en avais touché mot à quiconque, j'étais soudainement et officiellement défini comme homosexuel dans son regard. Il n'y avait pas de condescendance ou de mépris, cependant. Peut-être était-il aussi homo, après tout. Mais je me retrouvais soudain défini et réduit dans mon identité à ce que j'avais toujours caché jusqu'à présent, et je n'avais aucune maîtrise de cela.

Quelques instants plus tard, je me retrouvai dans la chambre de Chris, seul, attendant qu'il sorte de sa douche, à observer la pièce avec curiosité. Un lit aux couleurs rouge et ocre criardes occupait un coin de la chambre. Ici, une armoire en bois noble refermait peut-être quelque secret jalousement conservé. Là, son ordinateur surfait seul sur le net, orphelin de son propriétaire. Une chaîne hi-fi et un meuble à CD occupait un dernier pan de mur, pendant qu'un bureau un peu bordélique finissait de meubler la pièce. Je m'étais assis sur le fauteuil de l'ordi, continuant, anxieux, de parcourir la pièce du regard. J'avais remarqué une corbeille en osier posée sur le haut de son bureau, rempli de boîtes de médicaments dont les noms m'étaient inconnus.

Soudain, la porte de la salle de bains s'ouvrit. Une serviette mouillée sur le bras, un bermuda blanc autour de ses fesses et une chemise bleu ciel fermée sur son torse, Chris faisait – enfin – son apparition. Il n'avait rien à voir avec son cousin. Et, pour dire la vérité, c'était une certaine déception. Les cheveux noirs coiffés en brosse, on voyait qu'il sortait de chez le coiffeur, peut-être pour l'occasion, mais la coupe n'était vraiment pas réussie. Il était plutôt petit, et semblait avoir quelques bourrelets de graisse au coin des hanches. Quant à son visage, il était plutôt quelconque. Seules ses fesses attisaient mon regard, car leurs formes bien arrondies mettaient mon appétit sexuel de jeune homo puceau et frustré en éveil.

Après avoir discuté un peu du net et de tout un ensemble de subtilités informatiques qui visaient, vraisemblablement, à meubler la conversation, et après m'avoir offert un bijou (un pendentif en plaqué or de mon signe astrologique) qu'il conservait, parmi d'autres pendentifs identiques d'autres signes dans une boîte (je me suis toujours demandé ce que c'était que cette boîte qui semblait être un matériel de bijoutier en gros), il m'offrit un logiciel d'anatomie intitulé *Le corps humain en 3D*, neuf et emballé, après que je lui eus demandé s'il pouvait m'en faire une copie.

J'étais saisi d'incompréhension : ce garçon, que je ne connaissais pas, qui semblait habiter un endroit luxueux, m'offrait des présents qui – dans l'état des choses – semblaient totalement décalés. Mais ce ne fut que la première des surprises. Car après ces premières bizarreries, qui me mettaient la puce à l'oreille qu'il était quelqu'un d'étonnant, Chris en vint étrangement à me parler spécifiquement, et en détails, de sa vie. Moi qui étais un parfait inconnu, un pauvre paumé rencontré sur le net un jour plus tôt, il était sur le point de me révéler tous ses travers passés. « Je ne souhaite pas cacher quoique ce soit de ma vie, je veux que les choses soient claires », m'avait-il dit. Étrangeté de la proposition. J'allais apprendre les secrets de la fameuse armoire que j'avais repérée en arrivant, et ce qu'était la nature des médicaments déposés dans la corbeille en osier.

L'armoire contenait tout un ensemble de photographies de son enfance, de son adolescence et d'un bébé qu'il portait dans les bras. J'apprenais qu'il avait vécu une situation difficile avec un garçon de son âge, lorsque, jeune adolescent, il en était tombé amoureux, et que la famille du dit garçon avait porté plainte pour que les deux enfants ne puissent jamais se revoir. Une plainte qui avait abouti, Chris écopant d'une interdiction de l'approcher à moins d'une centaine de mètres. J'apprenais qu'il avait fait des tentatives de suicide suite à ces histoires - et il m'avait confirmé le fait en me montrant ses cicatrices aux poignets, « dans le mauvais sens pour se donner la mort », m'avait-il confié – et qui me confortaient dans l'idée que, autant ce garçon était spécial, autant sa condition d'homosexuel était encore plus difficile que celle que j'avais connue jusqu'à présent. J'apprenais enfin qu'il était père d'un enfant de quelques années, après avoir été forcé d'épouser une fille de son âge dont il avait entre temps divorcé, poussé par là par une psy plus cinglée que lui, qui l'avait invité à refouler son homosexualité.

Je basculais, étourdi, de mon monde de classe moyenne classique et bien huilé, dans les normes hétérosexuelles, avec des parents aimants, humbles mais progressistes, des amis formidables et simples, et je découvrais un autre monde, où je n'avais jamais mis les pieds – un monde d'aristocratie dégénérée, d'arrangements familiaux, d'amours interdits et honteux, de violences, de procès et de perversion décadente. La situation m'effrayait plus que tout et je ne savais pas quoi penser. « Jamais je ne coucherai avec un mec pareil, c'est trop zarb », m'étais-je dit. Quant à la corbeille en osier, elle n'accueillait qu'une somme éparse de neuroleptiques et autres anxiolytiques divers que Chris prenait, aidé par un psychologue un peu plus progressiste que la précédente qui avait contribué à l'enfoncer.

Quelques minutes plus tard, nous étions sur son lit. Nous discussions encore, de choses et d'autres, et je ne pensais qu'à une chose : comment partir d'ici en étant courtois et ne plus avoir à le revoir. C'est alors qu'il me fit une proposition, avec un petit sourire narquois. De celles qu'on ne peut pas refuser :

— Bon... Et maintenant, si nous faisons « du corps humain en 3D ? », maladroite référence au logiciel qu'il m'avait offert quelques minutes plus tôt.

Je ne savais pas trop quoi répondre. Je balbutiai – surpris, perdu – une réponse à laquelle je ne croyais évidemment pas :

— C'est que je ne sais pas si je suis prêt...

Sa réponse fut simple et habile – machiavélique, quand j'y repense aujourd'hui :

— Alors, pour le savoir, il faut faire le test des 45 secondes.

À mon regard intrigué et curieux, il répondit en m'expliquant : « On va rester l'un à côté de l'autre pendant 45 secondes sans rien dire. Je ne ferai rien, ça sera à toi de faire quelque chose si tu le désires. » Facile, m'étais-je dit. Je n'ai qu'à me contrôler le temps imparti et je repartirai sous peu de cet appartement.

Spontanément, au bout de quelques secondes d'un imposant et surprenant silence, je prenais sa main, allongé qu'il était sur le lit, ses pieds posés à terre. Je balbutiai quelque chose comme : « Non, je ne crois pas que je sois prêt », tout en sentant pour la première fois de mon existence la chaleur d'un corps d'homme que je savais objet de désir. Et doucement, je commençai à caresser sa paume et ses doigts de ma main, y déposant délicatement un baiser. Ah, douceur de la faiblesse humaine qui s'empresse de dire ce qu'elle ne veut pas, pour tenter en vain de s'en convaincre. Faites que je fasse ce que je dis et pas ce que je suis en train de faire.

Quelques secondes plus tard, je me retrouvai de mon plein gré, les genoux à terre, devant lui, déboutonnant son pantalon pour mieux saisir son pénis à pleine bouche. Ça y était. Je faisais la première pipe de mon existence. Pour la première fois de ma vie, de mes 18 ans de silence, de frustration et de virginité, je devenais l'instrument du plaisir d'un homme fait de chair et de sang.

— C'est la première fois que tu fais une fellation ? me lança-t-il, entre deux râles de plaisir.

— Oui... je m'y prends mal ? demandai-je, honteux.

— Au contraire, tu t'y prends comme un dieu... soupira-t-il, en rabattant sa tête en arrière.

Rapidement, nous nous retrouvions sur son lit, nus comme des vers. Au milieu de nos ébats, un petit intermède amusant allait s'immiscer. Chris reçut un coup de fil sur son portable de son cousin (qui avait quitté l'appartement entre temps et dont j'apprenais qu'il n'était pas gay). Et pendant qu'il téléphonait, je me mis à recommencer à le sucer davantage. Je trouvais la situation typiquement cinématographique (et hilarante !) et ce n'est que lorsque Chris ne put s'empêcher de pousser un râle de plaisir, avant de s'excuser ensuite au téléphone, qu'il s'empressa de me demander de ne plus faire une chose pareille. Peu rancunier, cependant, il fit en sorte que je reprenne de plus belle. Par la suite, premier 69 et première fellation ressentie le long de ma chose. Pas de pénétration pour cette première fois, juste de quoi assouvir une frustration qui marquait depuis trop longtemps un quotidien insatisfait. Ce fut aussi la première fois où, étrangement après l'acte uniquement, j'embrassai un garçon sur la bouche, mélangeant un peu de ma salive avec la sienne et un peu de notre CO₂ partagé. Mais c'était surtout la première fois que je sentais un corps d'homme si proche, que je pouvais embrasser sa peau, prendre plaisir à le caresser, lécher le moindre de ses tétons, savourer le goût de sa chair sucrée et humer l'odeur qu'il émanait. Beauté de l'instant, plénitude de la réalisation de soi. J'étais, dans les actes, homosexuel et, désormais, je le clamerais au monde entier.

Sauf que... Si, effectivement, dans la semaine qui suivit cet événement, j'allais faire mon premier coming-out – un coming-out qui n'allait certes pas être une formalité, (moment magnifique et émouvant auprès de mon ami le plus proche), mais malgré tout une simple concrétisation de mon homosexualité qui s'affirmait dans les faits – il n'en demeurerait pas moins que le sentiment de plénitude, et d'une forme de fierté d'un

acte enfin consommé, allait cependant rapidement être remplacé par un sentiment d'égarement.

En effet, juste après l'acte, je commençai à sentir poindre un mal de tête. Chris s'empressa de me parler du « post-coïtum, animal triste », théorie selon laquelle un rapport sexuel est suivi d'un moment de déprime. Il se jeta sur sa corbeille en osier et finit par me convaincre de prendre un cachet de je ne sais quelle origine – anxiolytique sans doute – pour écarter ma migraine soudaine. Pourtant, si le mal de tête s'effaça rapidement, une fois que j'avais couché avec Chris et que je me retrouvai satisfait, je n'avais qu'une seule envie en tête : quitter ce monde de fous qui, brutalement, revenait à la charge contre mes références habituelles.

Chris voulut boire une bouteille de champagne qui était dans son réfrigérateur, pour célébrer le fait que nous étions petits amis. Il m'invita d'ailleurs le soir au restaurant, afin de concrétiser cette union nouvellement contractée. Ah ? Cela faisait partie du contrat ? Il me semblait que je n'avais pas lu les paragraphes écrits en petites lettres, en bas de la feuille. Je me retrouvais donc apprenant les règles relationnelles – qui m'étaient jusqu'alors inconnues – de la sexualité : coucher avec quelqu'un impliquait de poser les choses clairement au préalable pour ne pas avoir à faire souffrir. Je prétextai donc, en réponse à cette invitation, un dîner de famille imposé pour mieux m'éclipser. Refusant de me laisser partir seul, en bus, jusqu'à chez moi, Chris me proposa de me raccompagner en voiture, son cousin devant venir le chercher avec quelques amis pour sortir.

Je commençai à être saisi de panique : non seulement je venais de coucher avec un parfait inconnu qui m'était indifférent physiquement et qui m'effrayait psychologiquement, mais, en plus, je m'apprêtais à découvrir ses amis que je n'avais pas envie de découvrir. Je me retrouvai alors dans l'une des situations les plus inconfortables qui m'aient été donné l'occasion de vivre : dans la voiture, j'étais officiellement le petit ami de Chris, avec qui il venait de s'envoyer en l'air, et j'étais défini comme homosexuel aux yeux de ces gens qui m'étaient totalement étrangers. Je me dégoûtais.

Me déposant à la gare de Nice, je quittai Chris par un baiser honteux, disant que je l'appellerai dans la soirée. Je ne savais d'ailleurs pas ce que j'allais faire par la suite. En attendant, ma première réaction fut de rechercher un réconfort. Je me sentais perdu. Dans cette obscurité nocturne qui commençait à fondre sur les rues niçoises, je n'étais plus que le fantôme de ma propre ombre - partagé et coupé en deux entre mon adolescence d'hier et l'homme nouveau qui se profilait devant moi et me donnait des vertiges. En détresse, je courus vers une cabine téléphonique et appelai mon père : je ne me sentais pas de rentrer seul en train chez moi et j'avais besoin qu'il vienne me chercher en voiture. Prétextant ne pas pouvoir rentrer faute de trains, il vint donc me chercher. Et en l'attendant, je profitai de mon temps de patience pour appeler mon meilleur ami de l'époque, lui confiant avoir – pour la première fois – couché avec quelqu'un et que cela me faisait un choc. Une fille du nom de Christelle, lui avais-je dit, 23 ans, divorcée, mère d'un enfant, et psychologiquement déséquilibrée. Ce ne serait qu'une semaine plus tard que le nom de Christelle serait remplacé par celui de Christophe lorsque je ferais mon coming-out auprès de lui.

Première expérience, première panique, premières certitudes. Un sentiment de libération de soi qui allait annoncer le début d'une vie nouvelle d'homme nouveau,

affirmant peu à peu ce que j'étais aux yeux de mes proches puis aux yeux de tous. En attendant, dans les deux semaines qui suivirent, je revis Christophe plusieurs fois avant de le quitter. J'allais apprendre à être plus exigeant et prudent dans mes choix.

Les invités sont tous partis

PAR DOM
[HTTP://WWW.DOMAHOM.NET](http://www.domahom.net)

Les invités sont tous partis.

Il est déjà trois heures du matin.

Dans l'après-midi nous avons fait quelques achats de victuailles en vue de la préparation du repas de cette soirée auquel étaient conviés quelques amis.

J'en avais profité pour l'observer, deviner ses gestes, ses attitudes, ses regards...

M'imprégner de ses intonations de voix, découvrir ses mains, j'en étais à ce stade quand ses hôtes sont arrivés...

Durant le repas, je l'observais à la dérobée, sachant que les invités savaient ce que j'étais pour lui. Savaient-ils aussi ce qui m'arrivait ?

Cette nouvelle impression étrange, ne plus penser *je* mais *nous*.

Résister à la pulsion de m'interposer entre lui et le monde, être sa protection, son rempart, son refuge.

Tout à l'heure, emplies de rires et de conversations, la maison est soudain silencieuse, comme si, retenant son souffle, elle attendait de voir ce qui allait arriver en son sein. Une lumière diffuse, chichement dispensée par une petite lampe, nous plonge dans une intimité sensuelle.

Le canapé en cuir crisse au moindre de nos mouvements.

Nous sommes assis côte à côte, parlant de la soirée, de notre rencontre et de ce qui nous attire mutuellement.

Nous ne nous connaissons que depuis trois semaines et n'avons pour l'instant échangé qu'un seul baiser. Bien qu'ayant le sentiment d'être follement amoureux, je ne voudrais pas brusquer les choses ni me montrer trop entreprenant. M'ayant révélé que j'étais son premier homme, cela m'a mis une pression terrible, je ne veux pas d'un coup d'une soirée ni de quelques temps, j'ai envie d'une vie avec lui.

Je suis partagé entre la peur de ce moment et l'envie de son corps, entre l'angoisse de ce qui pourrait se passer entre nous et cette volonté d'être à lui et lui à moi.

Je vis un conflit intérieur d'une rare intensité. J'ai envie de lui mais je crains qu'il ne soit encore trop tôt.

Son genou entre en contact avec le mien, pas besoin d'explication pour comprendre ce que cela signifie, j'avais depuis des années oublié les sensations que cela procure, une légère ivresse ainsi que des frissons qui remontent dans tout le corps. Nous parlons encore et encore.

Je ne sais plus comment je me suis retrouvé allongé le long de son corps, mais peu m'importe, je suis bien, là, blottit contre lui.

Nous ne parlons plus. Nos mains sont parties à la découverte des terres inconnues que sont le torse, la nuque et le dos de l'autre, seules zones que la pudeur nous autorise à convoiter pour l'instant.

Le temps passe...

Rouge de honte, mais incapable d'attendre davantage, je déboutonne son pantalon pour me dégager un passage vers son entrejambe. Un caleçon m'en interdit l'accès et surchauffe mes sens, tandis que mon désir, réveillé par la proximité immédiate de son propre désir aussi tendu que le mien, au travers de mon pantalon, vient faire pression contre sa hanche.

Nos bouches se cherchent et se trouvent enfin. Nos langues entrent en contact avec une fougue elle aussi oubliée depuis bien longtemps. Sa chemise ouverte me révèle un torse, dont la toison fournie, n'est pas sans attiser mon envie de goûter sa chair et de mordiller ses tétons.

Lui se laisse autant guider qu'il prend d'initiatives. Lui aussi m'embrasse le corps, me caresse le torse et le sexe au travers de mon slip tendu.

Je ressens des pulsations dans mon bas ventre, signe d'une excitation intense qu'il m'est maintenant impossible de dissimuler. Je sens également mon gland, humidifié par une abondante liqueur transparente conséquence d'une excitation peu commune, en attente de la promesse d'une étreinte interdite.

Le temps file comme jamais.

À six heures passées, il m'attire dans sa chambre. Ma raison se réveille ainsi que mes craintes. N'est-il pas trop tôt pour envisager un corps à corps ! J'ai soudainement peur de révéler ma nudité, d'afficher mon désir et d'assouvir ma faim de lui. Je me sens lâche envers ma conscience de céder aussi facilement à ses avances.

Il m'entraîne sur son lit, je me sens devenu un étranger chez lui, j'ai envie de fuir, je ne peux pas, ma soif de son plaisir est bien plus forte.

Un à un, nos vêtements nous abandonnent. Nous voici nus l'un comme l'autre. Nos yeux, nos mains et nos bouches goûtent ces nouveaux territoires pleins de promesses, pendant que nos oreilles et nos nez s'enivrent des parfums et des bruits de l'autre.

Nous découvrons les soupirs que nos caresses réciproquement provoquent. Tels de sadiques pervers, nous arrêtons ces gestes dès que nous estimons le point de non retour arriver trop vite pour nous intéresser à d'autres plaisirs.

Et puis brutalement, le jeu change, la raison n'a plus lieu d'être. Les corps réclament leur part de jouissance, alors que nos esprits, simples esclaves de nos sens, ont depuis longtemps capitulé.

Une ronde irréaliste commence alors. Tantôt lui, tantôt moi, nous prodiguons à l'autre ce qu'il réclame.

Le sexe tendu jusqu'à la douleur, par d'amples mouvements de va et vient d'une main, alors que l'autre presse et tire mes bourses, il me conduit lentement vers mon point de feu. Tout mon être n'est plus que cette sensation de plaisir qu'il me donne.

Mon souffle est devenu court, des gémissements que j'étouffe avec difficulté le renseignent sur l'imminence de la fin d'un acte dans cette pièce pour deux acteurs.

Mon corps s'échauffe sous le plaisir. Mes muscles se tendent. Mon corps se cabre.

Des spasmes me secouent violemment, alors que jaillissant par saccades sur mon ventre, ma semence apporte la preuve irréfutable de mon premier orgasme avec lui.

Premiers émois en milieu aqueux

PAR COSSAW

[HTTP://WWW.U-BLOG.NET/BLOGACOSSAW](http://www.u-blog.net/blogacossaw)

Je ne sais pas que je suis pédé à 8 ans.

Je sais déjà à quoi ça ressemble un monsieur tout nu – et j'aime beaucoup ça. Grâce à mon papa (qui se mordrait les doigts s'il le savait) j'ai déjà visité les vestiaires du stade de foot et vu, notamment, le fils de ma marraine, Christian, dans toute sa splendeur virile (très poilue)...

J'ai déjà aussi, comme beaucoup de monde, vu des femmes nues, surtout poitrine nue. Je suis plus curieux qu'autre chose. J'avais déjà vu ma sœur toute nue dans le bain, mais bon, à 5 ans, on ne remarque pas vraiment... Surtout que je sais déjà qu'elle, elle n'a pas de bout, terme politiquement correct *made in* maman pour décrire le pénis.

Vers 6 ans, premier traumatisme quand on me charcute le pénis sur toute la longueur pour ne pas favoriser un phimosis naissant. Douleur intense qui n'est pas censée persister au delà de trois ou quatre jours, affreuse cicatrice (que j'ai toujours le long de la hampe et du prépuce)... Je ne sais pas que j'ai échappé à l'une de mes plus grosses phobies... Et la douleur persistante durera bien quelques semaines... Je me rappelle de mon grand-père qui s'inquiète pour moi... J'apprends bien plus tard pourquoi.

Vers 10 ans, je vois ma première érection, tout bêtement sur la plage nudiste qu'on doit traverser pour aller sur la « normale ».

Je fais parti des garçons qui eurent la chance de vivre le début de la puberté à 11 ans, soit pile-poil pendant nos vacances en République d'Irlande. C'est là que j'ai mon premier vrai cours d'éducation sexuelle : il faut que mon oncle/parrain qui m'a emmené avec lui m'explique deux ou trois choses, mais vraiment les plus basiques, et je crois que je n'ai pas compris un traître mot de ce qu'il m'a raconté. Qu'à cela ne tienne, l'appel de la nature est des plus vivace : je bande tout le temps et je n'arrive pas à faire partir l'érection, deux mots qu'il m'a appris.

Ce fut aussi en Irlande que pour la première fois j'ai pris conscience que même des catholiques « blancs » peuvent ne pas avoir cette petite « peau »...

En arrivant au collège, je ne sais pas ce que c'est que la masturbation. Grâce à F., j'apprends vite. Première masturbation, puis masturbation mutuelle à 12 ans... Premières tentatives (sans réussite) de fellation à 13 ans... Ça n'a pas été plus loin que ça, réellement, mais bon, on expérimente surtout chez soi, grâce aux idées des copains. Sauf que, ce n'est pas en pensant aux filles que je me masturbe, et les fellations, j'en ai vraiment envie, en prenant le « rôle de la fille »... Tentatives assez courtes en général auprès de quelques camarades, vu la réactivité extrême des quelques garçons avec qui j'essaye. Satisfaisantes mais frustrantes.

Vers 12 ans, puberté oblige, le phimosis est de retour, et la masturbation nouvellement maîtrisée me fait mal. Passage chez le docteur Ch. Le père était absent, ce fut le fils qui m'examine et prescrit la circoncision. Mon père, qui l'associe toujours cela au judaïsme, s'élève contre le principe. Je m'enfuis en comprenant qu'on voulait m'émasculer intégralement (voilà à quoi sert d'écouter aux portes)... Heureusement, une crème prescrite par le docteur Ch. père, médecin ami de mon père, me sauva de la chirurgie (je rappelle que je suis hémophile et que cette région du corps après la

puberté est particulièrement bien irriguée) et la croissance normale fit que mon prépuce se dilata énormément plus tard. Les problèmes de rétractation durent cependant jusqu'à 18 ans, et je n'échapperai pas à la chirurgie, mais mineure, celle-là.

Un après-midi, alors que nous sommes seuls, Michael, un ami de mon frère m'apprend ce que veut dire embrasser sur les lèvres et avec la langue. Premier baiser, avec un garçon en plus. Rien de particulier, malgré les souvenirs fantasmés. Et dire que Michael est décédé fin 2003...

5e, 4e, vestiaire du sport, Nägel nous montre régulièrement les pornos qu'il a piqués à ses frères aînés. Des scènes en solo surtout, des filles nues mais quelques fellations hétéros et pénétrations vaginales. Les autres mecs reluquent les filles et bandent visiblement (personne ne sort sa bite, sauf Nägel, mais bon, Nägel...) . Je reluque les queues des harders (qui ne s'appelaient pas encore comme ça) et mate aussi les slips de mes congénères. J'en surprends un ou deux qui m'imitent...

Bref...

Vers 14 ans, voyage en Angleterre, on atterrit dans une famille super conservatrice sur bien des points... sauf le fils, qui a notre âge et dans la chambre duquel nous dormons, aime bien se balader à poil. Les deux F (dont l'un est aujourd'hui bi et marié et l'autre homo) et moi partageons sa chambre et, sans qu'on fasse quoi que se soit, les soirées de ces deux semaines sont très, heu, masturbatoires...

Bientôt 15 ans, en 3e , nous partons vers la Grèce. Découverte. Jusque-là je n'avais jamais rien lu, vu ou même compris sur la sodomie. Là, je comprends. J'en vois en dessin, j'en vois en sculpture. C'étaient bien deux hommes, donc, et pas un homme et une femme, donc ce ne peut pas être un coït vaginal... Je ne me rends pas compte de la relation naissante entre F (l'un de deux précédents) et S, deux garçons de notre classe. Ils vivent encore aujourd'hui ensemble...

15 ans, arrivée en seconde. Première fois où je suis confronté à l'homophobie d'un prof, qui parle devant toute la classe de mes *tendances* ; je suis alors assez folle et exubérant. Je rectifie le tir et fais semblant de plus en plus de m'intéresser aux filles, notamment à Gé, une amie. Ca tombe bien, elle est homo, mais ni moi, ni même elle n'imaginent que l'autre l'est...

16 ans, arrivée en première. La version hétéro d'Arnaud s'inscrit à un sport pour faire mâle viril. Elle choisit la plongée parce qu'Arnaud sait bien nager, qu'il adore aller à la piscine (mater les mecs à poils ou avec un maillot moulant). Rencontre de plein de mecs et de filles qui seront dans ma classe de terminale, d'ailleurs. C'est le club branché du lycée, le truc des forts... Les mêmes font latin, d'ailleurs. Moi aussi. Et puis il y a ce mec qui ne m'aime guère et me fait une crasse : il me refile une bouteille presque vide.

La piscine ne fait que 4 mètres de profondeur. Mais je panique ; je ne respire plus et avec seulement les premiers cours, je ne sais faire autrement que vite étouffer. Un garçon vient à mon aide et me donne le *kiss of life* ; ce n'était pas encore un baiser, c'était le souffle de la vie. Mon ennemi se fait engueuler par le prof, pendant que je me fais consoler par mes amiEs. Gé est là, aussi, mais c'était un jour « où [elle] ne peut pas nager ». Elle me laisse bien vite aux soins de mon sauveur. C'est lui qui range le matos, alors je lui propose de l'aider. On finit par décider de prendre la

douche ensemble, il n'y a plus que nous, il a les clefs... Julien, de son vrai prénom Philippe qu'il n'aime pas, alors il préfère le second. *Malgré le mal que ça me fait encore, je vais essayer d'aller plus loin...*

Une fois tout le matériel rangé, nous sommes allés dans les vestiaires. Là, nous nous sommes déshabillés et vite retrouvés nus. Je suis encore sous le choc, je ne le regarde pas, mais lui me fixe. J'ai toujours ce hoquet dû à la crise de panique. Nous nous dirigeons vers les douches. Nous profitons de la réserve chaude qui se reforme. Comme je ne contrôle toujours ni ma respiration, ni mon diaphragme, il s'est approché de moi, et me propose une technique qu'il connaît. Il se met derrière moi, me serre au niveau du diaphragme et resserre très fort. Forcément, il est derrière moi, et je suis en contact avec sa peau, je sens son souffle sur mon cou, rendu très sensible par l'eau tiède. Et je vois mon début d'érection se former... Il me soulève, et me donne un léger choc. J'ai l'impression bizarre de vomir de l'air, mais le hoquet passe. Je suis à deux ou trois centimètres du sol que mes pieds ne touchent pas. Il est bigrement plus fort que moi. Il finit par me reposer. Je n'ose me retourner pour le remercier, parce que je suis en érection complète. Je m'avance un peu et c'est là qu'il me rattrape et passe ses mains autour de mes hanches. Je frissonne sous la douche qui s'est arrêtée. Aucun d'entre nous ne presse les pousoirs pour que l'eau rejaillisse. Un moment d'éternité, peut-être une demi-seconde, il se rapproche de moi, et je sens poindre contre mes reins l'exacte copie de ce que j'ai moi-même entre les jambes. Il est lui aussi en érection. Il me sert dans ses bras, je ressens tout, ses orteils contre mes talons, ses doigts sur mon ventre, sa bite à la verticale entre mes fesses, contre mes reins, le parfum citronné de son shampooing. Et il m'embrasse dans le cou, à la base de mes cheveux. Il passe ses doigts sur mon ventre, remonte les avant-bras, puis les redescend. Ses coudes sont collés sur l'arrière de mes côtes, ses bras croisent mes bras. Ses avant-bras frôlent mes fesses puis ses mains s'emparent de ma queue qui bandait déjà comme jamais. Jamais je n'ai vécu une telle situation avec un quasi inconnu, un érotisme énorme. Il commence à me branler doucement en me faisant de petits bisous dans le cou. En peu de temps, je jouis. Il pousse le pousoir et me revoilà sous le jet d'eau chaude. Il laisse ses mains sur mon sexe, qu'il nettoie. Puis, il me retourne et porte ses doigts à ses lèvres en signe de silence. Il prend ma tête dans ses mains, la dirige contre la sienne, porte ses lèvres contre les miennes. Nous nous embrassons. Maladroit comme un jeune amant peut l'être, j'essaye de le caresser, sous l'eau, la relançant à chaque fois qu'elle menace de s'arrêter. Je prends ses fesses dans mes mains, ne sachant pas quoi faire, réellement, si ce n'est les malaxer. Cela lui plaît, il bande toujours. Il prend une de mes mains et la porte à sa son sexe. Je le branle, je caresse ses couilles de l'autre main. Puis, mû par le désir de son corps je m'agenouille et je le suce. Il jouit très vite, sans que j'y prenne garde. Il me fait remonter et m'embrasse avant que j'ai eu le temps de cracher. Ses yeux s'exorbitent presque...Vite, nous rendant compte de la situation et de l'endroit, nous finissons de nous laver, de nous vêtir. Avant de sortir de la piscine en passant par le gymnase, il me vole à nouveau un baiser et me dit à plus tard. Ce sont mes premiers vrais baisers de celui qui deviendra mon copain, et surtout premier copain.

16 ans, presque 17, ma mère découvre ma cachette, découvre les lettres de Julien, mes brouillons de lettre non envoyées, mon stock de pornos pédés, les bites que j'ai découpées dans des magazines que Julien m'a refilés. Coup de semonce quand je rentre le soir. Interdiction de le revoir, interdiction de l'inviter ici, pas d'amis ici sans la présence parentale ou fraternelle... « *Il ne faut pas que ton père sache quoi que ce*

soit, il te tuerait. » L'homophobie, ça commence à la maison. Julien et moi commençons notre vie cachée, entre sauna et bois...

17 ans, vacances entre la première et la terminale. Passage à Nîmes, Montpellier, les Saintes-Maries-de-la-Mer, Aigues-Mortes et la Grande Motte. Ma mère me tends un livre « pour devenir hétérosexuel » (je l'ai lu, cela m'a dégoûté à vie). J'ai pris note dans une pissotière de la Grande Motte de l'existence d'une plage particulière pas trop loin. À bord du bateau d'un « vague » oncle (le beau-frère d'un oncle), nous allons nous promener et il nous lâche où nous voulons. Moi qui avais pris mon vélo, me fais déposer près de ladite plage. Depuis le début des vacances, je n'ai pas eu de contact avec Julien (et encore moins depuis qu'on est partis avec les parents), je me suis masturbé à peu près un jour sur deux, et là, je tombe sur... ben les Espiguettes. Je n'y suis pas préparé. Je tombe sur des « vieux » (comprendre plus de 20 ans) et j'apprends plein de trucs. Notamment qu'il ne faut pas laisser de cons jouer avec son prépuce, c'est douloureux. Putain ça pisse le sang... Première fois mais pas la dernière que je pisse littéralement du sang après un rapport bucco-génital.

Petit passage par la chirurgie pour réparer ce qui a été endommagé, la douleur durera trop longtemps et je passerai plusieurs semaines, entre fin juillet et début septembre, dans l'incapacité d'avoir d'autres rapports que manuels... Et encore. Julien en est le premier à rire. « *Ça t'apprendra à me tromper.* » Il m'avoue aussi ses infidélités passagères. Les premières aussi...

18 ans depuis trois jours, on vient de passer le bac de philo au lycée. Julien m'emmène au sauna où on a pris l'habitude d'aller. Là, il achète des capotes, du gel. Puis on s'en va à l'hôtel. C'est mon cadeau d'anniversaire. Je ne pense pas que cela ait été long, mais ce fut bon, et surtout, c'était la première fois pour lui comme pour moi, en alternant les rôles. On n'a jamais par la suite vraiment pris l'habitude de la sodomie, sauf qu'on s'était promis de ne faire ça qu'entre nous. Est-ce que ça nous a sauvé la vie ? En tout cas, ce fut aussi l'époque où je finis de grandir (physiquement), et où mon pénis devint enfin indolore... Mais aussi, parfois, inerte au toucher.

21 ans, en prépa. Julien et moi, c'est du solide, mais on se cache. On fait « hétéro », je tente d'avoir la barbe, mais c'est surtout ridicule. On fait comme si, on s'ignore. On s'engueule souvent, et ça finit à chaque fois au Blue Boy (le sauna...). Pas mal d'infidélités, pas mal de problèmes. Première fois où je ne crois plus son « je t'aime ». Première fois où il tombe amoureux d'une fille. Je n'arrive pas à savoir si c'est vrai ou si c'est du chiqué. En fait, c'est du chiqué, mais il ne me le dit que deux semaines plus tard. Premier *heart-break*.

21 ans, on est en région parisienne, loin de nos familles, mais toujours entourés de nos amis. Je passe mes week-ends chez lui, seul en sa compagnie. Je crois en ses « je t'aime » et c'est réciproque. Après 5 ans, nous sommes enfin un vrai couple, nous sortons un peu dans des lieux gays, mais n'aimons pas trop les bars ou les clubs (et puis, nous sommes boursiers et pas bien riches, nous nous réservons pour nos fameux saunas). Nous arrêtons d'ailleurs vite ceux-ci et apprenons les joies de l'amour fidèle... Et apprenons à nous passer des capotes qui étaient associées à notre vie de débauche, comme nous l'appelons. C'est après l'époque des premiers tests en commun, aussi... Pas de problèmes, cependant.

25 ans, on a tous les deux reçu nos diplômes d'ingénieurs ; il fait son service en scientifique, je prépare ma thèse ; on a enfin trouvé un appart pour nous deux, à

Antony ; on vient de fêter ses 26 ans avec un couple d'amis gays proches. En sortie de boîte, là bas, en Lorraine, un chauffard ivre fauche les trois autres alors que je suis parti chercher la voiture. J'assiste à tout. Black out.

28 ans, après une relations avortée pour faute de retour en Angleterre, je me force à aller pour la première fois de ma vie dans un bar gay de ma propre volonté, ... et seul. Je tombe sur Tony. Premier coup de foudre, premier mec chez qui je pars comme ça, le premier soir. Première fois où je fais ça dans cet état-là, entre alcool et ... médocs. Première fois pour une relation *unsafe* ? Non, je l'en empêche d'extrême limite. Mais première fois où je suis 100 % passif, quand même. Première (et dernière à ce jour) relation avec un mec complètement tordu... Relation qui ne durera pas.

28 ans, première vraie rupture, après quelques semaines avec Tony. Rencontre quelques heures après d'Alain...

***Comme un rayon de soleil,
porteur de lumière et de
chaleur***

PAR BATIMS

[HTTP://WWW.BATIMS.ORG/BLOG](http://www.batims.org/blog)

Aussi loin que je me souviens, j'ai toujours été attiré par les hommes. En primaire, en CM2, le cours de biologie concernant l'anatomie masculine m'avait bien plus fasciné que son équivalent féminin. Dès l'adolescence, je n'ai eu d'yeux que pour mes camarades masculins.

Je crois que je n'ai jamais réussi à comprendre l'attraction des hommes pour les femmes. Regarder un garçon me paraît tellement plus riche : j'ai toujours vu une infinité de nuances dans le visage, le corps d'un homme, tandis que les femmes me sont toujours apparues comme des êtres (physiquement, bien sûr) identiques et fades.

Mes années de collège furent un long questionnement. Au début, je pensais que tous les garçons étaient naturellement attirés par les garçons. Mais, comme il faut un homme et une femme pour faire un bébé, et comme le but de la vie est de construire une famille, on s'interdisait cette attraction.

Un jour, j'ai compris ce qu'était l'homosexualité. J'en ai déduit que non, ce n'était pas une question de reproduction, c'était moi qui étais différent. Un sentiment brutal de solitude. Les questions sans réponses. Pourquoi moi ? Pourquoi pas un autre ? Je me regardais dans un miroir et je me demandais ce qu'il se passait dans ma tête. Quelle cause avait pu produire un tel effet ? Était-ce irréversible ? Qu'allais-je devenir ? Où était ma place dans une société où l'élément central reste la famille ? Où était ma place dans ma propre famille ? Quel était mon futur ? Étais-je condamné à devenir une de ces caricatures que débitaient les médias ? J'essayais de me dire « tout va bien », mais au fond, je me détestais. C'est là que j'ai appris à toujours réfléchir à mes paroles, à toujours essayer de tout contrôler, être à même de prévoir la réaction des autres, pour ne jamais être pris au dépourvu. Je maintenais une distance systématique avec mes amis, ce qui fait que je ne m'intégrais jamais totalement à un groupe. J'étais toujours sur mes gardes, veillant à toujours maintenir fermée la porte de mes sentiments, ne présenter qu'une face lisse, un blindage hermétique, froid, stérile, parfaitement conventionnel et dénué du moindre sentiment.

Comme je voulais être « normal », j'ai profité de vacances en colonie pour sortir avec quelques filles. C'était insipide. C'était hypocrite. L'embrasser, l'enlacer, et penser à un autre. Je me souviens marcher main dans la main avec une fille, à Cannes, et regarder discrètement les hommes, dans la rue. C'est elle qui m'avait dragué. Je ne l'aimais pas. Je mentais aux autres, je me mentais à moi-même. L'espoir de devenir « normal », la peur d'une différence insultante, être un sale pédé...

Mon auto-thérapie fut inefficace. En entrant en Seconde, je savais que je n'étais pas hétérosexuel. Mais j'avais peur d'assumer la vérité.

Pendant les vacances d'été entre la Seconde et la Première, je suis parti pour un voyage itinérant, au fil de l'eau. Nous avons plusieurs fois fait des haltes au milieu de nulle part, totalement coupés du monde. À quelques jours de la fin du voyage, nous nous sommes arrêtés une dernière fois en pleine nature. Alors que nous nous baignions, je me suis retrouvé seul avec un garçon – j'ai oublié son nom – caché des autres par les branches d'un saule pleureur. Il était très impudique. Nous sommes montés sur la berge, nous nous sommes allongés l'un à côté de l'autre, dans l'herbe. Il s'est mis à me parler de lui, de sa vie. En fait, je ne l'écoutais pas vraiment, je somnolais à moitié. J'ai réalisé qu'il se passait quelque chose lorsqu'il s'est tu. Il était

allongé sur le flanc, et me regardait. J'étais très gêné, je n'avais rien écouté de son histoire, je ne savais pas quoi lui dire. J'ai bredouillé une vague banalité. Il me fixait des yeux. Comme au ralenti, j'ai vu sa main décoller, décrire une courbe et se poser délicatement sur la mienne. J'étais paralysé. La chaleur de sa main remontait le long de mon bras. J'ai alors remarqué l'érection qui déformait son caleçon. Lorsque mon esprit s'est débloqué, il me serrait contre lui, je sentais la chaleur de son torse contre le mien, et sa main, sa main qui se frayait un passage vers mon entrejambe.

C'est la première fois que quelqu'un accédait à mon intimité.

Je lui caressais le dos. La taille. Il avait de petites fesses musclées. Mon cœur battait à tout rompre lorsque j'ai empoigné son sexe.

C'est la première fois que je découvrais l'anatomie d'un garçon.

Nous nous sommes masturbés ensemble et puis, sans trop y réfléchir, j'ai posé mes lèvres sur son sexe. J'ai senti cette odeur chaude, masculine, enivrante. Un sentiment de toute puissance m'envahissait. Je l'ai sucé un moment, allongé dans l'herbe. Lui continuait de me caresser le sexe d'une main, l'autre posée sur ma nuque. J'ai joui d'un seul coup, son organe encore dans ma bouche. Un instant après, il se dégagea de mon étreinte. Un frisson le secoua, et sa semence se répandit.

Il ne s'est rien passé de plus, nous n'en avons plus reparlé, et il est devenu plus distant avec moi. Je n'ai pas vraiment compris pourquoi.

En rentrant en Première, je le savais.

Oui, j'étais homosexuel. Indubitablement.

Début février 2003

Je suis dans un magasin. Celio, je crois. Je l'avais déjà vu dans le centre commercial, avec l'impression d'être observé.

J'essaie un pantalon, un jean, je me souviens. Il faisait semblant de regarder les chemises, juste à côté. C'est lui qui a ouvert la discussion. « Il te va très bien. » Ne sachant pas quoi répondre, je bredouille un vague « ha oui ? » « Oui, il met en valeur ton petit cul. » J'ai dû rougir comme jamais, et puis d'un coup, sans y réfléchir : « Heureux qu'il te plaise. Remarque, le tien n'est pas mal non plus. » Explosion dans la tête, cœur arrêté. Qu'est ce que j'ai dit ? Il a éclaté de rire. J'ai suivi.

Il s'appelait Julien, il avait des cheveux noirs et des yeux bleus. Un corps bien dessiné.

On était un jeudi après-midi, il était environ 13 heures. On est allé chez lui. Il m'a proposé un verre. Pendant qu'il allait chercher à boire, je suis allé vers la fenêtre. Je ne l'ai pas entendu revenir, j'ai juste senti ses deux mains se poser sur mes hanches. J'avais peur de ce qui allait se passer, mais en même temps, j'en étais très impatient. Il m'a prit dans ses bras, m'a serré contre lui, je sentais sa respiration dans mon cou. Ses lèvres sont remontées le long de ma joue. On s'est embrassé.

Comme un rayon de soleil, porteur de lumière et de chaleur

C'est la première fois que j'embrassais ainsi un garçon.

Mes mains se sont libérées, j'ai commencé à le caresser, à sentir son corps et son désir au travers des vêtements. Il m'a emmené dans sa chambre, on s'est couché. Comme par magie, nos vêtements se sont évanouis.

Ce fut ma première sodomie.

J'ai eu mal lorsqu'il est entré, malgré toute la douceur qu'il y avait mise. Le sentir en moi, sentir ses mouvements ont rapidement remplacé la douleur par le plaisir.

Le soir, en rentrant chez moi, j'ai expliqué à mes parents que je préférais travailler à la bibliothèque lorsque je n'avais pas cours. Mon assiduité à la bibliothèque fut impressionnante pendant toute cette année...

Il avait 21 ans. Il m'a fait découvrir l'amour. C'est le premier garçon pour qui j'ai été le copain, vis-à-vis de ses amis.

C'est la première fois que j'ai assumé ma préférence pour les hommes.

Ce n'était pas facile de se voir aussi souvent qu'on le voulait. Lui voulait toujours plus. Au bout de 6 mois, il voulait que je vienne habiter avec lui et me présenter à ses parents. Je n'étais pas prêt pour cela. Je ne voulais pas lui présenter mes amis de lycée, lesquels ne me savaient pas homo. Il pensait que je lui cachais quelque chose, il était jaloux et possessif. Il m'en voulait car je n'arrivais pas à lui donner toute ma confiance. Il voulait que l'on fasse un test sida ensemble, pour abandonner ensuite les capotes. Je ne voulais pas. J'avais aussi refusé de passer des vacances avec lui, alors que je partais avec un ami du lycée. Je l'ai abandonné au bout de 9 mois, lorsqu'il m'a posé un ultimatum : la vérité, le coming out vis-à-vis de mes amis (et même de mes parents), ou alors la fin de notre histoire.

Aujourd'hui, le nom Julien a toujours une signification particulière dans mon esprit.

C'était mon premier amour.

Septembre 2004

J'arrive à Belfort, et pour la première fois, je suis vraiment indépendant. J'avais décidé d'être honnête à Belfort et ne pas mentir. Dès le début, j'ai repéré la Cigale. Quelques semaines après notre première rencontre, nous étions en séminaire, il avait un jean qui lui allait particulièrement bien, un T-shirt un peu moulant. L'air avait un petit goût d'été indien, et ce jour-là, j'ai décidé qu'il fallait que je me décide à agir. L'habitude étant forte, je n'ai pas su lui faire comprendre mes prétentions rapidement. Il est cependant devenu mon meilleur ami belfortain. J'ai cru voir certains indices dans son comportement, qui me portaient à l'optimisme. Je passais de plus en plus de temps avec lui, de longues soirées de discussions où il tentait de me faire parler. Je me découvrais lentement. Plusieurs week-ends entiers chez lui. Ce n'est pas évident de me faire parler de mes sentiments, car je refuse toujours de me mettre en danger. Les vieilles habitudes... J'avais le sentiment que lui aussi avait une vie belfortaine dont il ne parlait pas.

J'ai fini par me découvrir sans lâcher le mot. On est alors en novembre. Lui m'a alors dit qu'il avait découvert l'homosexualité à Belfort, mais que c'était fini depuis quelques semaines. Le temps passe.

On se regarde, on se jauge.

On devient de plus en plus proches.

On entre en contact. Fin novembre, un soir, vers 2 heures du matin, on vient de passer la soirée à discuter, il est allongé sur le canapé, enroulé dans une couverture. On se taquine, cherchant les limites de l'autre. On s'engueule un peu, il me jette un verre d'eau à la figure, je riposte, on roule par terre. Sans en avoir l'air, on découvre l'autre, mais ni l'un ni l'autre ne se décide à faire le premier pas.

La lumière est éteinte, l'obscurité est troublée par la flamme mourante de bougies. Je m'approche et m'assoie à côté de sa tête, il la relève et la pose sur mes genoux. Ferme les yeux. Mes mains se posent sur les épaules, glissent le long des bras, sur la tête, le front, les joues. Crissements de la barbe naissante. Il ouvre les yeux, un regard qui en dit long. Je l'embrasse sur le front. Nous fermons les yeux. On s'embrasse. Soupirs. Sourires. Frôlements, murmures. Je me couche à côté de lui, ou plutôt à demi sur lui. Nos lèvres se réunissent, les respirations se synchronisent, il est brûlant, je le caresse, il me laisse faire. Il est 3 heures, il se lève doucement et m'entraîne dans sa chambre. En quelques minutes, nous sommes nus sous les draps, serrés l'un contre l'autre, remplis de désir. La nuit fut magique, les suivantes, un délice.

Je déserte mon studio pour m'installer chez lui.

C'est la première fois que je vis avec quelqu'un, hors du cercle familial.

Dès la semaine suivante, un premier ami Belfortain est mis dans la confiance. Il faut dire que lui-même nous avait annoncé être amoureux d'un garçon, ce qui facilite les confidences.

Nous cachons notre vie commune assez difficilement, et rapidement, le doute s'installe parmi nos amis communs. J'aimerais en parler, mais lui n'assume pas encore vraiment.

Fin décembre, je fais pour lui ce que j'avais refusé à Julien.

Nous sommes un groupe d'amis du lycée, partis fêter le nouvel an ensemble. Pour tout dire, je ne savoure pas vraiment la fête. D'une part, je ne suis pas un grand amateur de soirées où l'alcool coule à flots excessifs. Voir des gens totalement bourrés et à demi inconscients me fait flipper. D'autre part, j'étais venu avec la décision de parler avec mon meilleur ami, F-, à qui je mentais depuis 5 ans, alors qu'il n'y a pas plus tolérant que lui. En fait, j'étais convaincu qu'il avait compris la réalité de ma vie, qu'il avait saisi les silences et les allusions que je disséminais dans nos conversations sentimentales. J'étais malgré tout très inquiet. Il s'agissait tout de même d'ouvrir la porte de la prison dans laquelle j'avais enfermé mon cœur à quelqu'un ignorant tout de cette incarcération.

Je lui avais déjà parlé de N-, comme ça, pour lui dire que c'était un ami. Je me suis arrangé pour faire chambre commune avec lui. Un matin, nous sommes seuls,

allongés, nous parlons de nos vies, de nos projets, nos angoisses. Je lui parle de ce voyage à Prague, que je voudrais faire en février, afin de profiter de sa présence et de son appartement là-bas. Je lui explique aussi que j'aimerais venir avec cet ami, N-. Je lui explique que c'est quelqu'un de bien, que j'apprécie beaucoup. Je sais que c'est le moment. Je me souviendrai toujours de cet instant.

« F-, tu sais, cet ami, N-... Ce n'est pas seulement un ami pour moi, c'est bien plus. »

Ca y est, je l'ai dit. La porte de la prison s'est ouverte en grand, un souffle froid y pénètre et me glace le dos. Je tremble un peu. Mais, ouverte, la porte laisse aussi passer un rayon de soleil, porteur de lumière et de chaleur. Un immense bien-être m'entoure, un sentiment de tranquillité, comme si des forces trop longtemps contenues se libéraient et s'évacuaient, entraînant avec elles mes peurs, mes appréhensions, mes inhibitions.

Un silence.

« Développe... »

« Tu as très bien compris, F-. »

Un silence

« Putain, là, je ne sais pas quoi te dire, j'en reviens pas... »

C'est mon premier coming out.

Le choc est, il faut le dire, sérieux. Je ne pensais pas qu'il serait secoué à ce point. Pour moi, la vérité est une délivrance, une bouffée d'oxygène, une renaissance. En cela, cette vérité aura été beaucoup plus marquante pour moi que ma première relation sexuelle.

Nous avons parlé pendant des heures. Je lui ai expliqué toutes les vérités que je lui avais caché, je lui ai un peu raconté ma seconde vie, ce second moi, qu'il ne connaît pas, que personne ne connaît. Je lui explique que non, ce n'est pas nouveau, j'ai toujours été homo. Oui, je suis vraiment amoureux. Oui, seuls les hommes m'attirent. Il s'excuse pour toutes les insultes à base de pédé qu'il a pu prononcer de sa vie et devant moi, ne comprend pas comment j'ai réussi à cacher pendant si longtemps mes préférences, moi qui ai passé des nuits chez lui, moi qui ai voyagé avec lui. Il culpabilise énormément, de ne pas avoir compris, de ne pas avoir su m'aider lorsque j'allais mal. Il s'interroge, aussi. « Tu as déjà tripé sur moi ? Sur X- ? ». J'élude la question...

J'essaie de le rassurer un peu, le faire déculpabiliser, j'essaie de lui expliquer les raisons qui m'ont poussées à lui mentir si longtemps. Il m'explique qu'il pensait que ma grande pudeur venait de cette timidité qui me caractérise à la moindre allusion aux sentiments. Qu'il me voyait comme une sorte d'asexuel, situé à des kilomètres des pulsions sexuelles « animales ». J'en rigole. Nous reconstruisons 5 ans d'amitié et il réalise que tout devient logique. Il est atterré. Nous avons plus parlé en 3 jours qu'en 5 ans. Je crois que sur le moment, je n'ai pas saisi à quel point il était surpris et choqué.

En janvier, je récidive avec un autre ami proche, X-. Je ne m'encombre pas de préparation. Je le dis d'un coup, ça tombe comme un couperet. La réaction est assez identique à celle de F-.

C'est mon second coming out, et déjà, ça ne me fait plus grand-chose. Mais déjà, je pense à ce moment que je retarde d'année en année, ce moment où les amis seront la famille.

La Cigale, lui, s'est ouvert à sa meilleure amie. Le fait que notre relation dépasse en durée tout ce qu'il a déjà vécu avec des femmes le rend plus sûr de lui.

En février, nous partons ensemble pour quelques jours à Prague chez F-. Nous sommes ouvertement un couple pour lui et ses amis. J'en suis heureux. À la fin de mars, tous nos amis belfortains connaissent notre relation.

C'est mon second amour, mais c'est celui de la vérité.

Vendredi 27 mai 2005

Je préparais cette date depuis 1 mois. Enfin, plutôt depuis des années. Mais cette date précise, ce vendredi 27 mai 2005, était décidée depuis un mois. Je m'étais juré de tenir le calendrier. Jusque-là, je le tenais. La veille, j'avais fait mon coming out à mon petit frère. Date prévue. Réaction telle que prévue. Tout allait bien, la situation évoluait selon mes prévisions. Car, je dois bien le dire, pour exorciser ma peur, j'avais organisé ce week-end comme un plan de bataille prémédité et chronométré, et toutes les options, toutes les évolutions étaient aménagées. Tous les imprévus, je les avais envisagés, et leur impact sur mon plan, étudié, soupesé, confronté, et admis dans l'organisation générale.

J'aurais voulu faire d'une pierre trois coups, et dire la vérité simultanément à mon frère aîné et mes parents. Car le stress est terrible, alors, tant qu'à faire, autant y aller une bonne fois pour toutes. Hélas, au dernier moment, une sortie malheureuse s'est organisée, et mon frère est parti.

Je m'étais promis de parler à mes parents ce vendredi soir. Je m'étais motivé pour ça, j'avais sommé mon cœur de s'arrimer à ce qu'il pouvait, mon ventre de s'abstenir, mon esprit, de s'accrocher et, je crois qu'il fallait que je respecte cette promesse. D'une part, reculer m'aurait fait me sentir effroyablement lâche. Et puis, remettre à demain, c'était ma politique depuis des années, je voulais en sortir. Remettre à samedi, c'était prendre le risque de « ne pas le faire ».

Nous parlions de choses diverses, le repas prenait fin. Mon esprit commençait à tourbillonner dans un maelström de sensations, de peurs. Était-il encore temps de tout annuler ? Une guerre ouverte se déroulait dans ma tête, les arguments s'entrechoquaient dans la plus grande confusion. Mes jambes, elles, s'en tenaient au programme prévu. Quant à mon cœur, il avait sans doute trouvé un morceau de granit auquel s'enchaîner, car il simulait la plus profonde indifférence. En revanche,

le morceau de granit appuyait dangereusement sur mon ventre, qui, lui se félicitait d'avoir dédaigné le repas. Très mal à l'aise, j'ai attendu que mes parents passent au salon. Je me suis intercalé entre la télé, sans même leur donner le temps de l'allumer.

« Je voudrais vous parler de quelque chose. »

Je m'étais juré de trouver une autre formule, mais il faut bien le dire, on est obligé d'en passer par là... Quoi qu'il arrive, c'était parti. La mécanique était lancée, je ne voulais plus reculer. Silence de mort dans la tête et dans le salon. Le calme avant la tempête. L'œil du cyclone. Se tenir les deux mains, pour cacher le tremblement. Porter sa voix à bout de bras. Regarder ma mère. Mon père. Dans les yeux, tête haute, courage, courage !

« Vous vous doutez bien, je crois, que ce n'est pas pour la ville en elle-même que je vais constamment à Belfort. »

Rire de ma mère, qui se dit : « il a une copine, il va nous l'annoncer. »

Cette fois, ça y était. C'était engagé, le point de non-retour était passé. C'était maintenant, ou jamais. Allez. Dis-le. DIS-LE !

« J'y vais pour Nicolas. »

3 secondes de silence.

Hiroshima.

« Nous sommes en couple depuis 6 mois. »

Nagasaki.

Tout se jouait maintenant. Tous les plans, toutes les nuits d'insomnie à échafauder des hypothèses, trouvaient leur conclusion ici, et maintenant, dans le silence pesant du salon. J'alternais du regard mon père et ma mère. Ses grands yeux, ronds. Inquiets. Je me sentais rapetisser, je sentais mon courage s'effondrer comme un château de cartes au milieu des vents d'un orage. Les secondes n'étaient même plus des minutes. C'étaient des années entières, des décennies. J'agonisais là, devant mes parents muets, vaincu par les années qui s'accumulaient à une vitesse effarante. En fait, je n'étais plus vraiment dans moi-même. Je voyais la scène en spectateur. Je me voyais, là, assis sur un pouf, jeune adulte séparé de ses parents par une insurmontable table de salon, guettant une réaction, suspendu à un mot, une parole,

Comme un rayon de soleil, porteur de lumière et de chaleur

un geste, pour choisir de ressusciter ou partir en cendres. Victime d'une fatalité qu'il a lui-même organisé.

Un petit sourire se dessina sur les lèvres de mon père.

J'ai compris.

C'était gagné.

Ce sourire signifiait : « c'est bien que tu en parles, mais pourquoi être aussi stressé pour si peu ? »

Au même instant, j'ai vu un éclair de détresse dans les yeux de ma mère. La confirmation d'un pressentiment, me dira-t-elle ensuite.

« Que veux-tu qu'on te dise ? »

Que vous m'acceptez tel quel.

« Ben... »

« Si c'est ainsi que tu vois ta vie, alors, nous n'avons pas à t'en empêcher. »

Merci maman, merci, papa.

Je souris.

« Il faudra par contre t'attendre à des moments difficiles. »

Réflexe des parents, inquiets, qui tentent discrètement d'argumenter, pour me faire rentrer dans le droit chemin.

« Je le sais bien. »

Je me suis battu contre moi-même pendant des années, et quelles que soient les difficultés que me feront subir les autres, ce sera toujours plus facile que se battre au corps-à-corps, sans trêve, contre moi-même.

Comme un rayon de soleil, porteur de lumière et de chaleur

« Je souhaite que tu sois heureux. Quelle que soit la voie que tu choisisses. Des parents ne peuvent que souhaiter le bonheur de leurs enfants. J'ai juste peur pour toi, car tu prends une voie difficile. »

Je prends la voie que la nature m'a imposé. J'essaye juste de vivre avec du mieux possible. Vous le dire, c'est déjà une grande souffrance qui disparaît.

« Je n'ai pas choisi. Je suis comme ça. Voilà tout. J'ai maintenant 21 ans, il me paraît normal de vous en parler. »

La partie était déjà terminée. Arrivé là, je savais que, de tous les scénarios imaginés, c'était, bien sûr, le plus plausible, le seul possible, qui s'était réalisé. Comment avais-je pu douter un instant de mes parents ?

Le stress accumulé implosait. La fatigue qu'il avait provoquée, accumulée, se réveillait. J'étais épuisé, vraiment. Je ne souhaitais qu'une chose. Aller dormir. Laisser en paix mon esprit vidé, m'enfouir dans le lit et me laisser tomber dans le sommeil. Laisser l'obscurité m'envahir et oublier.

Il n'en était pas question. Je n'allais pas les laisser en plan comme ça, avec les questions qui ne manqueraient pas de surgir.

Qui le sait déjà ? Depuis quand ? Et depuis quand es-tu « comme ça » ? Ma mère, je le sentais, avait peur du mot. À aucun moment, elle n'a dit « homosexuel ». « comme ça », « avec un garçon » sont des mots plus faciles à dire. Je ne leur en veux pas. J'ai moi-même soigneusement évité « le » mot. Autant les ménager. Finalement mon père l'a dit, le premier. Ma mère s'est abstenue.

Et la phrase que je redoutais un peu, inévitable, enfin, est arrivée...

« J'espère que ce n'est pas de notre faute... »

Ce qui sous-entend que faute il y a...

« Ça, je ne sais pas. Mais aujourd'hui, quelle importance ? Je suis heureux, je m'accepte ainsi. Vous n'avez rien à vous reprocher. C'est la nature, c'est tout. »

J'ai été assez surpris, en fait, par la facilité avec laquelle ils ont accepté mon homosexualité.

« Nous ne souhaitons que ton bonheur, et jusqu'au bout, quoi qu'il arrive, en tant que parents nous t'aimerons et serons là pour t'aider à réussir ta vie. » En une phrase, le sujet était résolu. Question suivante.

Que va tu faire ? J'ai peur pour toi, m'a dit ma mère. Peur de quoi ? De ce milieu, peur que tu te fasses attirer par ces gens, par des « réseaux ». Méfie-toi de ce milieu, c'est dangereux.

La peur, en fait, je crois, de me voir changer. La peur liée à l'image que véhiculent les médias, celui de cette homosexualité débridée, de fêtards inconscients, la peur de ces backrooms dont on entend parler. Je me suis employé à les rassurer, comme je pouvais, leur expliquer que j'ai toujours été *comme ça*, que mon caractère s'était forgé *avec ça*, et qu'il n'y a pas de raison que je change, que non, ça ne modifiait en rien mes études, mes envies, mes rêves, mon avenir.

Finalement, le problème principal qui s'est posé est lié à la famille. Fallait-il le dire ? Et à qui ? Quand ? Mes frères, le savaient-ils déjà ? Qu'en avaient-ils pensé ?

Tout ça a été assez vite expédié. Je n'en avais pas encore parlé à mon aîné, le petit le savait déjà. Tout allait bien pour lui. Mon aîné serait « informé » le lendemain.

Et puis, et puis...

Mon portable a sonné. C'était mon amoureux, je le savais. Mes parents l'ont immédiatement compris.

Deux ou trois mots encore...

Ma mère : « Je crois que ton copain attend le verdict. Il doit être en attente de la réaction des parents... »

J'ai souri.

Mon copain.

Merci, maman. Merci, papa.

Je vous aime.

My first time

PAR MATOO
[HTTP://BLOG.MATOO.NET](http://BLOG.MATOO.NET)

Devant les demandes insistantes, et comme je ne suis pas un dégonflé, okay, je vais raconter. Comme si j'écrivais à *Têtu*... Ma première fois, première sodomie, première histoire d'amour... Tout en un !

Alors reprenons l'histoire au commencement... heum heum... 17 juillet 1992. La date est simple à retenir car c'est la date de naissance d'un petit cousin (le fils d'une de mes cousines/sœurs dont je parlais précédemment). Chaque fois qu'on fête son anniversaire, et que le bambin souffle ses bougies, personne ne se doute qu'on fête aussi le dépucelement du cousin aîné. Un jour il faudrait que j'ajoute cette mention en réunion familiale : « Et joyeux anniversaire à ma première sodo ! »

Donc c'était il y a quelques années, un été en vacances en Corse avec ma maman, mon frangin et ma cousine Chrystelle. J'étais alors dans mes vertes années, puisque je n'avais que 16 ans, que la vie était plutôt simple et réglée comme du papier à musique. Je sortais d'une année de seconde qui m'avait redonnée l'aplomb dont je manquais, avec des rencontres qui allaient véritablement marquer ma vie. Je me sentais pédé mais je n'avais jamais rien expérimenté... Pas de touche-touche avec des petits camarades comme ce que je peux lire avec envie chez d'autres, et ma dernière conquête s'appelait Morgane, ça datait du CE2. Je n'étais pas fier de ces penchants chthoniens et malsains, et je me voyais comme un monstre pervers. J'avais surtout un sentiment de culpabilité énorme envers mes parents, les décevoir était la dernière chose que je voulais.

Ces vacances ont été idylliques et restent aujourd'hui un moment charnière de ma courte existence. Une ligne s'est infléchi ce jour là, et ça n'a plus jamais été la même chose. Il s'appelait Vincent. Il avait 19 ans, il était un peu plus grand que moi, châtain aux yeux verts, peu volubile et un mystérieux. Les meufs en étaient dingues. Moi aussi.

Boosté par une popularité lycéenne balbutiante qui m'avait montré mon potentiel, je décidai d'exercer un peu ce que j'avais appris pendant ces vacances. J'avais découvert que les gens commençaient à être sensible à ce que j'avais cultivé sans le savoir pendant des années : la psychologie, l'écoute, la maîtrise du verbe et un peu de culture. Je ne devins pas une star, mais comme toujours depuis, une sorte de médiateur de ce microcosme estival, une personne qui permettait aux gens de communiquer, qui écoutait, sentait, comprenait et déliait les langues des plus mutiques. Et surtout, j'avais compris que je possédais un truc fatal. J'avais le pouvoir magique de me faire pote de toutes les nanas, et surtout des méga canons. Et quand on possède les meufs, les mecs vous mangent dans la main. Et quand on fait le pont entre les deux, on devient un élément central du groupe, de la société adolescente en pleine effervescence hormonale. Aujourd'hui il est limpide que j'avais déjà le comportement social du pédé de base (le pote des meufs, c'est bien connu), mais je l'ignorais bien sûr.

On se retrouvait tous les soirs, et on faisait de grands feux sur la plage avec une vingtaine de mecs et nanas entre 16 et 20 ans, à bavasser, refaire le monde, et tenter de se bourrer la gueule ou de fumer sa première clope en cachette. Parfois des couples éphémères se formaient lors de ces soirées avinées. J'étais toujours entouré de toutes les filles avec lesquelles je parlais de « choses sensibles », mais aussi de poésie (je connaissais des centaines de vers par cœur) et de mecs. « Tu es tellement sensible

Mathieu, c'est génial, j'ai l'impression de parler à une copine. » Mwarf mwarf, t'avais raison chérie !

Vincent était un peu entre deux eaux... Je le savais attentif à mon discours, mais aussi très présent avec les mecs, et encore vaincu par la gent féminine. Et cet été, je ne sais pas pourquoi, mais un truc dingue m'a permis d'aller à la conquête de tous et toutes : la mythologie. J'étais (et suis) fan de mythologie grecque et d'astronomie, et je me suis mis à raconter des mythes tout en montrant les constellations afférentes aux récits. D'ailleurs, j'inventais quand je ne connaissais pas, ou pour m'arranger, de nouvelles constellations et personnages.

Après quelques temps, je m'étais beaucoup rapproché de Vincent, mais rien ne me faisait penser qu'il m'appréciait plus qu'un autre. Je savais seulement qu'il adorait ma manière de m'exprimer et le ton de ma voix ('tain ça aurait dû me mettre la puce à l'oreille). Moi je dois avouer que je ne saurais dire, encore aujourd'hui, ce que je n'aimais pas chez ce type.

Un soir, le 17 juillet donc, une nuit noire percée de milliards de têtes d'épingle, nous faisons encore une autre soirée « feu sur la plage », et cette fois nous avons décidé de passer la nuit sur place. Les heures s'égrenant, il y avait de moins en moins de monde sur la plage, et la plupart était rentré se coucher. Quelques-uns tenaient bon la route, et j'ai décidé d'aller chercher du bois un peu plus loin pour alimenter le feu moribond. Vincent s'est proposé pour m'aider, et nous sommes donc partis tous les deux.

On a parlé sur le chemin, il était beaucoup plus loquace que d'habitude et cela me plaisait. Je fantasmais à fond, et m'en voulais de nourrir de telles chimères. Et puis, il me parlait de sa vie d'étudiant à Paris, et de ce qu'il aimait en moi, de cette rencontre qui n'était pas anodine. Et puis, je sentais son corps si proche, qu'à chaque pas nos flancs s'entrechoquaient, et que je pouvais sentir la chaleur qui émanait de lui. Et à un moment, alors que nous étions dans le noir complet, que l'on entendait le bruit des vagues et le vent, il s'est tourné vers moi et m'a embrassé à pleine bouche. Je n'ai pu que répondre maladroitement tellement je venais d'entrer dans la quatrième dimension. Puis j'ai pris conscience de ce qui arrivait, et j'ai répondu à sa fougue linguale. J'ai aussi senti que je ne le rendais pas indifférent du tout, et réciproquement cela m'a mis dans un état « d'intérêt manifeste ».

Nous nous sommes allongés dans le sable derrière une petite barrière de longues herbes, ce qui donnait un lit confortable et à l'abri des regards. Et là, j'ai été le parfait disciple qui découvrait les délices de la chair, et qui ne demandait qu'à apprendre. Mais finalement, l'instinct de la chose a été plutôt idoine, et ce garçon était un amour de tendresse et de savoir-faire. Nous nous sommes mutuellement ôtés nos vêtements tout en continuant à nous embrasser, et à caresser chaque centimètre carré de corps qui se dévoilait peu à peu. Quand j'ai tenu son sexe dans ma main, j'avais un espèce de sourire débile et béat qui l'a fait éclater de rire. Alors, il s'est penché sur moi et il m'a pris dans sa bouche. Aaaaah sensation suprême ! Je l'ai sucé à mon tour et j'ai compris aussi plaisir cela pouvait procurer, en amour donner du plaisir était donc aussi bon que celui d'en recevoir.

Cela a duré un bon moment, et j'ai vu qu'il se demandait s'il devait ou non passer à la vitesse supérieure. Je me suis laissé faire quand il m'a allongé sur le dos, il a sorti un préservatif, l'a déroulé sur ma bite, puis s'est assis sur moi. Et voilà, c'était donc cela...

On a rapidement roulé sur le flanc, et testé pas mal de positions. Et toujours ce plaisir fabuleux et submergeant. Finalement, je me suis mis sur lui et ses jambes entouraient mon bassin, et j'ai joui comme un malade en gueulant comme un malade aussi.

Nous nous sommes endormis l'un contre l'autre, les corps enflammés et emmêlés. Mais le froid nous a réveillé quelques heures plus tard. De nouveau les câlins ont commencé à poindre, et les prémices d'une nouvelle joute. Il me glissa alors dans le creux de l'oreille : « Juste pour te réchauffer mon bel aède ». Et cette fois, j'avais envie de l'avoir en moi, envie de me sentir possédé par ce mec dont j'étais à présent fou amoureux. Il m'a alors préparé en douceur, et comme lui, je me suis assis sur son sexe encapoté. Putain de sa race, sa mère, comment ça m'a fait mal ! Il a vu ma tête, et on a rigolé. Enfin lui riait, et moi je me partageais entre douleur et hilarité. Et puis, j'ai voulu retenter, et là ça s'est bien passé. D'abord une sensation étrange, puis le plaisir de le voir aussi affolé. Et il a mis la main sur ma bite, et là j'ai grave pris mon pied. Il avait bien programmé son coup, car nous avons joui en même temps, lui en moi, et moi sur son torse. Quelle bonheur de voir le visage de l'autre déformé par le plaisir, alors qu'on sent soi-même cette vague de satisfaction qui fait perdre tout discernement. La fusion véritable des corps et des sens.

L'aurore aux doigts de rose s'est pointée, et nous sommes rentrés en catimini chez nos parents respectifs. J'ai passé un séjour incroyable avec lui, complètement incognito aux yeux des autres. Jamais je n'ai mieux compris l'expression : « mes nuits sont plus belles que vos jours. »

Et la fin des vacances a vu la fin de l'idylle. Il s'agissait tellement d'un moment privilégié et singulier, que je n'en ai pas beaucoup souffert. Je savais que nous nous aimions dans ce contexte, cet environnement, et en endossant ces rôles-là pour les vacances. Cela faisait de cette histoire un véritable mythe personnel, ma légendaire aventure et une passion intacte à jamais. Mais jamais je n'oublierai cette première histoire d'amour, et cette première fois où j'ai fait l'amour. Et cette fois où je me suis enfin dévoilé à moi-même.

Dancefloor des sens

PAR YANN

[HTTP://WWW.ORPHEUSONLINE.COM/BLOG](http://www.orpheusonline.com/blog)

Le Chalet du Lac

Aujourd'hui j'écoute le dernier CD de Jimmy Somerville. *Home Again*. Sa voix haut perchée sur un beat toujours aussi disco me donne envie de me trémousser. J'adore. Dès le second titre, des souvenirs d'un (très/trop) lointain passé reviennent à la surface me hanter.

J'ai bientôt quatorze ans. Dans le village où j'habite chez mes parents, un étang dans un parc offre aux jeunes une aire de détente où nous restons des heures à bavasser assis dans l'herbe. À l'ombre des saules les couples se forment et nous nous bécotons dans ce cadre idyllique sous l'œil bienveillant des cygnes.

À cette époque, je sors avec Emmanuelle. Elle est un peu sauvageonne, terriblement sensuelle et très convoitée par les autres gars du collège. Donc fatalement, je suis très fier d'avoir décroché la timbale et d'être son favori. Elle refuse que je l'appelle Manu, ça fait trop garçon me dit-elle. Et moi je la taquine avec cela.

Un psy dirait que je l'appelais ainsi parce qu'inconsciemment j'aurai aimé qu'elle soit un garçon. Mais était-ce vraiment inconscient ? Déjà à la piscine, j'avais remarqué que mon œil était intéressé par les détails anatomiques de mes petits camarades, pareil au gymnase où j'étais aussi à l'aise dans les vestiaires qu'un poisson dans l'eau. Ce penchant ne me préoccupait pas plus que cela. Très tôt j'avais eu des petits flirts avec des copines et pour tout le monde autour de moi c'était ainsi. Un garçon embrassait une fille, j'aimais ça et donc pas de quoi se traumatiser le cerveau avec des réponses à des questions que je ne me posais pas.

Au bord de l'étang, il y a une petite maison : le Chalet du Lac, un local municipal qui sert aux réunions communales, à l'association du club de tennis dont les deux cours se trouvent un peu plus loin, et également mis à disposition des jeunes du village pour organiser des boums et soirées d'anniversaire. Chacun apporte de quoi manger ainsi que quelques bouteilles de soda. Loin de la violence des grandes villes, les parents nous font confiance, et sans chaperon, nous nous amusons du début de la soirée jusqu'à deux heures du matin, heure imposée par la municipalité. Cet été là, Jimmy Somerville alors chanteur ouvertement homo du groupe *Bronski Beat* squatte le haut des hits avec *Why*. Certains le raillent en le traitant de pédé castrat, d'autres s'en moquent mais nous dansons tous frénétiquement sur ce titre. Au milieu de la piste de danse, j'ai mon cercle, ma petite bande. Corinne, Céline, les jumeaux Franck et Ludo, Jérôme, Nicolas, Greg et bien sûr Emmanuelle. Déjà à l'époque, tout en dansant, je singe les clips vidéos, le plus souvent avec Céline ou Manu.

« *Can you tell me Whyyyyyy,
can you tell me Whyyyyyy,
tududududu dudu du tududududu du du* »

Greg s'avance alors vers moi signifiant l'envie de danser à la *Bronski Beat*. Okay, je suis ton Jimmy. Au centre du cercle, sous le regard amusé de la fine équipe, nous nous trémoussons laissant courir de temps à autres nos mains sur le corps de l'autre. Rien de bien méchant, très soft, mais ce souvenir est pour moi comme un point de départ. Il est dans ma mémoire le premier contact avec la peau d'un garçon. Je ne sais

pas si c'est de danser qui m'a donné si chaud ou s'il s'agit de Greg, mais après quelques danses je suis sorti du chalet pour prendre un peu l'air. Quelques minutes après, j'entends des bruits de pas derrière moi. Je ne me retourne pas, toujours le regard fixé sur les étoiles de cette belle nuit d'été. Emmanuelle s'assoit à côté de moi, une jambe à cheval sur les miennes. Sans un mot, elle attrape ma main, la glisse sous son T-shirt tandis que j'approche mes lèvres des siennes. Nous sommes moites et heureux de cette soirée.

Quelques semaines plus tard, nous sommes en cercle assis dans l'herbe toujours au bord de cet étang, et après avoir discuté quelques heures, Céline lance le jeu « Action ou Vérité ». À unetelle de répondre à telle question, à untel d'exécuter tel gage. Soudain Corinne, qui a dû être lassée de nous voir Emmanuelle et moi nous rouler des pelles tout l'après-midi, m'ordonne d'embrasser avec la langue pendant au moins une minute Greg. Éclat de rire général. « Allez ! Le patin ! le patin ! » Je me redresse et m'approche de Greg. Manifestement il n'en a pas envie. Mais poussé par les autres, il se met lui aussi à quatre pattes et s'approche pour me faire face. Nos yeux se ferment, nos bouches s'ouvrent et nos langues se mélangent. Le temps semble s'être arrêté, je n'entends plus trop les autres autour, ça doit faire une minute là, allez, je me décolle. Emmanuelle se marre, elle ne doit pas être consciente du plaisir que j'ai pris à ce premier baiser. Je lui prends la main et me blottit dans ses bras. Sentiment de culpabilité. Je n'ose regarder Greg pour voir comment il réagit. D'autres gages, d'autres questions. Fin de l'après-midi.

Déjà septembre, c'est la fin de l'été. Une dernière soirée a lieu au Chalet du Lac avant la rentrée scolaire. Il y a beaucoup plus de monde, tous sont revenus de vacances. Tandis que certains dansent à l'intérieur, d'autres se retrouvent après des semaines d'absences à l'extérieur et se racontent leurs aventures. Les portes-fenêtres grandes ouvertes du Chalet font la jonction entre ses deux mondes. La nuit est déjà tombée. Nous sommes à nouveau tous en cercle sur la piste. Sur le côté Greg que je n'ai pas revu seul depuis l'épisode du baiser. Je ne sais pas quoi lui dire, comme si la culpabilité à éprouver du plaisir à notre échange empêchait tout autre forme de communication.

*« Contempt in your eyes as I turn to kiss his lips
Broken I lie all my feelings denied
blood on your fist
Can you tell me whyyyyyy »*

Il fallait s'y attendre. Tôt ou tard cette chanson devait passer. Après quelques secondes d'hésitation, je m'avance et fait un signe de tête à Greg qui comprend le message et vient me rejoindre pour être mon Jimmy. Le trouble de la dernière fois s'estompe et nous retrouvons notre complicité. Nous sommes tous deux plus sages et gardons nos mains à l'abri du corps de l'autre. Cet équilibre fragile vacille cependant à la pause musicale où Greg s'approche pour me rouler un patin. Instinctivement je recule d'un pas avant de revenir poser mes lèvres sur les siennes. Cette fois je suis conscient de ce qui se passe autour de nous. Les amis rient, d'autres sifflent ou applaudissent. Je me doute que cette histoire fera jaser dans la cour du collège la semaine suivante. Avant la fin de la chanson, ma langue quitte celle de Greg. On se regarde, le rire aux lèvres. Emmanuelle revient plus près. Je l'attrape et la serre fort, nos lèvres se collent. Plus tard, pendant la session des slows, je ne la quitte pas des bras et des lèvres. Besoin de me réaffirmer ?

Greg était dans un autre collège de la région et nous ne nous sommes que très peu revus. Nous n'en avons jamais reparlé. Ses parents ont déménagé et je ne l'ai jamais revu.

Manu et moi n'avons jamais parlé de ces deux baisers. Pour elle, il était évident qu'il ne s'agissait que d'un jeu, alors que moi j'avais la certitude d'avoir fait une découverte que j'approfondirai plus tard.

Il y eût bien d'autres soirées au Chalet du Lac mais après celle-ci, aucune n'eut pour moi la même saveur.

Il me faudra attendre quelques temps encore avant que d'autres dancefloors me permettent d'aller plus en avant dans ma quête des sens.

Allez, je me repasse encore un petit Jimmy Somerville.

*« You and me together... Fighting for our love...
You and me together... Fighting for our love... »*

Le Chat et la Souris

Le plus grand changement en arrivant au lycée est de voir Emmanuelle avec son nouveau copain qui la pelote aux interclasses. Elle avait deux ans de plus que moi, et donc quand j'arrive en seconde, cela faisait déjà un an qu'elle était au lycée et s'était trouvée un mâle de son âge. Oh, rien de bien grave, rétrospectivement je constate ne pas avoir eu beaucoup de peine. Et puis j'avais rencontré Véronique lors d'un séjour linguistique en Angleterre.

La petite bande du collège a implosé, chacun dans une filière différente, voire même un lycée différent. Bien sûr, nous nous croisons entre deux cours, au café, ou à l'arrêt de bus, mais il faut bien l'avouer, nous nous sommes tous fait de nouveaux amis, et des liens, que nous pensions solides parce que nous avions grandi ensemble, se sont finalement bien effilochés. L'avenir me dira que ce n'est qu'un prélude avant la grande séparation des années fac.

En 1986, je suis en Seconde pendant les manifestations estudiantines contre les lois Devaquet. Un « grand » de terminale prend régulièrement la parole pour nous rassembler dans la grève contre le pouvoir. Je ne comprends pas toujours tous les aboutissants de ses propos mais je bois ces paroles comme du petit lait. Lylian. Des lèvres charnues, un jean déchiré aux genoux et aux fesses qui laisse voir un caleçon rayé bleu et blanc.

Tout suit son cours normalement jusqu'à la terminale. J'ai maintenant dix-sept ans. Après Véronique, c'est Sylvie. Il y a bien longtemps que je n'ai pas joué à « Action ou Vérité » et que je n'ai pas eu l'occasion d'embrasser un garçon. Pourtant, je suis toujours conscient de cet intérêt que j'ai pour les corps masculins qui peuplent déjà assez fréquemment mes fantasmes nocturnes. Même si cela ne m'empêche pas de batifoler avec des filles, je sais que bientôt comme un chat fasciné par une pelote de laine, il faudra tirer sur ce fil et voir où il me conduit.

Au lycée, j'ai pourtant bien repéré un homosexuel parmi les élèves. Mais je ne suis pas du tout attiré par son style aristo et ses chemises à jabots. Ce qui ne m'empêche pas d'épier régulièrement les conversations qu'il a avec un autre garçon lorsqu'il lui narre ces soirées en discothèque. Alors que ma vie sociale et affective est plutôt calme hormis quelques soirées ici et là, lui semble s'amuser régulièrement dans les clubs de la capitale au milieu des garçons. Il parle du Balajo, du Palace, du Broad, des garçons qu'il y rencontre, ainsi que des nuits torrides qui s'ensuivent. Moi, j'écoute et j'imagine.

Sylvie me plaque pendant les vacances de Pâques. Selon elle, je n'étais pas assez amoureux et ne m'impliquais pas suffisamment. Okay, j'en prends acte. Il me reste un week-end avant la reprise des cours. Le samedi soir, je prétexte une soirée chez un copain du lycée et prends un ticket de train pour Paris. Auparavant j'avais noté l'adresse d'une boîte recommandée par Son Excellence aux Jabots. Taraudé par la peur de l'inconnu, je suis encore incapable aujourd'hui de me souvenir du nom du club en question (je crois sans aucune certitude qu'il s'agissait du Scorpion). Perturbé par ce que je vais voir et vivre, je me dirige comme un robot vers la porte d'entrée de ce monde inconnu et convoité. Je redoute qu'on me demande une pièce d'identité. Et s'ils se rendent compte que je ne suis pas majeur ! Et s'ils appellent les parents pour qu'ils viennent me récupérer ! Non, je passe le colosse de l'entrée sans problème et après un passage au vestiaire, descend les marches vers la piste de danse.

Il y a des garçons mais aussi quelques filles. Ça me rassure. Il est encore tôt, peu de personnes dansent, les autres sont agglutinés au bar. Je m'assois dans un coin, j'observe et souris bêtement en regardant les jeux de lumières, le pied marquant le tempo.

La discothèque se remplit. La piste également. Je remarque que tout le monde danse plutôt normalement. Je devais m'attendre à des excentricités ou des choses inimaginables. Je me lance sur le dancefloor.

En 1989, le groupe INXS qui cartonne avec *I need you tonight*.

*« Tu Du Du Tududududududu
Tu Du Du Tududududududu
All you got is this moment
Twenty-first century is yesterday
You can care all you want
Everybody does yeah that's okay »*

Oui allez, that's okay, je suis à l'aise. Les lumières tournoient dans tous les sens ! Rien de comparable avec les boums du Chalet du Lac ou des rampes de spots des soirées du lycée. Ici ça brille de partout. Je suis heureux, mon sourire doit le montrer à tous.

*« So slide over here
And give me a moment
Your moves are so raw
I've got to let you know
You're one of my kind »*

Un mec me retourne le sourire béat que j'affiche à tout le monde. Je vois bien que petit à petit il se rapproche pour danser à proximité de moi. Je fais comme si je

n'avais rien remarqué. De temps en temps, je lui jette un regard, pour voir ce qu'il fait. Il me regarde, je détourne les yeux. Je me dis que dans le noir, on ne doit pas me voir rougir. Il doit avoir dans les 25 ans, plus grand que moi, plus à l'aise aussi.

*« I need you tonight
'Cause I'm not sleeping
There's something about you girl
That makes me sweat »*

Après quelques regards, il s'approche et vient me parler à l'oreille tout en continuant à danser. « On va peut-être arrêter de jouer au chat et à la souris. » Je ne sais quoi répondre. Stupide sourire. On continue à danser. À chaque balayage de lumière, j'observe un peu plus son visage, tantôt rouge, tantôt jaune, en fonction du spot. Oui, il n'est pas mal du tout. Il bouge bien aussi.

Il a commandé deux whisky coca au bar et nous sommes maintenant à discuter sur les fauteuils autour de la piste. Dans la pénombre, il me questionne. Le souvenir de la discussion est un peu flou, je me rappelle juste lui mentir sur mon âge en me rajoutant un an. Ce soir, je suis majeur et responsable de mes actes. Nous passerons la soirée à discuter, à danser jusqu'au moment où assis à nouveau sur les canapés, il s'approche son visage du mien et pose sa bouche sur la mienne. Les lèvres s'ouvrent, les langues se cherchent et commence une autre danse. Mon premier baiser à un garçon qui aime les garçons. Commence alors ce que je suis venu chercher. Mes sens sont en éveil et je me laisse guider. Dirige et je te suivrai. Il glisse sa main sous mon T-shirt. J'en fait autant. Son torse est doux et ferme. Il s'attarde sur mon téton pendant que je joue avec son nombril, nos langues en pleine discussion.

Il marque une pause, le temps de finir son verre, me demande si je veux danser. Je ne suis pas contrariant. Nous retournons sous les spotlights. L'heure tourne. À nouveau sur un canapé dans l'obscurité en pleine activité labiale, je sens sa main descendre sous mon T-shirt jusqu'à la ceinture de mon jean. Il ne va quand même pas me palper ici devant tout le monde ! Sa main se faufile jusqu'au slip où elle saisit un sexe déjà bien tendu. Douce et brûlante caresse. Je sens mon pouls battre la chamade jusque dans mes oreilles. Est-ce que je dois faire pareil ? Ma main reste paralysée sur sa cuisse. « Tu aimes ? » me demande-t-il ? « Ça se voit, non ? »

Un peu plus tard, ma main trouvera par le même chemin son intimité. Je tiens maintenant dans ma main ce sexe qui ressemble au mien mais qui n'est pas le mien. Il est chaud, ferme. Mes baisers se font plus fougueux. Jusqu'où cela va-t-il aller ? Sous le feu de nos caresses réciproques, je perds complètement la notion du temps.

« Il faut que j'aille me coucher. J'ai une grosse journée demain ! Mais j'espère bien te revoir. Tu veux mon numéro de téléphone ? » Il me donne une carte de visite. Il sait que je vis chez mes parents et ne me demande pas le mien. Au vestiaire en attendant nos blousons, nous continuons à nous embrasser. Un garçon nous dit que nous avons été chanceux ce soir, lui rentre bredouille se branler avant de se coucher. C'est donc ça une boîte homo, on se tripote devant tout le monde et on parle de cul avec le premier venu ?

Il se propose de me déposer en voiture à la Gare du Nord où je prendrai le premier RER pour rejoindre mon domicile. Il s'arrête devant la gare où nous resterons encore

un bon moment à nous galocher. Il me dit en vouloir plus mais pas dans une voiture. Je promets de le rappeler. Il démarre et s'éloigne.

Je dois encore attendre une demi-heure avant le premier train. Sur le quai tout se mélange dans ma tête. Qu'ai-je fait ? Pelotage en public ! En plus je suis mineur ! Putain, qu'est-ce que c'était bien ! Je le rappelle demain !

Je me faufile jusqu'à ma chambre où les tympanes sifflants, je parviens à trouver le sommeil une main posée sur le sexe.

Le lendemain, j'aurai le droit à la morale paternelle. Il me rappelle que les épreuves du Bac commencent bientôt et qu'il serait sage que j'arrête les sorties pour me concentrer sur les révisions. Je promets d'être sage.

Le lundi sur le chemin du lycée, je jette la carte de visite dans une poubelle.

La Grange aux Belles

La première année de Fac commence sur les chapeaux de roues. En 1989, je suis inscrit en LEA d'Anglais-Allemand à l'université de Jussieu où je dois faire face à de nouvelles habitudes, et surtout de nouveaux visages. Les amis du lycée sont soit restés une année supplémentaire en terminale, soit dans des filières d'autres universités. Premiers cours dans un amphithéâtre. Je dois tendre l'oreille pour capter le cours de civilisation américaine. Autour de moi, ça griffonne en silence. Je suis perdu. Ça ne va pas être évident de se faire de nouveaux amis. Heureusement, tous les cours ne se font pas en amphithéâtre et ceux qui ont lieu dans des classes me sont plus familiers.

Parallèlement, j'ai passé mon permis de conduire, et ayant sympathisé avec le directeur de l'auto-école, il me propose d'assurer à temps partiel des permanences au bureau, où je m'occupe du secrétariat et des cours de code. J'ai un bon contact avec les élèves, ils ont mon âge et je leur enseigne le code avec un langage qui nous est commun. Deux soirs par semaine, je continue les cours de théâtre. Ce petit atelier me permet de m'évader et de vaincre une certaine timidité. Tout cela pour dire que mes semaines étaient bien chargées et me laissaient peu de temps de liberté pour explorer la vaste carte des désirs.

Dans les couloirs de Jussieu, on commence à se reconnaître, des affinités se créent. Je me suis rapproché de Katy et Pierre avec qui j'ai de nombreux cours en commun. Katy est une allemande qui est venue faire ses études à Paris. Elle travaille à temps partiel dans une librairie germanophile du 18^{ème} arrondissement. Pierre est banlieusard comme moi. Dès le début, j'apprécie le côté fofolle de Katy, un peu délurée, un peu décalée ainsi que l'humour cynique de Pierre qui n'hésite pas à sortir un bon mot dès que l'occasion se présente. Rapidement nous formons un trio qui se retrouve le matin au café avant les cours, et ne se quitte plus jusqu'au soir où chacun regagne ses pénates.

Quelques mois après, les premiers partiels approchent. Si les épreuves d'anglais ne nous posent aucun souci, celles d'allemand sont une source d'angoisse pour Pierre et moi, aussi bien pour ce qui est de la traduction que de la civilisation. Katy se propose

de nous y préparer en nous faisant bosser les jours où nous n'avons pas cours ainsi que quelques soirs de la semaine. Ambiance studieuse parsemée d'éclats de rire et de délires. Un soir, n'ayant pas le courage de prendre le RER vers ma banlieue, j'accepte l'invitation de Katy à squatter sa banquette. Pierre parti, nous ne sommes plus que deux à nous raconter nos vies jusqu'à très tard dans la nuit.

Les partiels réussis ont contribué à nous rapprocher davantage. Nous sommes maintenant connus dans le département de LEA comme les trois inséparables de 1^{ère} année. Les soirs où je ne suis pas bloqué par l'auto-école ou le théâtre, je les passe à Paris avec mes deux acolytes. Un resto, un ciné, une expo, et occasionnellement une boîte. Pierre est fan de Prince et quand les premières notes de la *Batdance* retentissent, il entre en transe.

« *Get the funk up ! Batman*
Get the funk up ! Batman
Go go with a smile ! »

Pour ma part, j'adore Prince depuis *Parade* et Katy l'a apprécié depuis l'album précédent *Lovesexy*. La *Batdance* devient notre hymne et nous nous éclatons sur le dancefloor.

« *Hi, Bruce Wayne*
I've tried to avoid all this, but I can't
I just gotta know... are we gonna try to love each other ?
Stop the press - who is that ? Vicky Vale »

Si le programme de nos soirées varie, elles se terminent généralement par de longues discussions chez Katy avant de s'endormir. Elle dans sa chambre, Pierre et moi dans le canapé du séjour. Chacun tourné de notre côté, il n'y a aucune ambiguïté. Je dois cependant reconnaître qu'une ou deux fois, l'idée saugrenue de tenter quelque chose m'a effleuré. Il est plutôt bien foutu, un petit brun avec un charmant sourire et quelques tâches de rousseur.

Les semaines passent, Katy nous a fait un double de ses clés Rue de la Grange aux Belles. Début avril, nous arrivons maintenant aux amphis tous les trois bras dessus bras dessous. Un midi au resto U, une étudiante qui nous connaissait ose nous poser la question qui trotte dans la tête de beaucoup. « Mais qui couche avec qui chez vous ? » Pierre répondra « C'est pourtant évident ! Tout le monde... Il y a même de la place pour une ou deux personnes encore. Tu as un frère ? » Le jeu du triangle amoureux est lancé.

En traduction américaine, le cours est plutôt détendu. La prof est sympathique et chacun notre tour, nous proposons notre phrase oralement. Je tente un extrait de William Blake. Katy intervient par « Mon ange, je ne suis pas d'accord, la traduction devrait plutôt être... » Et Pierre de lui répondre : « Mon trésor, moi, je suis plutôt d'accord avec celle de mon chéri. Je modifierai juste la fin par... » Fou rire général interrompu par la prof qui avec le sourire tranche notre conflit par « À vous trois, vous avez la traduction parfaite. » Juste ce dont notre trio n'avait pas besoin : Une validation !

Nous dînons chez Katy. Je ne sais plus comment, mais ce soir-là, nous en sommes venus à parler pour la première fois (bizarrement) d'homosexualité. Pierre nous

confie qu'il a déjà eu deux expériences avec des garçons. Katy n'est pas choquée, je suis surpris. Il ne nous avait parlé que de ses aventures féminines afin de ne pas mettre en danger notre amitié naissante, ensuite il n'avait pas trouvé le moment opportun avant ce repas pour préciser certains points. Je raconte alors mes deux petites approches, le baiser de Greg au Chalet du Lac et le tripotage avec l'inconnu de la discothèque l'année précédente. Katy est surprise, Pierre davantage encore mais me reproche de ne pas avoir rappelé le garçon. Le soir même nous retournons à la Loco.

*« If a man is considered guilty
For what goes on in his mind
Then gimme the electric chair
For all my future crimes. »*

Fort à propos de ce qui se trame dans ma tête alors que les stroboscopes m'offrent les plus beaux des sourires complices sur les visages de mes deux amis. Nous rentrons épuisés et tombons comme des masses jusqu'au lendemain.

Un autre matin, je me trouve au passage entre le sommeil et l'éveil. Ces quelques minutes où on commence à prendre conscience dans la douceur du monde extérieur. Je m'aperçois que durant la nuit, je me suis retourné vers Pierre et que ma main est passée par-dessus son épaule pour être posée maintenant sur son torse où je sens ses poils sous mes doigts. Délicatement, je vais pour me dégager en essayant de ne pas le réveiller quand il saisit ma main dans la sienne pour la blottir davantage contre lui. « Shhhh ! » dit-il. En cuillère, nous restons immobiles dans le silence de cette nouvelle intimité. Et cette érection matinale qui se renforce et ne veut pas tomber !

Une bonne demi-heure après, Katy s'est levée et pour aller à la salle de bain, entre dans le salon. « Vous avez froid tous les deux ou quoi ? » Pierre ouvre un œil.

Pierre : « Viens, il y a de la place pour toi. »

Katy : « Dans deux heures, je dois être la librairie. »

Moi : « Y a pas le feu donc. »

Pierre ouvre le drap et lui tend la main. Trois cuillères qui se font un câlin de bon matin. Katy déplore que je sois à l'opposé et viens se glisser entre nous deux.

Katy : « Vous n'allez pas m'abandonner tous les deux ? »

Pour toute réponse, Pierre approche ses lèvres de la joue de Katy. J'en fait autant sur l'autre. Nous serrons nos bras plus fort pour la rassurer. C'est alors que les lèvres dérapent et que trois langues se mélangent. Peu à peu des mains caressent les corps et les jambes se chevauchent. De la douceur en cette fin d'avril.

Les impératifs de Katy font que nous devons nous interrompre. Nous prenons tous les trois le petit déjeuner comme si de rien n'était. Un petit clin d'œil ici ou là, une caresse. Elle s'habille et nous embrasse avant de partir.

Katy : « On se voit ce soir ? »

Moi : « Je suis à l'auto-école et ensuite au cours de théâtre. C'est plus simple si je reste chez moi. Mais demain soir, sans problème. »

Pierre : « Je dois passer chez mes parents prendre des vêtements ce soir. Okay pour demain. Je t'accompagne au métro. »

Sous la douche, je m'interroge plus sur ce que Katy et Pierre sont en train de se dire dehors que sur ce qu'il vient de se passer et où cela va nous conduire. C'était doux, parfois maladroit, comme peuvent l'être des amis qui vont trop loin. J'attends déjà le lendemain soir avec impatience. La porte claque, Pierre est de retour. Il met le CD de Prince dans le lecteur. Je termine ma douche. Quand je sors de la salle de bain en slip et T-shirt, Pierre s'est recouché et à retirer le rideau. Pénombre. Je reste paralysé. Est-ce une invitation ? Est-ce que je dois finir de m'habiller ?

Pierre : « T'es pressé ce matin ? »

C'est donc une invitation. J'ai de toute façon envie de le comprendre ainsi. Je fais le tour du canapé-lit et m'allonge à côté de lui sous les draps. Il me précise qu'il n'a rien sur lui (comme si je ne m'en n'était pas rendu compte !) et demande à ce qu'on soit à égalité. J'enlève mon T-shirt. Quand ma tête sors de dessous le tissu, ses lèvres rencontrent les miennes. Son baiser est toujours aussi doux mais plus profond. Étreinte et caresses. Puis il disparaît sous les draps. Mon slip roule sous ses doigts le long de mes jambes. Sa bouche se pose sur mon organe dressé qui n'attendait que cela. Centimètre par centimètre, il m'avale. Je profite de sa douceur de longs moments. Et puis j'ai envie de lui rendre la pareille. Je me redresse, l'allonge à son tour. Lentement, je caresse son membre. J'hésite encore, les yeux pétrifiés. Je les ferme et me lance. Naturellement. Je découvre le plaisir qu'il y a à donner ce qu'on vient de recevoir.

Un peu plus tard, je suis sur lui en train de l'embrasser quand il me redresse pour que je m'asseye sur lui. De sous l'oreiller il sort deux préservatifs et un tube de lubrifiant. « Je suis passé à la pharmacie avec Katy en l'accompagnant au métro ». Elle sait donc déjà. C'est même elle qui lui a conseillé au cas où nous irions plus loin. Mentionner Katy, une femme, me fait hésiter. Des questions se bousculent dans ma tête. Mais je sais aussi que c'est maintenant ou jamais, et que je veux savoir. Je reste muet. Il déroule le latex sur moi, ses yeux droits dans les miens. Il a saisi le lubrifiant et m'a généreusement tartiné avant d'écartier les jambes et d'y glisser sa main. « Doucement, n'oublie pas que je n'ai pas l'habitude. » Silence. Petit à petit je glisse en lui. Il pousse un petit cri de douleur. « Ça va ? » « Ouais, mais piano piano. » Je ne peux m'empêcher de constater qu'en effet je suis plus à l'étroit que dans d'autres orifices que je connaissais déjà. Longs et lents va-et-vient. Gémissements timides réciproques. Puis de sa main, il me fait sortir, je m'allonge sur lui, l'embrasse doucement.

*« The arms of Orion that's where I wanna be
Since U've been gone
I've been searching 4 a lover
In the Sea of Tranquility
I'm drowning without U here, my dear »*

Le CD tourne en boucle depuis plus d'une heure. Superbe slow *Arms of Orion* en duo avec Sheena Easton.

« Si tu as envie d'essayer, il y a une autre capote. »

« Heu... Peut-être. Je sais pas. (quel nigaud je fais !) D'accord, mais pianissimo. »

Il m'allonge sur le ventre, m'embrasse le dos tout en jouant de ses doigts lubrifiés là où il devra bientôt s'immiscer. Une décharge électrique me parcourt. On va arrêter là, je crois. Je me contracte, ce qui a l'effet contraire à celui escompté. Nouvelle décharge d'électricité.

« Souffle doucement, décontracte-toi. »

J'obéis, souffle et essaye de me laisser aller. Je m'ouvre à lui. Peu à peu la douleur laisse place au bonheur. L'électricité en décharge était douloureuse mais canalisée en flux doux et régulier, elle est source de sensations hallucinantes. Je découvre le plaisir qu'il y a de recevoir ce qu'on vient de donner.

Apothéose de la jouissance où face à face, chacun en main le sexe de l'autre, nous explosons en un cri.

La fin de l'année universitaire s'est écoulée dans le bonheur. Si notre trio était plus calme sur le campus, ce n'était que pour mieux cacher et préserver les petits délits pervers de la Rue de la Grange aux Belles. Tantôt à trois, tantôt à deux, nous avons exploré toutes les combinaisons.

16 Juin 1990 – Nous avons tous nos UV de première année et nous fêtons les vacances avec Prince au Parc des Princes. Je vous laisse imaginer notre joie quand il commence *Batdance*.

« *Ooh yeah, ooh yeah*
I wanna bust that body
Ooh yeah, ooh yeah
I wanna bust that body right »

« *Ever dance with the devil in the pale moon light ?* »

Épilogue

Nous avons passé de belles vacances d'été avec Katy et Pierre. À la rentrée, notre relation a continué encore quelques mois avant que Pierre n'abandonne le LEA pour le droit. Peu à peu il s'est fait plus rare, pour disparaître de la circulation en décembre. Nous avions un équilibre à trois, et sans même en parler, nous savions qu'il ne deviendrait pas un duo. Nous sommes restés bons amis jusqu'à ce qu'elle ne s'en retourne en Allemagne après son DEUG.

1er janvier 1991, sur la piste de danse du Scorpion, je fais la connaissance de Yan, le premier garçon dont je suis vraiment tombé amoureux. Yan et Yann. J'étais sur un nuage. Lui, non. Trois mois plus tard, il sera le premier garçon à me faire pleurer en me quittant. Il me faudra quelques temps pour m'en remettre.

Quelques mois après, il y eut Karine. La dernière fille. Celle avec qui je prends conscience que je suis définitivement plus attiré par les garçons.

En 1992 commence alors ce que j'appelle mes années folles. J'habite maintenant un petit studio Rue Pigalle. Le matin j'ai mes cours de Licence LCE d'Anglais, l'après-midi je travaille chez Marks & Spencer. Le soir je sors en boîte, principalement au Queen, à la grande époque, celle des soirées costumées et des rencontres (trop) faciles. J'enchaîne les garçons les uns après les autres. Du sexe sans amour. J'éconduis ceux qui veulent s'attacher, sans beaucoup d'élégance. Rétrospectivement, je n'en suis pas très fier.

Deux ans plus tard, je croise Marc, un bogosse comme on en voit sur les calendriers qui fera battre mon cœur (et le reste) un peu plus vite que les autres. Ma première longue love story. Nous continuons à aller danser au Palace et au Queen, même si déjà cette boîte n'est plus ce qu'elle était. Un an après, il s'en va poursuivre ses études à Nice. Moi, je peaufine ma Maîtrise à Paris. Nous tenterons bien de faire durer notre relation malgré la distance. Échec. Pareil quelques années plus tard. Marc est de retour à Paris, moi je reviens de l'armée. Nous avons changé, il nous faudra trois mois avant de nous séparer cette fois là.

La valse des garçons reprend. Mais cette fois, je m'autorise à tomber amoureux. Thierry, Pascal, Éric. Trois belles histoires dont une douloureuse. Beaucoup de sorties, beaucoup de nuit de folies.

J'ai croisé Pierre au hasard des rues de Paris. À ses côtés marchait une très jolie femme. Ils se sont rencontrés à la fac de Droit. Silences inconfortables.

En 1999 alors que je n'y croyais plus, et que j'étais persuadé de finir célibataire, le hasard m'a mis sur la même route que Jièm, un garçon qui déteste les boîtes de nuits et se paralyse à la simple idée de danser. Plus de cinq ans après, nous sommes toujours ensemble. Équilibre. On peut dire, je crois, que je me suis « rangé ». Je ne sors plus que très rarement en boîte, et quand cela arrive, je ne peux m'empêcher de me rappeler que c'est là, sur les dancefloors, que tout a commencé.

J'aime la viande

PAR JEFF

[HTTP://NOEUDSEETHER.FREE.FR](http://noeudsether.free.fr)

— *J'ai quelque chose à vous dire...*

La pire introduction du monde. Je m'étais pourtant juré de ne pas l'utiliser. Mais après l'entrée, le plat, le dessert, où je ne voyais arriver aucune perche, aucune motte de conversation sur laquelle rebondir, sentant mon incapacité à me lancer me bloquer la respiration, j'avais dû m'y résoudre, au café.

La discussion s'est arrêtée net. Mes parents m'ont regardé. Je regardais ma mère droit dans les yeux. C'est d'elle dont j'avais le plus peur. J'avais mis du temps à me décider à leur faire mon annonce. J'avais entendu des témoignages, toutes sortes de choses, des jeunes poussés au psy, des paroles dures, de la violence, des rejets. C'était une préparation idiote, bien sûr. On n'avait jamais vraiment parlé d'autre chose que des études, des trucs à faire, de la famille, de notre avenir, de nos amis, alors comment j'aurais pu prévoir leur réaction, finalement ?

— *Isabelle, ne s'appelle pas Isabelle.*

Un jour, ma mère est venue chez moi. Elle est tombée sur un emballage de capote ouvert. Elle m'a regardé avec de grands yeux horrifiés. J'aurais dû faire quoi ? L'étonné ? Le qui-ne-sait-rien ? Avouer tout sur le moment ? C'était beaucoup trop tôt, et la panique m'avait fait perdre tous mes moyens, tous ceux qui me semblait nécessaires pour affronter la vérité face à eux. J'avais inventé un prénom, une relation avec une fille de ma classe.

Je me souviens comment, non sans mal, elle est passée de l'horreur au soulagement, à la joie presque. Ma première copine ! Un truc classique, à l'école, le canon de la vie qui avance, qui prend des années aux parents pour les donner aux enfants, le grand pas à l'extérieur de l'enclos.

S'en était suivie une période de discrète réjouissance. Ma mère en avait parlé à sa mère, qui en avait parlé à ses autres filles, et leurs maris, leurs enfants. Mon père aussi savait maintenant, il en avait parlé à sa mère, il s'en était même un peu vanté probablement, il avait dû parler de tout ça lors du mariage d'une cousine, dans une appréciation légère de la vie qui suit son chemin. Pendant des mois, je ne leur présentais pas, je faisais tout pour qu'ils s'évitent. Mais ils ne trouvaient pas ça bizarre. Après tout, nous étions tous très secrets, et nous le serions encore, même après la vérité.

Au moment de ma déclaration, son regard a repris son expression horrifiée, craintive, presque plaintive, comme si elle aussi y repensait, à la parenthèse. Dire que trente minutes avant elle projetait de lui offrir un carré Hermès.

— *Elle s'appelle Arnaud. C'est un garçon.*

Mon premier amour. Fusionnel, comme il se doit. Le genre qui enferme l'un sur l'autre, qui vous roule l'un dans l'autre. Et quand vous sortez de la vague, vous ne savez plus trop de quoi il s'agissait, comme dans ces rêves où vous savez avoir découvert l'équation fondamentale de l'univers, dont vous ne vous souviendrez jamais au réveil, parce que vous n'aviez rien découvert, parce que vous en aviez simplement eu la conviction. Un vieux goût de défaite.

Je l'aimais donc, et je poussais mon rêve dans de multiples recoins de certitudes. Certain d'être prêt, d'être préparé, d'avoir raison, que tout allait bien se passer, ou mal, tant pis.

— *Je suis homosexuel.*

Mon père a poussé sa chaise, à l'écart, à distance de moi. Et j'ai parlé, parlé, parlé. J'ai sorti tout ce que je savais. Qui il était, comment je l'avais rencontré (un mensonge, on ne parle pas d'Internet à une mère paranoïaque), que j'allais bien, que j'étais amoureux, que ça ne changeait pas grand chose à ma vie, que je continuerais mes études, n'importe quoi qui me passait par la tête – c'est à dire dans le vide – que je savais pas comment leur dire, que j'avais eu peur...

— *Peur ? Mais peur de quoi ?*

Leur réaction. J'en avais eu peur. Je leur ai expliqué ma préparation, j'avais eu peur qu'ils me rejettent.

— *Mais pourquoi on te rejetterait ? Pour qui tu nous prends ?*

Quand j'y repense, j'ai vraiment été un con. Bien sûr ça leur faisait mal, de la peine évidemment. Mais surtout, ils n'ont pas compris ma méfiance, « *on est quand même des gens censés, des gens intelligents* » qu'ils m'ont dit. J'aurais pu m'en douter, peut-être, ou pas, en tous cas j'aurais dû agir autrement, ne pas y aller trop sur la défensive mais peut-être simplement dans l'idée d'un abandon ou d'une délivrance. Je me suis senti idiot, je m'en suis voulu de les avoir soupçonnés, et ils ont repris le dessus de la conversation. Enfin, surtout ma mère et ses questions. D'où il vient ? Qu'est-ce qu'il fait ? Est-ce que je suis bien « traité » ? Est-ce que je ne vois pas d'autres gens ? Est-ce que ce n'est pas un réseau ? (le mot « réseau » prend toute sa saveur au travers du prisme de l'inquiétude maternelle) Est-ce que je vais bien ? Est-ce que je suis sûr que ce n'est pas simplement passager ? Une amitié particulière ? Pourquoi je n'en ai pas parlé avant ? Est-ce que j'ai souffert de ne pas leur en parler ?

J'ai donc refais toute mon explication depuis le début, avant d'assener le vrai coup fatal.

— *Je veux vivre avec lui.*

Bam, dans la gueule. Pour un enfant qui a toujours été protégé, voire un peu trop, qui a toujours été sous la tutelle intellectuelle et pécuniaire de ses parents, vouloir partir du jour au lendemain vivre chez un inconnu, son copain en plus, ce fut un choc bien rude.

Je ne dirais pas qu'ils n'ont pas souffert de me découvrir homosexuel, mais cette deuxième nouvelle les a secoués plus durement encore. Je ne pouvais pas pipeauter, dire que je voulais habiter en coloc avec un ami, ça ne serait pas passé. Je n'aurais pas non plus voulu rester à la périphérie de leur mal être suite à cette annonce. Tout était donc pour le mieux, je partais m'installer ailleurs.

Après deux à trois bonnes heures de discussions, où tout a été passé en revue de quelques remarques superficielles, oui je vais bien, non je n'ai pas souffert, oui je crois que je l'aime, non ce n'est pas une amitié particulière, oui je pars, non je ne vois

pas l'utilité d'un psy (réflexe de leur part plus que véritable proposition raisonnable, je peux pas leur en vouloir pour ça), je les ai laissés seuls et suis monté dans la pièce télé, à l'étage pour me vider le cerveau.

Une demi heure plus tard, mon père est venu me voir. « *Bien sûr ça me fait un choc* ». Tous ces films qu'il avait du se faire, les aménagements dans la maison de campagne pour nous accueillir en tant que couple, cette sorte d'espoir victorieux de me voir peut-être marié, avec des enfants, le jour venu de la leur présenter, et de la présenter à la famille, peut-être le premier petit fils de la famille, qui porterait son nom... De vaines espérances écroulées ce soir là, c'était normal, j'aurais fait les mêmes. « *Mais si tu es heureux comme ça, alors c'est très bien* ». Évidemment c'était la phrase « à dire », évidemment ça ne sonnait pas sincère parce que c'était une tournure toute faite, un truc surjoué comme à la télé, mais c'était justement ce qu'il fallait dire, dans les termes exacts qu'il a employé, comme je l'aurais fait moi-même : parler faux pour faire comprendre le vrai, ça sonnait faux, mais c'était vrai.

J'ai cassé avec mon copain au bout de six mois passés dans les mêmes murs. Il a alors fallu faire comprendre que non, ce n'était pas une passade. Il a fallu aussi faire comprendre que ce n'était pas leur faute, ou que si ça l'était, il n'y avait aucune raison d'en avoir honte. Ma mère m'en parle assez régulièrement, non pas pour me faire changer d'avis, mais parce qu'elle a peur que cela soit une circonstance fragilisante (c'est comme cela qu'elle l'appelle, l'homosexualité) dans une société violente et toujours prête à avaler les faibles. Quant à mon père, il ne se réjouit plus d'avoir une belle-fille, mais je sais qu'au dernier mariage dans la famille il n'a pas manqué de raconter ma vie, enfin la partie publique et formellement quotidienne – après tout, la seule qui compte vraiment, puisque le privé ne regarde que moi – il n'a pas manqué de montrer à quel point il pouvait être fier d'avoir un fils bientôt Docteur, le premier bac+8 de la famille. C'est superficiel, oui, et « *c'est très bien* ».

Le parc Jourdan

PAR GARFIELDDD

Le parc Jourdan me fascinait depuis longtemps.

On racontait tellement de choses.

Et puis de toutes façons, il suffisait de rentrer tard le soir pour comprendre que la vie ne s'arrêtait pas dans ce parc, la nuit tombée. Il y avait ce ballet de voitures qui tournaient sans fin, avec seulement les feux de position allumés, les conducteurs ayant presque tous le coude à la portière et dévisageant les piétons avec insistance alors qu'ils restaient eux-mêmes protégés par l'obscurité reconfortante de leur habitacle automobile. Une fois décryptée la signification de ces habitudes motorisées, je trouvais tour à tour marrante et navrante cette façon de procéder.

Plus intéressant, pensais-je, serait de se balader dans le parc, les mains dans les poches, sans but véritable puisque tous les chemins se croisaient et ramenaient aux mêmes bancs, aux mêmes bosquets. Plus intéressant parce que ça permettait de voir, malgré l'obscurité, les silhouettes. Ça permettait, au moment où l'on croisait l'autre, de découvrir furtivement un visage et parfois un sourire. Parfois seulement, car il n'y a pas plus fermé que le visage d'un mec qui drague la nuit dans un parc. Dévisager sans s'ouvrir et sans sourire à l'autre... Sans laisser de prise, parce que draguer c'est chasser et le chasseur ne veut pas être chassé.

J'avais parfois traversé le parc Jourdan à la nuit tombante. Jamais à la nuit tombée. En revanche, je l'avais suffisamment contourné pour avoir compris comment ça fonctionnait. Mais je n'osais pas y rentrer.

Franchir la grille c'était accepter l'idée que j'étais pédé. C'était donner à cette presque certitude une réalité tangible.

Et puis je ne savais pas comment ça se passerait. En plein jour, j'avais bien remarqué les bosquets, les fourrés, les « cachettes » derrière les monuments, tous ces endroits où « ça devait se passer ». Mais en plein jour on a du mal à imaginer que l'obscurité peut être propice aux rapprochements et favoriser cependant un certain isolement voire une certaine intimité.

Ce soir-là, j'étais allé au cinéma. Pour rentrer je pouvais contourner le parc Jourdan. Presque 45 minutes pour rentrer dans ma chambre de cité universitaire. Je pouvais traverser le parc Jourdan et je gagnais 20 minutes. Si rien ou personne ne me retenait.

L'envie et le frisson de la découverte et du voyeurisme, de l'expérience, seraient-ils les plus forts. À droite, j'escalade la grille et je me retrouve dans l'ancre des fantasmes, tout droit je marche sagement et je n'aurai que quelques voitures roulant tous feux éteints et à vitesse réduite pour me griser d'une pauvre excitation.

Au moment où j'allais finalement partir tout droit, sagement, refoulant mes envies par peur, par peur de l'inconnu, par peur de ne pas savoir comment faire, par peur d'avoir à traverser le parc sans que personne ne me remarque, par peur aussi qu'on me remarque, au moment où j'allais tracer ma route tout droit, un garçon escaladant la grille de l'intérieur sauta à côté de moi. Il sortait du parc, me regarda avec un grand sourire et me déclara tout simplement : « ah dommage que j'aie déjà fait mon affaire

sinon je t'aurais accompagné ! » Et il disparut. Me laissant seul avec mes envies, mes angoisses, mes désirs, mes craintes, mon indécision.

Première fois qu'un mec me disait quelque chose d'aussi direct. Qui pouvait faire s'évanouir mes complexes. Parce qu'il était pas mal cet inconnu...

Je passais et repassais plusieurs fois devant la grille. Je voyais dans le parc se détacher des silhouettes. Solitaires ou en duo. Je passais et repassais et puis j'escaladai la grille.

J'ai traversé en ligne droite le parc. J'ai aperçu quelques mecs. Jeunes ou moins jeunes. Attirants ou pas. Hautains ou insistants. Je n'ai pas quitté le chemin pour aller dans les contre-allées moins éclairées. J'étais excité. À l'intérieur ça bouillonnait et cette excitation aurait pu se voir aussi... L'excitation de faire quelque chose d'interdit, de dangereux parce qu'inconnu. Excitation surtout parce que c'était inconnu. Mais pas assez fort pour avoir le courage d'aller au bout.

Oui, il y avait des mecs, oui, j'avais envie mais j'avais peur. Et puis personne ne m'avait abordé. de toute façon je crois que je devais arborer cette même figure absente et distante que tous ceux que j'avais croisé. Seul un mec m'avait regardé en se malaxant outrageusement l'entrejambe lorsque j'étais passé près de lui. Pas glamour comme attitude. Si tant est que quoi que ce soit puisse être glamour et romantique ici.

J'avais traversé le parc Jourdan, j'avais vu et j'en étais sorti indemne mais seul. Soulagé et frustré.

Deux secondes d'arrêt sur le trottoir pour ajuster mon T-shirt et regarder à droite et à gauche si quelqu'un m'avait vu sortir du parc. Sortir du parc à cette heure-là ça voulait tout dire...

Devant moi dans une voiture, un mec habillé tout en blanc me regardait. Me souriait. Me parlait. J'étais incapable de comprendre ce qu'il disait mais je savais que c'est à moi qu'il s'adressait. Et la douceur de son sourire faisait que je savais que c'était gentil. Ce sourire et ce regard faisaient que je savais que ce serait lui, le premier.

J'ai ouvert la portière, je me suis assis auprès d'un garçon plus âgé que moi, tout habillé de blanc, mince et souriant, à la voix douce au regard rieur et visiblement gentil. J'étais assis à coté de lui heureux et tétanisé. À le regarder. Il n'était sans doute pas beau, mais il avait du charme. Il était mince, cheveux mi longs noirs bouclés style italien. La chemise entrouverte et heureusement pas de grosse chaîne en or sur la poitrine ou de truc grossier comme ça... Il était mince et c'était déjà quelque chose de merveilleux, mais aussi d'intimidant pour moi et mes complexes. Je ne sais pas s'il y avait quelque chose de remarquable chez lui si ce n'est son sourire. Et puis ses manières. Je sais qu'il n'était pas efféminé. Il n'était pas vulgaire. Il n'était pas agressif dans sa façon de parler. Je ne peux pas vraiment le décrire en positif mais je sais qu'il n'avait rien qui pouvait gâcher le côté magique et fantasmagorique de la situation.

J'ai dû balbutier un quelconque accord puisqu'il a démarré pour aller plus loin... On a un peu roulé, on s'est retrouvé sur les hauteurs d'Aix. On ne parlait pas. On est descendu de voiture. Je crois que j'ai commencé alors à lui parler de façon un peu plus articulée. Mes pas devaient être un peu moins mécaniques. Sa main a cherché la

mienne. Avec le recul, 26 ans plus tard je me dis que cette scène fait terriblement convenue et caricaturale, digne d'un film pour ados. Sauf que, surplombant les lumières de la ville, ce n'est pas un ado gauche qui a emprunté la voiture paternelle et une jeune fille bien propre sur elle qui vont échanger leur premier baiser. C'est moi, avec un jean, un T-shirt, un cœur qui bat à 100 à l'heure, un jean qui somme toute, depuis quelques minutes est définitivement trop serré, et puis lui, tout en blanc qui me prend par la main pour qu'on aille s'asseoir sur un banc. Si c'était en plein jour on aurait même un arbre pour nous protéger du soleil et des regards...

Assis l'un contre l'autre, on s'est regardé. C'est moi qui ai voulu l'embrasser. Mes mains ont trouvé naturellement le chemin de sa nuque, se sont glissé dans ses cheveux et on s'est embrassé longuement. Lui caressait mes épaules, mon cou... Ses mains se sont attardées sur ma taille. Damned il va se rendre compte que je suis gras. Mais tant pis il embrassait trop bien... J'ai osé aller le caresser sur les épaules. C'est beau et rassurant les épaules d'un homme. J'ai glissé une main sous sa chemisette. Enfin, juste dans l'échancrure. Je n'osais même pas défaire un bouton supplémentaire. Il avait soulevé mon T-shirt et découvrait avec une douceur infinie mon dos, mon nombril, les tétons, mon ventre jusqu'à la ceinture du pantalon qui l'empêchait d'aller plus bas.

Ceinture, en fait, qui ne l'a pas gêné trop longtemps : il l'a défaire sans arrêter de m'embrasser. Il avait pu sentir sous ses doigts mes kilos en trop, mais il continuait : c'est donc que je n'étais pas si repoussant que ça... Il a défait mon pantalon. Physiquement y'a des choses qui attestaient bien que j'étais consentant et qu'il pouvait aller plus loin...

Il est allé plus loin.

Je me suis laissé faire. J'oubliais de le toucher, de le caresser. Je le regardais faire. Je fermais les yeux pour mieux imprimer dans mon esprit les souvenirs de ma première rencontre avec un homme. Un homme à genoux devant soi, c'est émouvant. Ce qu'il me faisait était doux. Chaud. Incandescent et électrisant même. Lent et délicat. Je n'imaginai pas que ça pouvait être aussi intense. Jubilatoire. Jouissif, c'est le mot.

J'aimais l'idée qu'il prenait plaisir à s'occuper de moi avec autant de passion et de délicatesse. Sa langue s'est attardée sur les plis de l'aîne, sur l'intérieur de mes cuisses revenant régulièrement sur mon sexe. Je n'ai pas le sentiment que ça ait duré longtemps. Ce que j'ai ressenti au moment ultime m'était inconnu. Je me souviens n'avoir pas voulu fermer les yeux. Mais je l'ai regardé lui. J'ai su à ce moment-là ce que c'était de jouir. Et je l'ai vu se rapprocher de moi pour m'embrasser de nouveau. Il a pris ma main et l'a guidée vers son pantalon.

Ce fut un moment très particulier. C'est excitant de déshabiller un garçon. Toucher les boutons de sa braguette, être à quelques millimètres de son sexe, que l'on désire avec force, mais ne pas le toucher encore... Regarder avec envie ce slip un peu trop tendu mais ne pas vouloir gâcher ce moment de la découverte. Avoir envie de plaquer sa main sur les volumes cachés derrière le fin coton. Avoir envie, du bout des doigts, d'aller à la découverte. C'est beau et excitant...

J'ai caressé longuement son ventre avant d'oser le toucher.

C'est étonnant de toucher le sexe d'un autre garçon. C'est chaud et ça vibre, mais ce n'est pas la même chaleur ce ne sont pas les mêmes vibrations que celles qui vous accompagnent lorsque vous êtes tout seul à chercher le plaisir.

C'est étonnant de toucher le sexe d'un autre garçon. Il n'a pas les mêmes proportions (le sien était très... différent ! un bel engin quand j'y repense...) et la mémoire du bout des doigts est désorientée...

C'est étonnant de toucher le sexe d'un autre garçon mais j'ai trouvé assez naturellement, ai-je envie de dire, le rythme, les mouvements pour réussir à lui donner un plaisir que je partageais, en le voyant fermer les yeux, le sourire accroché aux lèvres, le corps réagissant avec souplesse et sensualité à mes caresses.

Je me suis dit que j'aimais beaucoup sucer...

Je crois que j'ai été gourmand...

Je ne sais pas comment exactement ça s'est passé on s'est retrouvés allongés, enlacés et il s'est offert à moi et (mis à part l'intermède de la capote) sans rupture dans notre corps à corps. Je me suis retrouvé à lui faire l'amour. Ou plus exactement il m'a amené à lui faire l'amour. Parce qu'un vrai passif (je le comprendrai plus tard) n'est pas inerte.

On se faisait face, ses jambes m'entouraient la taille tout comme ses bras m'enlaçaient et que ses mains me caressaient le dos.

Je l'ai vu jouir, j'ai joui ensuite, on s'est souri et on s'est embrassé encore. Il m'a dit que j'étais beau, je lui ai dit que c'était ma première fois, il a répondu « je sais » et on s'est embrassé encore.

Il m'a parlé de mon air étonné voire un peu craintif lorsqu'il m'a interpellé. Il m'a parlé de mes baisers. Il m'a parlé de ma façon de caresser ses épaules, de mon hésitation à mettre la main là où tous les mecs qui font des plans vont directement. Il m'a parlé de mon regard quand il me suçait. Il m'a dit toutes les hésitations et les découvertes qu'il avait lues sur mon visage. Il m'a dit que je l'avais sucé comme un dieu. Et j'ai éclaté de rire.

Je l'ai regardé se rhabiller, sa silhouette toute en minceur sans fragilité, tout en blanc. On a rejoint sa voiture immatriculée en Suisse, je l'ai noté à ce moment-là. J'ai compris que ce serait une histoire sans lendemain. Avec un pincement au cœur.

Quelques autres voitures s'étaient garées depuis notre arrivée. Et les couples semblaient moins désireux d'intimité que nous l'avions été.

On a roulé sans vraiment se parler. Il m'a raccompagné à la cité universitaire et m'a embrassé une dernière fois en posant avec douceur sa main sur ma braguette. J'avais de nouveau envie mais il est parti.

J'ai toujours gardé ce goût du baiser. Même dans les plans sans lendemain.

J'ai toujours gardé ce goût des caresses. Même dans les plans cul.

Je n'ai plus aimé que les garçons depuis cette première fois...

Le parc Jourdan

Il s'appelait Christian, il avait 34 ans et moi 21.

Le lendemain soir je retournais draguer au parc Jourdan. Sans succès si je me souviens bien.

La caravane enchantée

PAR PASCAL

[HTTP://WWW.FINIS-AFRICAE.NET](http://www.finis-africae.net)

Prolégomènes

Dans le petit jardin de la maison où je vivais avec mes parents, se trouvait une vieille caravane. C'était un vestige du temps où nous partions tous ensemble en vacances, un vestige du temps où les familles d'ouvriers comme la mienne prenaient leurs quatre semaines de congés payés au mois d'août, pour aller s'entasser dans des campings au bord de la mer.

Mais cette caravane ne servait plus depuis longtemps, et moisissait sur ses cales au fond du jardin. Car mes parents s'étaient déclarés la guerre quelques années plus tôt, et les hostilités duraient. La première conséquence en fut bien sûr l'abandon définitif de tout projet de vacances communes en caravane. La seconde conséquence, plus subtile, fut le découpage géostratégique de la maison : ma mère établit son camp de base dans une des chambres, mon père fit du salon son territoire ; le couloir fut proclamé *no man's land*, tandis qu'un planning rigoureux fut mis en place pour réglementer l'usage des ressources critiques, telles que la salle de bain ou la cuisine. Une organisation qui parvint à maintenir un simulacre de paix dans la maison.

Un simulacre seulement. Car parfois, mes parents se croisaient dans le couloir, ou dans le jardin ; ou bien pire encore, l'un des deux ne respectait pas les règles d'utilisation de la cuisine ou le planning de vaisselle. Et là, c'était l'affrontement inévitable, aussi soudain que violent, et qui pouvait parfois durer plusieurs heures. Plus tard, ils découvriront la justice et les avocats, ce qui introduira un peu de civilité dans les combats ; mais peu importe. Car dès que j'eus 16 ans, lassé par cette tension permanente et ces hurlements quasi quotidiens, je décidai de quitter le domicile familial pour m'installer dans la fameuse caravane abandonnée, au fond du jardin.

Au prix de quelques bricolages, notamment électriques, j'avais réussi à y installer tout le confort : un chauffage au gaz, une petite télé noir et blanc, ma chaîne hi-fi et ma collection de vinyles, un lit douillet, un bureau pour travailler... Pour la nourriture, je m'arrangeais avec la cantine du lycée, avec les parents de quelques copains, ou bien encore j'attendais que mes parents fussent tous les deux couchés ou absents pour profiter de la cuisine de la maison. Je n'irai pas jusqu'à dire que tout allait pour le mieux ainsi, mais en tous cas, la situation était nettement moins pénible à vivre.

Et puis à 16 ans, on découvre sa sexualité. Enfin, il serait plus exact de dire que l'on maîtrise déjà très bien de sa partie de solo, mais que l'on aimerait bien tenter un petit duo de temps en temps. Avec des filles, bien sûr ; mais aussi, en ce qui me concerne, avec des garçons...

1.

Depuis l'âge de 12 ou 13 ans, je suivais un traitement médical. Je devais me rendre presque quotidiennement chez une infirmière, à deux pas de chez moi, pour y recevoir des injections. Le médicament était susceptible d'entraîner des effets secondaires graves dans les minutes suivant l'injection ; aussi, après avoir reçu mon

traitement, je devais rester en observation pendant un petit quart d'heure dans la salle d'attente. Juste au cas où.

Les piqûres n'étaient rien. Mais ce quart d'heure d'attente quotidien et inutile (aucun effet secondaire ne s'étant jamais manifesté), c'était insupportable. J'avais bien tenté de négocier un raccourcissement substantiel du délai d'observation ; mais l'infirmière restait intraitable. Selon elle, c'était trop dangereux. Cependant, elle me proposa un jour une solution alternative : plutôt que de poireauter bêtement dans la salle d'attente, je pourrais aller jouer avec son fils. J'acceptai, et dans la foulée, elle me présenta au jeune homme.

Il s'appelait Bertrand, et avait tout juste un an de plus que moi. Il était plutôt grand, très mince. Ses yeux gris se dissimulaient derrière de petites lunettes rondes, et il portait ses cheveux blonds coiffés en bol, dans le plus pur style Jeanne d'Arc. Nos quelques premiers contacts furent plutôt timides, probablement à cause du côté un peu artificiel et obligé de nos entrevues. Imaginez : quinze minutes tous les jours, juste après que sa mère m'eut planté une aiguille dans la fesse ! Mais rapidement, nos rencontres ne furent plus seulement motivées par mon traitement médical, mais par le plaisir de nous voir. Car nous nous étions découvert de nombreuses passions en commun, au premier rang desquelles figurait la musique. Et nous sommes devenus les meilleurs amis du monde.

Une petite parenthèse s'impose ici, pour évoquer l'histoire de mon attirance envers les garçons. D'aussi loin que remontent mes souvenirs, j'ai toujours été davantage curieux de ce qui se passait dans la culotte des garçons, que de ce qui se cachait sous les jupes des filles. Déjà à l'école primaire, je préférais jouer au docteur avec mes cousins plutôt qu'avec mes cousines. À la piscine, les formes que moulaient les maillots de bain de mes copains m'intéressaient bien plus que celles des soutiens-gorge de mes copines. Dans les manuels d'éducation sexuelle disponibles à la bibliothèque, les paragraphes (et les schémas !) concernant le fonctionnement intime de l'homme me passionnaient bien plus que ceux concernant la femme.

Pour moi, tout cela était parfaitement normal. Car il faut bien comprendre que je manquais complètement de repère : que ce soit dans les cours d'éducation sexuelle à l'école ou dans les livres auxquels je pouvais avoir accès, on ne m'avait jamais expliqué que l'homosexualité existait, ou qu'il pouvait y avoir des variantes dans les orientations sexuelles. J'observais bien une discordance manifeste entre mon vécu intérieur et les histoires amoureuses que je pouvais voir dans mon entourage, mais il m'apparaissait néanmoins évident que tout le monde ressentait la même chose que moi. Aussi, la question qui me taraudait à l'époque était la suivante : puisque les garçons sont de toute évidence plus attirants que les filles, pourquoi tous mes copains font-ils semblant de ne s'intéresser qu'aux filles ? Une question à laquelle le hasard devait bientôt m'apporter une réponse inattendue ; mais nous verrons cela dans un prochain chapitre.

En attendant, Bertrand et moi grandissions. Nous avions à présent 16 ans, et passions tout notre temps ensemble, à jouer de la musique, à lire, ou à bricoler dans l'atelier de son père. Je n'éprouvais aucune attirance physique pour lui ; mais la réciproque n'était pas vraie. Petit à petit, il a commencé à aborder des sujets qui pour moi étaient tabous : comment je m'y prenais pour me masturber, combien de fois par jour, etc. Et puis je remarquais qu'il devenait de moins en moins pudique. Plusieurs fois, je le vis

sortant de la douche ou au saut du lit (plus tard, je comprendrai que ces occasions de le voir nu ne devait rien au hasard). Cette nouvelle tournure que prenait notre amitié me mettait parfois mal à l'aise, mais m'intriguait beaucoup. Je le laissais faire, curieux de savoir où cela allait nous mener.

Un soir, il passa me voir dans ma caravane, pour me prêter un roman. Dans mes souvenirs, il s'agissait de *La nuit des enfants rois* de Bernard Lenteric (oui je sais, c'est de la merde, mais nous étions encore jeunes et ignorants de la bonne littérature), dont il voulait me montrer certains passages. Comme souvent, nous nous sommes allongés sur le lit, côte-à-côte, pour bouquiner. Mais cette nuit-là était différente. Peut-être était-ce la pénombre, ou bien la douceur de l'été ; nous nous sentions bien plus proches que d'habitude. Une sorte de magie était à l'œuvre, qui levait nos inhibitions d'adolescents ; et le plus naturellement du monde, à force de nous tourner et retourner sur le lit pour trouver une position de lecture confortable, je me suis retrouvé blotti entre ses bras.

La situation était inédite. J'étais très tendu, mon cœur battait la chamade. Dans mon esprit s'affrontaient pêle-mêle mille pensées contradictoires. D'un côté, j'avais si souvent rêvé d'une telle intimité avec un garçon, que j'étais plutôt heureux que mon fantasme trouve enfin matière à se réaliser ; mais d'un autre côté, il n'était pas la bonne personne, je ne ressentais aucune attirance physique ou amoureuse pour lui. D'un côté, je bandais comme un âne ; mais d'un autre côté, j'avais l'impression très nette que nous nous apprêtions à transgresser un interdit grave, à commettre un acte indicible. Me sentant gêné, il éteignit la lumière ; c'est à ce moment que je remarquai que nos respirations s'étaient spontanément synchronisées. Cette impression d'être complètement en phase avec quelqu'un, jusque dans les mouvements involontaires de nos poitrines, c'était quelque chose de nouveau pour moi. Une chose qui se révélait être très agréable, et curieusement, de très rassurante.

Dans l'obscurité, nos lèvres se sont frôlées, d'abord hésitantes, puis de plus en plus assurées. À ma grande surprise, la sensation n'était pas vraiment différente de ce que j'avais pu expérimenter avec des filles ; la volupté qui m'envahissait était sans aucun doute de même nature. Après quelques timides caresses, sa main s'est enhardie, et s'est dirigée vers mon entrejambe. Et c'est à cet instant précis que le drame s'est joué. Alors que mon esprit se réjouissait intérieurement de la présence de cette main qui dégrafait ma ceinture, les mots sont sortis de ma bouche comme prononcés par un autre, sans que je puisse les retenir : « *non, arrête !* »

Manifestement, je n'étais pas prêt. Trop de questions devaient trouver des réponses avant que je puisse me hasarder plus loin.

Alors nous sommes restés longtemps, blottis l'un contre l'autre, sans plus oser rien dire. Il était trop tard pour reprendre nos ébats, le charme était rompu. Je ne sais pas lequel de nous deux était le plus déçu ! Au bout d'un moment, il a rallumé la lumière, nous avons échangé quelques banalités, puis il est rentré chez lui. Je suis resté seul dans ma caravane.

J'ai bien sûr continué à fréquenter Bertrand pendant encore plusieurs années. Mais il ne s'est plus jamais montré entreprenant à mon égard, et nous n'avons jamais osé discuter de cet épisode.

2.

Je ne parvenais pas à concilier deux vérités qui me paraissaient pourtant couler de source. D'une part, si mes expériences avec les filles ne me laissaient pas indifférent, notamment au niveau des sentiments, il n'en restait pas moins que les garçons se révélaient bien plus attirants sur un plan purement sexuel, et qu'ils peuplaient mes fantasmes bien mieux que n'importe quelle fille, y compris Valérie, mon amoureuse du moment. Et d'autre part, que ce soit à la télévision, au cinéma, dans les livres, ou dans les paroles des chansons, je n'avais jamais perçu la moindre allusion au fait que deux garçons puissent avoir des relations sexuelles, ou même simplement avoir une relation sentimentale. Il y avait entre ces deux faits une contradiction insurmontable.

Toujours en manque de repère, il me semblait néanmoins évident que tous les garçons ressentaient la même chose que moi ; mais que pour des raisons mystérieuses, personne n'en parlait jamais. Moi comme eux draguions la gent féminine, et faisions semblant d'aimer ça, c'était la règle implicite. Faute d'avoir un interlocuteur à qui j'aurais pu demander des éclaircissements, se profilait dans mon esprit une petite théorie : l'amour, la famille, les enfants, tout ça se construisait avec une personne du sexe opposé ; en revanche, les relations charnelles, ça se passait avec une personne du même sexe, mais puisque c'était tabou, on ne pouvait pas l'avouer au grand jour. La Nature était plutôt mal faite, me disais-je. N'aurait-il pas été bien plus satisfaisant de pouvoir tout concilier ?

Ces questions existentielles allaient bientôt trouver des réponses inattendues.

J'étais entré au lycée l'année précédente. L'arrivée dans un nouvel établissement, surtout en Seconde, représentait une difficile étape d'intégration. La plupart des élèves ne connaissaient personne, et chacun se sentait seul, attendant avec angoisse de découvrir les us et coutumes du lycée, la tête des professeurs, ou encore le contenu de cours dont on avait entendu dire mille fois au collège qu'ils seraient bien plus ardues que tout ce que l'on connaissait jusqu'alors. C'est donc tout naturellement que j'avais recherché le soutien et l'amitié de quelqu'un qui ne paraissait pas trop paumé. Et c'est ainsi que dès mon premier jour de rentrée, je fis la connaissance de Richard.

À la différence de Bertrand, Richard m'attirait réellement. Il était très grand, avait de longs cheveux blonds en bataille, et des petits yeux bleus pétillants. Il ressemblait à s'y méprendre au chanteur Renaud, et cultivait activement cette ressemblance en s'habillant exclusivement de jean des pieds à la tête, avec un bandana rouge autour du cou. Je le trouvais très beau, son charisme me fascinait. Et pour couronner le tout, Richard était cultivé, pas bête, et avait quelques passions en commun avec moi. J'aimais déjà aller à l'école, principalement parce que cela me permettait de fuir la folie qui régnait chez moi ; mais à partir du lycée, aller en cours sachant que j'allais y retrouver Richard était devenu un réel plaisir. Tout simplement, j'étais amoureux de lui ; sauf qu'à cette époque, je n'avais pas les éléments pour le comprendre. Personne ne m'avait dit qu'on pouvait tomber amoureux d'une personne de même sexe.

Au début, Richard était très pudique, voire même puritain. Jamais il n'abordait le moindre sujet grivois, et il était sincèrement gêné lorsqu'avec mes copains de l'équipe de rugby du lycée, nous entonnions quelques chansons paillardes pour animer la cours de récréation. Mais après quelques mois, il devint plus naturel, moins guindé : finalement, il était un adolescent comme les autres, qui ne pensait qu'à faire

l'expérience de la sexualité. Il lui fallait juste se sentir un peu en confiance avant d'oser en parler.

Faire l'expérience de la sexualité, c'était également ma préoccupation principale. De préférence avec lui, si c'était possible.

Un jour, l'occasion se présenta. Notre prof de français était absente, nous laissant deux heures de permanence à combler dans notre emploi du temps. Après quelques hésitations, il me proposa une activité inédite : regarder le dernier porno de Canal +, que son frère avait justement enregistré le week-end précédent. Il nous suffisait simplement de trouver un endroit où nous ne risquions pas d'être dérangés. Naturellement, ma caravane était le lieu idéal ; nous sommes passé chez lui pour prendre la cassette, chez mes parents pour emprunter le magnétoscope, et nous avons installé le tout dans mon petit chez-moi.

Inutile de dire qu'entre le visionnage du film et la présence de l'objet de tous mes fantasmes à mes côtés, j'étais pour le moins émoustillé. Mais j'étais très timide. Je ne me sentais pas du tout capable de faire preuve de l'audace que Bertrand avait manifesté à mon égard quelques temps auparavant. Je ne pouvais pas me jeter sur lui, même si j'en mourais d'envie ; il me fallait trouver un angle d'approche qui aurait paru naturel. Tout en échafaudant des plans, je jetais de temps en temps un coup d'œil discret en direction de son entrejambe : pas de doute, il bandait, là, à quelques centimètres de moi, assis sur la même banquette, nos cuisses se touchant presque. Quelle frustration !

Il me fallait faire vite, la fin du film approchait. Vous avez probablement déjà remarqué que la dernière scène d'un film porno hétéro est systématiquement une gigantesque partouze, qui donne l'occasion de voir une dernière fois toutes les actrices et tous les acteurs en pleine action. Dans ce film en particulier, le réalisateur s'était permis une petite fantaisie : dans un coin de la partouze, on apercevait nettement deux garçons occupés à se donner mutuellement du plaisir. Enfin, ce détail me fournissait le prétexte idéal pour un rapprochement stratégique ! Mais l'impensable se produisit. Richard se saisit brutalement de la télécommande, appuya sur la touche avance rapide, et se tournant vers moi, m'asséna sur un ton définitif : « ah non, entre mecs, c'est vraiment dégueulasse, ah les sales pédés ! »

Brusque refroidissement de mes ardeurs. Mais j'avais compris l'information qui me manquait, je tenais enfin la dernière pièce du puzzle : contrairement à ce que j'avais toujours cru, tous les garçons ne ressentaient pas la même chose que moi. C'était si simple que je n'y avais jamais pensé.

J'étais différent.

3.

À cette époque, comme n'importe quel adolescent, je pratiquais beaucoup d'activités extra-scolaires : du piano, de l'astronomie (contempler les cieux étoilés, quoi de plus romantique !), du tennis de table, un peu de rugby... Ce qui fait qu'aujourd'hui, presque 20 ans plus tard, j'avoue ne plus trop bien me rappeler de l'endroit où j'avais

fait la connaissance de Jean. Ce dont je suis sûr, en revanche, c'est que nous sommes assez rapidement devenus de bons amis, par intérêt réciproque.

Car lui s'intéressait à l'astronomie, et était tout content d'avoir rencontré quelqu'un comme moi qui pouvait lui apprendre à reconnaître les constellations ou à utiliser un télescope. Inversement, je m'intéressais beaucoup à la technique et à la mécanique, et il se trouve que Jean était un génie en la matière. Il était capable de démonter et de réparer à peu près n'importe quel appareil, et le regarder faire était fascinant. Il étudiait d'ailleurs en lycée technique, non pas comme tant d'autres à cause d'échecs répétés dans la filière traditionnelle, mais réellement par passion.

Jean était quelqu'un d'assez séduisant dans l'ensemble, son corps bien dessiné et harmonieusement musclé compensant agréablement un visage plutôt banal. Il était un peu plus grand que moi, avait des cheveux châtain, de grands yeux gris-vert, et parlait avec une belle voix de basse. Toutefois, ses intonations vocales permettaient sans hésitation de situer ses origines dans les cités du neuf-trois, et son discours n'était pas toujours très fin. Il pouvait même se montrer assez beau ; c'est un trait de son caractère qui aura son importance plus tard. Mais surtout, ce qui rendait Jean intéressant à mes yeux, c'était l'ambiguïté de sa sexualité.

Tout a commencé un jour où, dans le garage de son père, nous étions occupés à refaire la segmentation des cylindres de ma moto. Une opération très longue et très complexe, qui nécessitait un démontage quasi intégral du moteur. Même avec l'expérience et le savoir-faire de Jean, cela nous occupa une bonne partie de la nuit. Je ne vous apprendrai certainement pas qu'une nuit blanche en tête-à-tête avec un ami favorise les confidences impudiques, et ce d'autant plus que cet ami est proche. Aussi, c'est pratiquement au petit matin que, épuisés par plusieurs heures de travail, la conversation dérivait sur un terrain plus personnel : comment se passaient nos relations intimes avec nos copines respectives, à savoir Valérie et Laurence. Un sujet de conversation tout à fait banal pour deux adolescents ; mais surtout, un sujet de conversation à forte connotation érotique, qui déclencha bientôt chez moi une solide érection.

Nous étions couverts de cambouis des pieds à la tête. Soudain, alors que j'avais les mains et l'esprit occupés à recalculer correctement une chaîne de distribution, Jean me mit littéralement la main au paquet, moulant mon sexe en érection au travers de mon bleu de travail. Je me retournai vers lui, estomaqué par son audace ; son œil pétillait, et son visage affichait un grand sourire malicieux. Sans me lâcher, il me murmura : « bien, je vois que notre petite conversation t'excite ! » J'étais tellement surpris que je ne sus pas quoi répondre. Et lui fut tellement surpris par mon absence de réponse, qu'il retira sa main et entraîna la discussion sur un autre terrain, un peu gêné.

Il ne se passa rien de plus cette nuit-là. Mais vous imaginez aisément qu'après ce léger incident, je me suis surpris à regarder Jean d'une façon toute différente ! Malheureusement pour moi, pendant les jours qui suivirent, cet énergumène s'amusa à souffler le chaud et le froid. Par exemple, il n'hésitait pas à se montrer entreprenant lorsqu'il savait pertinemment que les circonstances ne nous permettraient pas d'aller très loin ; mais inversement, lorsque nous étions seuls et qu'à mon tour je lui faisais des avances, il me répondait avec un rire désarmant qu'il « n'était pas un pédé ». Des années plus tard, il m'expliquera qu'il n'assumait pas vraiment son homosexualité

étant adolescent, et que c'était sa façon d'extérioriser son malaise ; mais sur le coup, je vivais assez mal ces hésitations. Lassé, je pris finalement mes distances avec lui.

Le revirement survint quelques semaines plus tard. Un soir, Jean eut une vive discussion avec ses parents. Je n'ai jamais connu le motif exact de cette dispute (avait-elle seulement eu lieu, d'ailleurs ?), mais toujours est-il que Jean décida de ne pas rentrer chez lui cette nuit-là. Ne sachant où dormir, il vint toquer à la porte de ma caravane, pour me demander l'hospitalité. Bien évidemment, je l'accueillis à bras ouverts.

Nous décidâmes de regarder un peu la télé avant d'aller nous coucher. Sur le petit écran noir et blanc, passait un vieil épisode de *Chapeau melon et bottes de cuir*. Mais suivre les aventures toutes britanniques de John Steed et d'Emma Peel se révéla plutôt ardu, étant donné le trouble dans mon esprit... Car très rapidement, je compris que cette nuit serait la bonne : à peine Jean s'était-il installé à côté de moi sur la banquette, qu'il posait déjà sa main sur ma cuisse, d'une façon un peu trop sensuelle pour être simplement amicale.

Les choses se précisèrent rapidement. Malgré tout, il était mal à l'aise et voulut qu'on éteignît la lumière. Je refusai, souhaitant voir un minimum ce que je faisais. Et puis rien n'était pour moi plus excitant que la vision d'un bel homme nu ; il n'était donc pas question que je me prive du spectacle. Le compromis adopté fut que nous éteignîmes la lumière, mais en laissant la télévision allumée (son coupé, néanmoins !). Et c'est ainsi que ma première expérience homosexuelle eut lieu en compagnie des deux plus célèbres agents secrets de Sa Majesté.

Alors bien sûr, étant donné notre manque d'expérience, tout cela fut timide et très maladroit. Ignorant les préliminaires, chacun se jeta sur la braguette de l'autre, pour une séance de masturbation réciproque, qui il faut l'avouer, n'avait rien de très sensuelle. Je me rappelle néanmoins qu'entre mes mains, son sexe me parut exagérément recourbé vers l'arrière ; le seul autre pénis que j'avais jusqu'à présent eu l'occasion d'empoigner étant le mien, je pensai un instant que l'un de nous deux était anormal ! L'avenir m'apprendra évidemment l'infinie diversité des morphologies masculines.

Je mis très longtemps à venir, et lui encore plus. C'est que pour prolonger autant que possible ce moment d'intimité, nous faisons régulièrement des pauses dans nos ébats. On pourrait y voir une certaine forme de recherche du plaisir, mais ça serait nous prêter une maturité sexuelle que nous étions loin d'avoir à l'époque. En fait, je crois surtout qu'inconsciemment, nous redoutions le moment où, l'expérience terminée, l'ivresse retombée, nos esprits cesseraient de divaguer et s'interrogeraient pour de bon sur la signification de ce que nous venions de faire. Un questionnement auquel nous n'étions pas prêt à apporter de réponse. Alors pour retarder l'échéance autant que possible, nous faisons des pauses. Pauses qui étaient l'occasion de fumer une cigarette, de plaisanter sur notre nouvelle complicité, ou plus prosaïquement, d'imaginer quelques variantes acrobatiques pour la suite de nos ébats. D'ailleurs, à ce sujet, précisons que si à la fin de la nuit, nous avons joué intellectuellement avec un nombre considérable d'idées, nous n'avons techniquement que très peu exploré l'immense palette des possibilités !

Nous nous sommes finalement endormis. Mais pas dans les bras l'un de l'autre, à mon grand désespoir. Car même s'il avait été l'instigateur de ce qui venait de se

produire, même s'il avait manifestement apprécié le côté sexuel de l'expérience, Jean était toujours aussi mal à l'aise avec son homosexualité (je crois d'ailleurs qu'il le sera toujours). Le sexe ne lui posait pas (trop) de problème, mais il n'était absolument pas prêt à assumer le côté affectif d'une relation entre garçons. Et cela le rendait très réticent à l'idée que je dorme blotti contre lui, ce qui aurait été un témoignage d'affection inadmissible à ses yeux.

Pendant les années qui ont suivi, Jean et moi avons passé régulièrement quelques nuits ensemble, tout en poursuivant par ailleurs nos chemins hétéro. Pratiquement à chaque fois, au petit matin, lorsque Jean quittait la caravane, il me lançait d'un air inquiet : « euh, tu ne diras rien aux copains, hein ? » Fuck-buddies : si nous avions connu l'expression à l'époque, je crois qu'elle aurait parfaitement résumé notre relation.

Épilogue

Quelques mois plus tard, ma mère prit son indépendance : elle déménagea dans un grand appartement situé à une dizaine de kilomètres du domicile familial. La maison redevint calme. Du moins en apparence, car bien évidemment, la guerre couvait toujours ; les combats s'étaient simplement déplacés sur le terrain judiciaire. Quoi qu'il en soit, je ne risquais plus d'être dérangé à toutes heures du jour ou de la nuit par des engueulades interminables, et je réintérai ma chambre habituelle.

Néanmoins, je ne me désintéressais pas de la caravane, bien au contraire. Elle m'était précieuse chaque fois que j'avais besoin d'un lieu tranquille, que ce soit pour refaire le monde gentiment avec des amis, pour expérimenter les effets de quelques substances psychoactives (et prohibées) entre copains, ou bien encore pour approfondir ma découverte de la sexualité. Vous comprendrez facilement que je n'entrerai pas dans le détail de ces soirées de débauche : j'ai ma dignité, tout de même.

Ce fut quelques années plus tard (vers mes 19 ans, je crois) qu'un juge prononça enfin le divorce de mes parents. Il fallait maintenant répartir équitablement les biens acquis en commun lors du mariage ; une tâche ardue, étant donné le sale caractère et la rancœur dont pouvaient faire preuve les deux parties en présence. En fait, pour simplifier, il fut décidé de presque tout vendre : se partager de l'argent était nettement moins conflictuel que de se répartir des objets porteurs d'une valeur sentimentale.

Évidemment, à mon grand regret, la caravane fut sacrifiée. On passa une annonce dans un journal local, puis afin de la rendre plus désirable aux yeux d'un acquéreur potentiel, mon père entrepris d'y faire un grand ménage. Il n'y avait plus mis les pieds depuis des années.

Je me rappellerai toute ma vie du moment où il vint me trouver. Pour s'enquérir de la nature exacte des innombrables taches qui maculaient l'ensemble des coussins et des banquettes. Ne pouvant lui répondre qu'il s'agissait d'un subtil mélange de sécrétions corporelles diverses, tant féminines que masculines, et de quelques renvois imputables à ceux de mes copains qui ne supportaient pas bien le rhum blanc, je bafouillai vaguement un truc comme : « euh, bah, ce sont des taches, quoi. » Mon

père répondit par un silence éloquent, se contentant de me regarder d'un air désolé, secouant la tête. Quelle honte, quand j'y repense...

Malgré l'état repoussant de la sellerie, un couple de petits vieux, un peu moins circonspects (ou un peu plus bigleux) que les autres personnes ayant répondu à l'annonce, se porta finalement acquéreur. Tout se passa très vite ; quelques jours plus tard, en rentrant de la fac, je découvris le jardin vide. La caravane avait disparu.

Une page s'était tournée. J'étais devenu adulte.

Le compte à rebours

PAR MATHIEU

[HTTP://MATTHIEUX.BLOG.LEMONDE.FR](http://matthieux.blog.lemonde.fr)

La première fois que j'ai fait un rêve érotique, j'avais sept ans. J'étais dans une salle ronde. Autour, il y avait des cabines, comme dans certaines piscines anciennes. J'entendais une voix qui me demandait de me déshabiller. Je le faisais. Je ne savais pas de quelle cabine venait la voix. Elle me demandait d'enlever un nouveau vêtement. Et un autre. Il ne restait que mon slip. « Enlève le. » Au plafond, il y avait un haut parleur. C'est de là que la voix sortait. Ce haut parleur était relié à une des cabines. Le garçon qui s'y trouvait attendait que je sois tout nu pour surgir dans la salle. C'était un de mes camarades de maternelle. Il sautait dans l'air, un lasso à la main.

La première fois que je suis tombé amoureux d'un garçon, j'avais neuf ans. C'était un garçon brun qui était dans ma classe. Il s'appelait Fabrice. Mon meilleur copain s'appelait Alexandre. Lui était amoureux d'un autre garçon de la classe, Tanguy. Fabrice et Tanguy faisaient du foot ensemble. Fabrice se moquait toujours gentiment d'Alexandre et de moi. Les autres nous chahotaient plus violemment. Alexandre me racontait qu'il avait passé des vacances sur un bateau avec Tanguy. Qu'ils avaient fait l'amour. Je le croyais. Il me disait : « C'est un secret. Il faut que tu n'en parles à personne. » Alexandre m'avait révélé que Fabrice était amoureux de moi : « C'est Tanguy qui me l'a dit. Fabrice sera dans la dernière cabine des toilettes pendant la récré. Il veut que tu y sois pour pouvoir t'embrasser. » À la récré, je suis allé à la dernière cabine des toilettes. J'étais excité. Puis impatient. Puis angoissé. La cloche a sonné. Il y avait comme un yaourt froid dans mon ventre. Alexandre m'a expliqué que Fabrice avait été retenu, mais qu'il me donnait un nouveau rendez-vous. J'avais tellement envie d'y croire, que je ne me posais pas de questions. Je retournais dans la dernière cabine des toilettes. Et j'attendais, jusqu'au son de la cloche. Jusqu'au froid. Un jour, je suis tombé malade. Je n'ai pas pu aller à l'école. Alexandre m'a appelé. Je lui ai dit que le lendemain non plus je ne pourrais pas venir. Il m'a dit : « Oh non ! Fabrice a dit que demain c'était le dernier rendez-vous qu'il te donnait. » J'ai fait des pieds et des mains auprès de maman pour qu'elle me laisse aller à l'école. À la récré, je suis allé dans les toilettes. Et juste après, pour la première fois, je me suis engueulé avec Alexandre.

La première fois que j'ai vu un homme bander, j'avais onze ans. Je revenais de mon cours de violon. J'attendais pour traverser que le feu passe au rouge. Quelqu'un a tapé sur mon épaule. Je me suis retourné. C'était un vieux type, gros, en jogging. Il m'a demandé « Vous avez l'heure ? » À travers son jogging, j'ai vu qu'il bandait. « Il est seize heures. » « Merci. » Il n'a pas pris la même direction que moi. Dix minutes plus tard, à un autre feu, j'ai senti une main sur mon épaule : « Vous avez l'heure ? » C'était le même type, toujours en érection. Je lui ai dit : « Il est 15 heures 30. » Je voulais voir s'il se rendrait compte que ce n'était pas possible. Il m'a répondu « Merci ». J'en pensai « Il est fou ». Ça m'a fait peur. Le feu est passé au rouge. J'ai traversé la rue en courant. L'homme m'a suivi. Il ne courait pas très vite. Moi non plus. Je portais des mocassins. J'ai pris les souterrains de Beaugrenelle. Je savais qu'en prenant ce chemin, je prenais un risque. J'entendais le type qui me disait « Attend ! » Je suis arrivé de l'autre côté du souterrain. Je l'ai semé.

La première fois que je me suis branlé, j'avais treize ans. J'étais dans les toilettes de mon père. J'étais croyant. Je savais qu'il ne fallait pas se toucher. J'avais lu un truc des Témoins de Jéhovah. J'essayais de me concentrer, mais c'était plus fort que moi.

Un jour, dans les toilettes, un truc blanc est sorti. J'ai cru que c'était un os. J'ai eu envie de pleurer.

La première fois que j'ai embrassé une fille, j'avais quinze ans. Je n'avais pas envie d'elle, mais elle m'avait dragué. J'avais l'impression d'un viol. Un viol social. Je ne voulais pas de cette fille, mais il fallait que je l'embrasse. On faisait un jeu dans l'escalier de mon père. On montait dans le noir. Je lui ai pris la main. Elle m'a tiré vers elle. J'ai ouvert ma bouche. J'ai tourné la langue. J'essayais de ne pas respirer. Mon père nous a appelés. Je me suis redressé. Je bandais. Je ne comprenais pas pourquoi.

La première fois que j'ai embrassé un garçon, j'avais dix-sept ans. C'était mon meilleur copain. Il était hétéro. Il avait découvert que je l'aimais en lisant mon journal. On dormait ensemble dans ma chambre de bonne. Il me prenait la main. On s'embrassait sur les joues. Je lui avais demandé de me donner toute la tendresse que deux filles pourraient se donner. Un jour, je l'ai embrassé sur le coin de la bouche. Je ne l'ai pas fait exprès. Il m'a dit « encore ». On s'est embrassé la langue. On s'est embrassé toute la nuit. J'avais l'impression que des monuments de pierre s'ouvraient dans mon ventre.

La première fois que j'ai dit à maman que j'aimais un garçon, j'avais dix-neuf ans. Je sortais avec un garçon qui s'appelait Julien. Tous les dimanches, quand j'allais déjeuner chez maman, j'avais l'impression que mon visage était illuminé. Je pensais qu'elle « voyait » que je venais de faire l'amour. J'ai dit à maman : « Dimanche prochain, je t'invite au restaurant. J'ai un truc à te dire. » J'étais face à elle. Lui dire « Je suis amoureux de Julien » était plus difficile que je ne le pensais. On avait commandé les desserts. Je n'avais toujours rien dit. Je me dégonflais. « Maman, je suis amoureux de quelqu'un qui s'appelle Julien. » La serveuse a posé les îles flottantes sur la table. Elle a dit à maman : « Vous avez de la chance d'avoir un fils comme le vôtre. » Maman l'a foudroyée du regard.

La première fois que j'ai vécu une histoire d'amour à trois, j'avais vingt et un ans. Je sortais avec Vincent. On était partis en week-end à Londres. Il avait rencontré un autrichien au sauna. Je faisais la gueule. Il voulait me le présenter. On a dîné ensemble. On buvait des whisky purs. On faisait la queue pour aller au Heaven. L'autrichien avait mis sa main dans la poche avant de mon jean. Dans la boîte, on s'est embrassé tous les trois. Les autres nous regardaient. Je m'en foutais. On a vécu cette histoire pendant six mois. Quand Wolfgang nous a quittés, je me suis senti triste.

La première fois que j'ai trompé Vincent, j'avais vingt-trois ans. Un garçon à la fac me regardait depuis plusieurs mois. Une nuit, on a couché ensemble dans la banquette-lit du salon. J'avais gardé mes chaussettes pour ne pas être tout nu.

La première fois que j'ai porté une robe, j'avais vingt-cinq ans. C'était au Palais de Justice. J'allais prêter serment. Dans le vestibule de l'Ordre, on était une vingtaine à revêtir pour la première fois une robe. Un garçon m'aidait à sortir le rabat blanc et à remettre les petits boutons noirs. Du bout des doigts, j'avais touché son cou pour réajuster son nœud papillon.

La première fois que je me suis fait branler en public, j'avais vingt-sept ans. C'était en boîte, à l'Astoria. J'étais au balcon. Je m'ennuyais. Un garçon est arrivé vers moi. Il

m'a sourit. Je le trouvais excitant. Il a mis sa main sur mon sexe. J'avais un peu bu. Il l'a sorti. J'avais un peu honte, mais je n'avais pas envie qu'il s'arrête.

La première fois que j'ai « divorcé », j'avais vingt-neuf ans. J'avais vécu neuf ans avec Vincent. On était au restaurant. Je lui ai dit que ça n'allait plus. Il m'a dit : « C'est bien que tu m'en parles. » On a commandé une bouteille de vin, et on a trinqué à notre rupture.

La première fois que j'ai fait une connerie sans préservatif, j'avais trente et un ans. J'étais à moitié endormi. Le garçon qui était derrière moi était quelqu'un d'extrêmement sérieux. On sortait ensemble depuis deux semaines. Je m'étais dit : « S'il me prend sans capote, c'est qu'il est séronégatif ». Je n'ai pas voulu qu'il jouisse. Je lui ai dit : « Je crois qu'on a fait une bêtise ». Il m'a dit : « Il fallait y penser avant ». « Tu es séropo ? » « Je ne sais pas. » Je suis rentré chez moi. J'ai passé la nuit sur Internet. Le lendemain matin, je suis allé à l'hôpital Saint-Louis. J'ai commencé une trithérapie préventive.

Mes premières fois

PAR TARVALANION
[HTTP://WWW.TARVALANION.NET/BLOG](http://www.tarvalanion.net/blog)

Où l'on se découvre

Acquis ou inné ? Je ne sais. Le fait est que, dès le départ, j'ai été intéressé par les hommes plutôt que par les femmes. Si j'ai un jour dragué une fille, c'était plus pour « faire comme les autres » que par véritable désir. Je commence à être véritablement émoustillé à la vue d'un homme au cours de l'été juste avant mon entrée au lycée. J'ai alors un an d'avance, c'est l'année de mes 14 ans. Mais, c'est juste un plaisir de regard. Je n'ai aucune envie d'aller plus loin ; en fait, l'idée ne m'est même pas venue à l'esprit. Cette situation a duré bien longtemps. Tout au long de ma vie lycéenne et même pendant mes trois années de fac. À l'époque, j'ai bien plus de rapports avec ma main droite qu'avec les gens de mon âge, garçons ou filles. En même temps, je vis chez mes parents dans un bled paumé ou à la ville, mais chez mes grands-parents ou chez ma tante. Ce qui ne permet pas énormément de rencontres. Pas de caravane, ni d'appartement pour être tranquille. Pendant tout ce temps, je surfe sur le net dans les eaux du porno, découvrant les sites, apprenant à faire la différence entre les bons et les mauvais, évitant les écueils des sites payants. Contrairement à certains hétéros de ma connaissance, pas de films X pour moi, uniquement des sites X. Bref, je m'accommode de ma vie de solitaire.

Pendant tout ce temps, je n'ai pas encore assumé ma condition d'homo. Là encore, le concept n'est pas entré dans ma tête. Je sais que j'aime les hommes, je sais que je suis différent et que je dois cacher cette différence. Ce que je fais. J'ai des amis, mais pas d'amours. Et je suis bien ainsi. Peut-on regretter ce qu'on n'a jamais connu ?

Où l'on assume

Et puis, grosse cassure dans ma vie. Je rate ma fac. Trop de temps sur le net, cette fois-ci sur autre chose que du porno. Impossible de recommencer des études universitaires avant un moment. Première expérience de la vie professionnelle : je trouve un boulot en alternance. Autre première expérience : je me prends un appart, seul. Oh, le plaisir de la liberté. Manger quand on le souhaite, recevoir du monde, pouvoir même découcher si on en a envie. Bref, le paradis. C'était en 2002, l'année du borgne au second tour. L'année où je découvre enfin, sur le net toujours, un autre homo (à partir de dorénavant, je le nommerais CPU). Pas quelqu'un qui est un ami de machin que je connais parce qu'il est pote avec truc. Non, quelqu'un que je connais directement, par moi-même et qui annonce au monde entier, via sa description sur ICQ, son homosexualité. Dès le départ, il m'impressionne. Non seulement par cette acceptation, mais aussi par sa culture et son bagout. Je discute avec lui, de choses et d'autres. Pas d'homosexualité, mais d'Internet, de JDR, de religions. Bien sûr, je suis trop impressionné pour lui faire perdre son temps avec quelqu'un comme moi, i.e. pas beau, pas musclé, pas énormément cultivé. Il habite dans une autre région, ce qui fait que je ne le rencontre pas avant un bon moment.

Et puis un jour, je contacte A_ sur MSN. A_ que je connais plutôt bien, qui habite pas loin de chez moi, que j'ai déjà rencontré en vrai. A_ qui habite loin de chez ses parents et ne rentre pas souvent, alors que je vois les miens tous les week-ends. A_

que j'ai amené chez mes parents un week-end pour lui changer les idées, en tout bien tout honneur. Régulièrement, nous discutons sur MSN, comme deux amis qui discutent de leurs journées, de leurs études, de leur boulot, etc. Mais ce jour là, A_ me dit : « Je ne peux pas discuter, je suis au téléphone avec ma mère, j'ai une grosse discussion. » Ah. Déjà, je m'inquiète. Que peut-il bien lui arriver ? Rien de grave, j'espère.

Il me recontacte plus tard dans la journée et me demande s'il peut passer me voir chez moi. Bien sûr. Ma porte lui est ouverte (figurativement, bien sûr, j'habite une grande ville quand même). Je rentre du boulot, il est sur le trottoir, en train de faire les cent pas. Il n'a pas l'air d'être plus mal que d'habitude. Je me gare et lui demande ce qui ne va pas. Il préfère en parler à l'intérieur. Nous rentrons donc, nous nous installons, lui sur le matelas qui servait de canapé, moi sur un banc. Alors, que se passe-t-il ? Et là, il m'annonce son homosexualité. Il me dit que c'est grâce à CPU s'il s'est enfin assumé, qu'ils sortent ensemble depuis quelques mois déjà. Il aurait pu me le dire en voiture quand on allait chez mes parents mais il craignait que ma réaction ne provoque un écart, voire un accident. Je comprends alors le sujet de sa « grosse discussion » avec sa mère. Je le rassure, je lui dis que ça ne change rien pour moi, qu'il sera toujours le bienvenu. Ce qu'il voulait entendre puisqu'il craint que son père vienne le chercher avec pertes et fracas pour le ramener dans la maison familiale. Mais ça, c'est son histoire. Je lui assure qu'il pourra venir se réfugier chez moi et que mon portable reste allumé s'il a envie de parler. C'est depuis cette époque que mon portable reste allumé 24h/24.

Maintenant, je connais deux homos, dont un que j'ai rencontré en chair et en os. Je ne suis plus seul. Je peux être moi-même et en parler autour de moi. Bien sûr, il me faut du temps pour arriver à cette conclusion. A_ est venu me parler le mardi 30 avril. Le lendemain se déroule à Toulouse, comme dans la plupart des grandes villes de France, une grande manifestation pour protester contre la présence du FN au second tour des élections présidentielles. Je ne peux rater ça. Je rejoins donc les centaines de personnes qui se sont regroupées ce jour-là. J'y retrouve des amis, et au bout d'un quart du défilé, je me retrouve dans un groupe d'étudiants fumant plus que des pompiers et évidemment pas que du tabac. Aujourd'hui, je ne sais toujours pas si ce que je ressentais était dû à la fumée qui m'entourait, aux pensées qui tournaient dans mon esprit ou à une conjonction des deux. Toujours est-il que je rentre chez moi bien fatigué. La tête me tourne et je ne suis pas long à me coucher. J'ai entre temps décidé de parler à des personnes qui me connaissent et en qui j'ai confiance. La première personne à qui j'en parle est celle que je considérais à l'époque et considère toujours comme ma meilleure amie, celle à qui je peux parler de tout. Une des rares personnes dont je n'oublie pas l'anniversaire. Je l'appelle au téléphone et lui demande s'il lui est possible de m'accorder un peu de son temps le samedi. Elle me répond par l'affirmative.

Le samedi, je la rejoins donc et nous partons marcher en ville. Non pas à Toulouse, mais dans la petite ville où elle habite, située à côté de chez mes parents. Bien sûr, la plupart des gens connaissent mes parents et me reconnaissent par la même occasion. Impossible donc de se poser quelque part pour discuter. Nous marchons elle et moi afin de ne pas rester au même endroit. Nous parlons de choses et d'autres, des banalités habituelles. Et puis, je prends mon courage à deux mains. Afin de ne pas faire de gaffes, je lui demande d'abord comment elle me voit, ce que je représente pour elle. Quand elle me répond que je suis un ami, un peu comme un frère, je suis

soulagé et je lui annonce que je suis homo. Elle le prend très bien. Elle me dit qu'elle est contente pour moi, que je fais ce que je veux de ma vie. Elle me rassure. C'est mon premier coming-out et il s'est déroulé à merveille.

Les personnes suivantes à qui j'en parle sont dans l'ordre : A_ qui m'annonce qu'il s'en doutait, ma sœur et son copain qui ont repéré en moi certaines façons d'être semblables à celle d'un homo qu'ils connaissent et ma cousine. Ma cousine qui dit s'entendre très bien avec les homos qu'elle fréquente puisque « vous, au moins, vous nous voyez pas comme des culs ». Effectivement.

À cette époque, je cause à mes parents quelques soucis. Comme d'habitude et comme la plupart des jeunes à un moment ou à un autre. Un jeudi, ma mère me téléphone et veut absolument savoir ce qui se passe dans ma vie. Je ne souhaite pas lui annoncer par téléphone, mais elle me presse jusqu'à ce que je lui dise. Il y a un moment de silence, puis ma mère dit : « Tu as entendu ? » et une voix masculine, autre que la mienne, répond « Oui ». Il y a un déclic juste après. Ma mère termine la conversation avec moi puis part récupérer les morceaux de mon père. Je dois quant à moi les revoir le lendemain. En chemin, je m'arrête voir un ami de lycée qui travaille comme surveillant dans le lycée voisin puis une amie de mes parents, vice-présidente du groupe folklorique et mère de deux amies à moi. Ces deux personnes prennent mon annonce très bien. La mère me dit d'ailleurs qu'elle avait déjà confiance en moi lorsque ses filles étaient avec moi et que cette confiance est maintenant complète, plus élevée.

Je rentre enfin chez moi. Pour une fois, l'atmosphère est plus à la tristesse et à la mélancolie qu'à l'agressivité. Nous avons ce soir-là répétition de chants et danses. Mais mon père ne peut y aller. Il est en plein désespoir et ne peut supporter de voir tous ces gens et de « faire comme si de rien n'était ». Il est vrai que je viens de briser tout espoir de transmission de nom, tout espoir pour ma mère de petits enfants. Alors que mon père broie du noir seul à la maison, ma mère et moi rejoignons le groupe. Sur place quatre personnes sont déjà au courant. La femme que je suis passé voir en début de soirée, ses deux filles et sa mère. Sa mère qui me dit alors que j'ai bien meilleure mine que les dernières fois que nous nous sommes vus.

Après ce week-end difficile pour mes parents, je fais quelques coming-out petit à petit. Certains de mes amis, certaines personnes de ma famille. Pourtant, j'utilise des moyens détournés. J'ai encore du mal à prononcer certains mots comme homosexuel ou gay. Ma mère fait aussi des annonces à quelques amis communs, ceux qui ont repéré un changement ou qui peuvent l'aider à s'y habituer.

Où l'on découvre les autres

L'année suivante, j'entre en IUT. Je me fais des amis, des camarades de classe. Certains sont mis au courant, d'autres non. Deux des trois filles de mon groupe le savent et me soutiennent. Nous discutons de nos goûts respectifs et comparons nos avis sur les mecs qui nous entourent. Certains des mecs en question apprennent ce que je suis. Cela ne les gêne pas et ne change rien à nos relations amicales. Mais, encore une fois, je rate mon année d'étude.

Je me dirige alors vers les études en alternance. Trouvant un boulot à l'autre bout de la France, je m'installe seul dans un appart, loin de toute connaissance familiale ou autre. Je commence alors à m'intéresser à la communauté gay. Le mois de mon arrivée, j'achète *Têtu* dans le magasin de presse de ma rue. Un mois plus tard, grâce à un de mes professeurs, je rejoins un des réseaux IRC francophones les plus fréquentés. Je trouve rapidement le canal ouvertement et officiellement homo et m'y installe. Je sais depuis longtemps que je ne suis pas le seul, mais je veux enfin fréquenter les autres, savoir comment ils vivent, ce qu'ils aiment, ce qui nous rapproche et ce qui nous différencie. Toujours sur Internet, je repère les sites gays mais non pornos, ceux qui parlent de l'actualité et de la communauté. Sur *Têtu*, je note les adresses des assoc près de chez moi, me promettant d'y passer dès que possible, mais oubliant régulièrement. J'interroge ma prof de droit sur les différents textes nous concernant. Le gouvernement promet des lois pour nous protéger et je veux savoir exactement ce que cela signifie. Je profite aussi d'un cours d'anglais pour faire mon coming-out à l'intégralité de ma classe. J'essaie de leur faire abandonner l'habitude qu'ils ont de traiter de PD quiconque leur faisait une crasse. Tentative plus ou moins réussie selon les personnes. Je rencontre IRL des homos que je connaissais via IRC. Je profite aussi d'un week-end à Paris pour, accompagné d'un ami hétéro, visiter le Marais, et repérer les lieux. J'y reviens quelques mois plus tard accompagné d'un homo et j'y passe plus de temps, entrant cette fois dans les magasins et profitant des avantages de ce quartier. Bref, je sors un peu de ma solitude.

Mais j'ai déjà 23 ans et je suis toujours puceau. Cela ne me dérange toujours pas. J'avais discuté avec CPU et nous avions craché sur ces hommes, homos ou hétéros, qui se vantent de leurs conquêtes, qui passent leur temps à baiser à gauche et à droite et qui méprisent les « puceaux ». Cela commence pourtant à me gêner pendant les vacances d'été. Pour la première fois, je n'ai que deux semaines de congés. J'en profite pour revenir dans ma région et revoir famille et amis. À mon retour, je passe trois semaines dans cette ville perdue où je travaille et loge. Trois semaines où je ne vois personne d'autre que ma collègue de bureau et les caissières du supermarché. Trois semaines où j'apprend qu'il est en effet possible de regretter quelque chose qu'on n'a jamais connu : dans mon cas, le contact humain. Je veux que quelqu'un me prenne dans ses bras, je veux le prendre dans mes bras à mon tour. Je ne souhaite qu'un peu de compagnie, un peu d'amour et je n'ai rien, que des contacts électroniques ou froids. Ce mois d'août est l'un des plus longs de ma vie. En septembre, les cours reprennent. Je revois mes amis et me sens (un peu) mieux.

Où l'on sort, où l'on se fait draguer, où l'on aime

Je profite des différents salons et expositions organisés à l'automne pour sortir et passer le plus de temps possible loin de mon appart vide. Un week-end que je passe à Besançon pour un quelconque salon littéraire, je loge à l'auberge de jeunesse. Je viens de passer une nuit plus ou moins blanche du vendredi au samedi chez un ami à Dijon et j'ai comaté la majeure partie du samedi. Je me couche tôt. Soudain dans la nuit, le téléphone sonne. Après quelques secondes nécessaires à mon émergement, je décroche, comme à mon habitude. C'est Y_, m'annonçant qu'il sort au Privé et me demandant si je veux venir. Le Privé !! La boîte gay de Besançon ! C'est le moment ou jamais ! Je lui réponds : « Bien sur que je viens ! Je m'habille et j'arrive ! » Je quitte donc l'auberge de jeunesse à 0200 heures et me dirige vers la boîte en question. C'est

la troisième fois que je sors en boîte de toute ma vie et la première fois dans une boîte gay. Arrivé sur place, j'appelle Y_ qui vient me chercher à l'entrée. Je paye mon ticket et pénètre dans le club.

Nous rejoignons les deux copines à Y_ sur la piste de danse. La musique est entraînante, les gens dansent en se faisant plaisir. Dans un coin de la salle, un projecteur diffuse des épisodes de Saint Seya. Le fond sonore est vraiment génial, on peut entendre les indétronables tels que *It's raining men* (version G. Halliwell), *Sing Halleluia* ou des nouveautés comme *Money*. La faune est assez représentative du monde gay. On peut apercevoir la demi-folle fashion victim, le couple de jeunes amoureux et heureux de vivre, le quinquagénaire chic avec Rolex, le quadragénaire en débardeur qui drague tout ce qui bouge, le petit jeune tourmenté qui vient oublier, les faux hétéros à la mode, mais pas tape-à-l'œil. Il y a aussi quelques vrais hétéros (au moins un : mon ami Y_) venus s'encanailler ou profiter de la bonne musique. Voilà pour les hommes, même si cette liste n'est pas exhaustive. Il y a bien sûr quelques femmes, même si elles sont moins nombreuses que les hommes : le couple de lesbiennes que rien ne sépare, la quadragénaire les seins à l'air, la petite jeune qui se défoule sur le podium, et là encore, quelques hétéros...

Et tout ce monde se trémousse, se frôle, drague, se déhanche, se montre, se regarde ou s'évite. Le but ici est de se montrer sans toutefois voir ceux qu'on ne veut pas voir. Il ne faut regarder dans les yeux que ceux qu'on juge intéressants tout en évitant d'initier le contact avec ceux qui ne sont pas à la hauteur.

Dix minutes après mon arrivée, je vois passer une bouteille de poppers (du moins je pense que c'est ça, on ne m'a pas proposé de vérifier. De toute façon, j'aurais décliné l'offre). Petit arrêt de quelques minutes au bar, histoire de s'hydrater et d'observer les alentours avec plus d'attention. En fait, pas grand chose de plus : la salle est plus grande que je ne pensais. Tiens, le jeune tourmenté a changé de côté, il est maintenant tout proche de nous. Bonne occasion pour repartir danser. Non seulement il est mignon et bien habillé, mais en plus il a l'air d'avoir besoin d'une épaule sur laquelle pleurer et j'adore ça !!

Bien sur, je ne cherche pas à draguer. Je ne suis pas habillé pour (vu mon physique, il vaut mieux que je m'habille un peu si je veux attirer les regards) et puis vouloir draguer en présence de Y_, c'est comme vouloir attirer les mouches quand on est un verre d'eau posé à côté d'un pot de miel. Alors que lui doit les repousser, je n'attire pas les regards.

Malheureusement, toutes les bonnes choses ont une fin. Vers 04 30, la musique s'arrête, les lumières sont allumées en grand et nous sommes priés de sortir. Le temps que ça se décante à la sortie, nous restons dans la salle pour discuter avec le serveur du M_, ouvertement homo, torse nu depuis cinq minutes après son arrivée et qui commence à nous connaître. On apprend les derniers potins du M_, l'adresse du serveur en question et quelques autres choses aussitôt oubliées.

Enfin, on sort. Au passage, on retrouve le couple de jeunes homos heureux et quelques autres qu'on avait aperçus. Puis chacun repart vers son lit (ou celui du compagnon/de la compagne).

Je remercie chaleureusement Y_ de son invitation et me promets d'y revenir dès que possible. Dès que possible, c'est le samedi suivant. Cette fois, je me prépare. Je me

couche à 2100 heures et je règle mon réveil pour 0100 heure. Je prévois un T-shirt bleu sans manche, un jean un poil trop petit et donc un peu moulant et une ou deux capotes glissées nonchalamment dans la poche arrière du jean. Je pars de chez moi et arrive au Privé. Sur place, je me lance sur la piste de danse afin de m'éclater le plus possible. J'en profite aussi pour regarder la population présente et essayer de repérer ce qui correspond le plus à mes goûts.

Alors que je me repose sur le bord de la piste de danse pendant un morceau que je n'apprécie pas, je suis abordé par un quadragénaire, nommé Bruno. Il commence à discuter avec moi et me propose un verre, m'assurant qu'il fait cela uniquement par amitié... On y croit. Nous buvons nos verres en discutant, accoudés au comptoir. Je continue à observer la foule. Nos verres finis, nous repartons danser, plus ou moins ensemble, plus ou moins proches. En effet, je n'aime pas le contact physique, sauf dans certains cas précis. Et puis il ne m'attire pas du tout, cet homme. Tentant une autre approche, il se met à danser avec un autre mec tout en me regardant. Je m'approche et lui dit : « C'est pas la peine, je suis pas jaloux. » Ce à quoi il me répond « T'es vraiment une raclure. » Et oui. Dommage pour lui. Il me propose quand même un autre verre tout en essayant de me soutirer mon numéro de téléphone. Bien essayé, mais non. Un ami à lui, qui vient d'arriver, nous rejoint pour lui dire bonjour. Les présentations faites, j'apprends que cet homme, plus jeune que lui, s'appelle Fredo. Nous sirotions tous trois nos verres quand passe un morceau que j'ai toujours adoré et qui me donne envie de danser comme un malade à chaque fois que je l'entends : *Insomnia* de Faithless. Je laisse là mon verre et mes deux compagnons et me précipite sur la piste pour danser comme un fou (j'apprends plus tard que les deux en profitent pour regarder mes fesses bouger en rythme). La musique finie, je les rejoins. Nous vidons nos verres et repartons danser. Et le Fredo en question de danser avec moi en essayant de se rapprocher et de m'attraper. Timide mais pas farouche, je suis tiraillé entre ma phobie du contact, mon plaisir de la danse, mon envie de ne pas le faire fuir et le plaisir que j'ai à être avec lui. Petit à petit, je me rapproche de lui et nous finissons par danser ensemble, collés l'un contre l'autre. À notre grand plaisir et au grand désespoir de Bruno, qui voit sa proie lui échapper.

Nous dansons et dansons et buvons un verre de plus et dansons et dansons encore. Pas de premier baiser, du moins pas encore. Uniquement du contact, des caresses discrètes. Vers 0500 heures, les lumières s'allument et le patron annonce la fermeture. Fredo me propose de venir chez lui. J'accepte et quitte la boîte avec lui, suivi par le regard jaloux de Bruno, que j'ai oublié depuis un bon moment. Nous prenons ma voiture et arrivons chez lui. Dans l'ascenseur, il commence à m'embrasser. Baiser trop rapide qui nous laisse sur notre faim. Arrivés chez lui, nous nous déshabillons l'un l'autre avec douceur mais sans traîner. Nous faisons l'amour avant de dormir, puis encore au réveil. Bien que nous laissons la sodomie de côté pour l'instant, je découvre avec plaisir de nouvelles sensations, des impressions que je n'ai jusqu'alors jamais connues. Ces sensations m'emplissent de bonheur et de plaisir. Plaisir de recevoir et de donner. Plaisir du contact d'une main ou d'une langue qui caresse. Plaisir de poser ma tête contre la sienne. Plaisir de me poser sur son torse et de sentir son cœur battre.

Malheureusement, cela se termine très vite. En effet, j'ai laissé des affaires à l'auberge de jeunesse et je dois libérer la chambre avant midi. Je quitte donc son appartement en fin de matinée, non sans lui avoir donné mon numéro de téléphone et récupéré le sien. Fatigué, je pars reprendre mes affaires et me doucher. Je rentre chez moi en

début d'après-midi, fatigué et étonnamment déprimé. La nuit suivante, je dors douze heures. Le lendemain, je vais travailler, de plus en plus déprimé. Heureusement, une fois encore, CPU vient à mon secours. Il m'explique que la déprime post-première fois est un phénomène assez courant. Rassuré à la fois par cette discussion et par un coup de téléphone avec Fredo, je reprends mes activités comme à l'habitude. Fredo et moi nous revoyons, d'abord par hasard, au Privé, puis en prévision, chez lui ou, plus rarement, chez moi. Cela fait près de deux mois et nous sommes toujours ensemble. Je me suis découvert une âme de cuisinier, prêt à faire la cuisine pour mon homme, prêt à apprendre des recettes et à les lui faire goûter. Je suis pratiquement devenu un homme d'intérieur, qui prépare souvent quelque chose en attendant le retour de son compagnon.

Épilogue

And now I know. I know who and what I am. I know the feeling of dread and expectation which comes with a coming-out. I know the feeling of peace that fall upon you when you have told the truth and been accepted for what you are. I know the love mixed with despair which you feel when loving a straight and thus unreachable boy. I know what it is like to share a bed with someone, not only for sex but for love, for being together, for a peaceful night. I know what one feels when being with someone you love and just hold him in his arms. I know the feeling of bliss which comes while climaxing under someone else's hand. I know the feeling of emptiness which creeps up on you when you haven't seen him for a while. I know what it is to share your life with someone not exactly like you, someone who has qualities and defaults.

I know all this and I now feel love. I now live.

La colline aux souvenirs

PAR FZAËL
[HTTP://WWW.FZAEL.COM](http://www.fzael.com)

Prologue

Préambule avant de commencer la saga « romantico-sexuelle » de mes premiers ébats partagés. En forme de teaser...

Vous m'excuserez, mais il y a plus de 10 ans, donc y a prescription...

Couchez les enfants, fermez les rideaux.

Ce qui va suivre n'est pas pour tout le monde, même si ça n'est pas si choquant.

Où l'on apprend que Fzaël a joué au docteur avec un camarade de classe dans ses années collèges.

Où l'on découvre qu'il vivait cela avec la plus grande insouciance à l'époque.

Où l'on lit qu'il fréquentait aussi les filles...

1. Rapprochements

J'étais au collège. Quatre années plutôt sympa dans un collège banal mais bon niveau de Toulouse. À cette époque, je n'aimais pas encore la bio. Enfin, disons que j'aimais bien la bio, mais je n'avais pas encore eu *la révélation*. Non, à cette époque, je vénérerais les maths. Quand j'y repense aujourd'hui, ça me fait remonter un sale frisson sur l'échine. Dire que je voulais être prof de maths (*prof de maths ? mais tu n'y penses pas !*). Je remercie la providence d'avoir mis sur mon chemin Mme M., au lycée, qui m'a ouvert les yeux sur le merveilleux monde du vivant. Et j'ai d'ailleurs par la suite découvert en prépa que j'avais bien fait de ne pas continuer sur la voie des mathématiques. Comme quoi, les premières apparences sont parfois trompeuses : les maths aussi sont fourbes et se dissimulent derrière des atours aguichants... (désolé, les matheux...)

J'étais donc au collège. C'était les années des premiers émois, des premiers flirts, et des premiers baisers... échangés... sur une plage... en été... Puis fallait pas traîner, faire comme les copains, se trouver une copine, l'emballer, l'inviter au ciné, échanger des caresses encore chastes, goûter ses lèvres, apprendre – sur le tas – comment embrasser, comment utiliser la langue – qui semblait alors si encombrante dans un baiser – et dans quel sens tourner... Bref, que de superbes questions existentielles de la préadolescence.

Moi, je devais avoir un peu plus de douze ans la première fois que c'est arrivé : elle s'appelait E. mais elle n'était pas dans mon collège, elle était avec moi à la chorale dans laquelle je chantais. Au collège après, je suis sorti avec (traduire *j'ai embrassé avec la langue*) M., puis A.-L., S., E., et quelques autres...

Ce qu'il y avait de bien au collège, c'était la colline. *La colline*. Mon collège était construit sur le flanc d'une colline. *LA colline*. Quelques bâtiments de cours, des

préfabriqués pour la plupart, deux terrains de volley, puis les arbustes, les arbres, et l'inconnu de *la colline*. C'était le lieu rêvé pour la découverte de l'autre. Loin de la cour en contrebas, loin des bâtiments de l'administration, loin des pions et de la vie scolaire. On allait à *la colline* quand on était en couple. *Aller à la colline*, ça voulait dire, dans notre vocabulaire collégien, sortir avec une fille. *Sortir avec une fille*, ça se limitait à l'embrasser avec la langue... sur la colline. Et voilà. Pas question ensuite de faire des mamours dans la cour : premièrement c'était mal vu par les pions, et deuxièmement, qu'est ce qu'elle me veut celle-là avec ses yeux doux devant mes potes, non mais...

On était encore enfants... Le couple était une notion nouvelle, qui venait contredire et faire éclater nos amitiés de mecs, nos franches rigolades, nos échanges de jeux vidéo et nos boutades salaces... On se moquait des filles. Tous nous le faisons. Mais tous nous allions de temps en temps à la colline. Délicieux dilemme, quand on y repense maintenant.

À treize ans et demi, je suis retourné à la colline. Mais pas avec une fille. C'était avec V., mon premier flirt garçon. Mais non, on n'était pas homos, on avait chacun notre copine (moi, c'était S.), et on cherchait juste à s'amuser entre nous, quand on était seuls. Enfin, je ne suis même pas sûr qu'on ait eu une quelconque conscience de ce qui se passait vraiment : je ne peux pas dire qu'on « cherchait » à s'amuser. C'est venu plutôt presque naturellement, tout seul. Je ne sais plus très bien comment c'est arrivé d'ailleurs. Je me souviens juste qu'on avait envie d'aller explorer plus loin dans la colline. On est parti tous les deux pendant une récréation. On s'est posé dans un endroit dégagé, mais à l'abri des regards éventuels. On riait comme des benêts, contents de faire quelque chose d'interdit : explorer les bois de *la colline*. Il a commencé à me parler de S., il m'a demandé si je l'avais déjà amenée ici. Bien sûr, je l'avais fait. Il ne me croyait pas. Il me provoquait. Il a dû finir par me demander comment je la tenais dans mes bras *pour voir si c'était vrai*, disait-il. Je lui ai montré, sauf que c'est lui que j'ai tenu dans mes bras.

Il ne s'est rien passé de plus cette fois-là.

2. Contact

Pendant quelques temps, V. et moi n'avons pas arrêtés de nous chercher. Tout était prétexte pour toucher l'autre gentiment. La file d'attente de la cantine, où nous étions serrés. Les démonstrations en cours de techno, où nous étions tous autour d'une machine, donc là encore serrés. Les lavabos des vestiaires de sport, quand j'allais boire... Mais jamais on n'en parlait. Il était juste venu tout naturellement qu'on n'aborde pas le sujet ouvertement, et qu'on ne le fasse jamais quand on pouvait nous voir. Finalement, avec du recul, ça ressemble bien à un flirt interdit, mais à cette époque, honnêtement, je n'y pensais pas. C'était juste *comme ça*. On ne se posait pas plus de questions.

V. avait pour habitude d'inviter des copains le mercredi après-midi chez lui. Pour jouer aux jeux vidéo, faire les cons, se raconter des blagues cochonnes. V. avait aussi découvert que son père possédait quelques cassettes porno, et il avait trouvé la

cachette. Les mercredi après-midi chez V. se transformaient donc doucement en un matage en règle desdites cassettes. Je n'avais pas encore été invité chez V.

Un jour, V. propose de venir chez lui le mercredi suivant. Il pouffe de rire, et déclare qu'il y aura du spectacle. Les autres disent oui de suite. J'hésite un peu, puis j'accepte. Je me disais que je voulais quand même aussi savoir à quoi ça ressemblait, un film de boules. Après tout, il n'y a pas de mal à ça, non ?

La veille, V. me dit que les autres ont dû annuler, et qu'on ne sera que tous les deux. Je n'ai jamais su si c'était vrai, ou si c'est V. qui les avait annulés, pour être juste avec moi. Toujours est-il que j'étais plutôt ravi de la tournure des événements. Je n'aurais pas pu espérer mieux à ce moment-là.

Chez lui, on a commencé par jouer sur son ordi. C'était une sorte de rituel, un rituel que l'on a gardé par la suite, les autres fois où nous nous voyions ainsi. Comme si tout débutait normalement, comme si de rien n'était. Puis V. m'a laissé joué un moment, et il est allé chercher la cassette. On était tranquille, ses parents travaillaient toute la journée. On s'est installé dans le canapé du salon, et il a appuyé sur *Play*. Le magnétoscope était un gros truc noir et gris, qui faisait vachement de bruit, et dans lequel on mettait la cassette dans un tiroir qui sortait brusquement sur le dessus de l'appareil. J'étais un peu jaloux, moi je n'avais pas de magnétoscope chez moi.

Il a baissé le son, de toutes façons ce n'était clairement pas le plus intéressant. Et il s'est mis à l'aise, en ouvrant son jean. Je me sentais super gêné d'un coup. Je n'ai pas osé bouger pendant un moment. C'est lui qui m'a dit que je pouvais me détendre, et qu'une bonne phallusconi ne ferait de mal à personne. Bien sûr je m'étais déjà phallusconi, chez moi, mais toujours seul (d'ailleurs, c'est étonnant comme on découvre seul la mécanique de la phallusconi, sans forcément qu'on nous le montre ou qu'on le voit quelque part : amener sa main à sa bite en érection est un geste naturel, et le reste vient tout seul). La suite s'est passée trop rapidement pour que je m'en souvienne distinctement. Les bribes qui me restent sont la sensation de la bite de V. dans ma main, la chaleur de sa main sur ma bite. Les râles et la respiration saccadée. Les spasmes contractiles. Le relâchement final. L'explosion dans nos mains croisées.

Il ne s'est rien passé de plus cette fois-là.

3. Douceur

L'épisode chez V. avait changé quelque chose dans nos rapports. Il y eut après ça une ou deux semaines de flottement, une ou deux semaines où nous ne nous adressions pratiquement pas la parole, où nous nous regardions bizarrement. Mais il n'y avait aucune animosité, j'en veux pour preuve qu'après cette longue période *post-coïtale* troublante et troublée, nous étions de nouveaux aussi potes qu'avant. Enfin, c'était plus complexe que cela, puisque les jours qui suivirent démontrèrent clairement que nous n'étions pas *que* des potes. Je continuais à aller à *la colline* avec S., et V. y amenait parfois E., son amoureuse.

Plus jamais je ne suis retourné à la colline avec V., maintenant que nous avons la possibilité de passer quelques mercredis après-midi chez lui, il n'était plus question

de tenter le diable au collège. Comme je l'ai déjà précisé, nous ne parlions absolument pas de tout cela, ni avec les autres bien sûr, ni même entre nous deux. Ça restait un non dit, mais nous n'en pensions pas moins. Et je n'éprouvais alors aucun problème concernant mon orientation sexuelle. Je ne me disais pas hétéro, je ne me disais pas homo (se classe-t-on déjà à cet âge là ? Je n'en ai pas le souvenir en tout cas). J'avais S., ma copine. Et avec V., c'était juste des amusements *virils*. C'est assez étonnant de voir avec quelle facilité je prenais tout cela. D'autant plus étonnant que quelques années plus tard, lorsque je retenterai l'expérience, avec quelqu'un de plus âgé, je me sentirais sale et ma conscience en prendrait un sacré coup : mais même cette fois-là, je n'ai jamais remis en cause ma relation avec V., je ne me suis senti sale que de cette deuxième souillure, comme si j'avais enfin croqué la pomme et pris soudainement conscience de mes péchés, alors que je vivais avant dans une innocence toute relative, mais une innocence salvatrice.

Les journées au collège se passaient toujours à essayer de chercher l'autre. V. et moi passions le plus clair de nos récréations entre nous, délaissant les autres, qui n'ont jamais rien remarqué, dieu merci. On ne cherchait pas vraiment à s'isoler, ça venait juste tout seul. Nous n'allions plus à la colline, nous devenions experts dans la discrétion, experts dans l'art de nous toucher presque devant les autres, sans que personne ne s'en aperçoive. Aussi par exemple, nous marchions quelques mètres devant d'autres potes, en faisant le tour du grand bâtiment de cours. À peine le coin franchi, il y avait une caresse ou une main aux fesses : cela ne durait que quelques secondes, pendant lesquelles nous n'étions plus en vue, le temps que les autres rejoignent aussi le coin et soient de nouveau derrière nous. Mais quelques secondes suffisaient à nous contenter.

Je me souviens d'une fois en particulier, où nous avons fait très fort. Nous faisons comme d'habitude le tour du bâtiment (vous allez croire qu'il n'y avait que ça à faire pendant la récréation), mais cette fois-ci, personne ne nous suivait. Je ne sais plus très bien à quelle période de l'année on était, mais je me rappelle juste qu'il n'y avait pas grand monde dans la cour : par déduction, grâce notamment aux événements suivants, je pense que nous devions être en automne, et il devait faire froid, les autres restaient au chaud dans les couloirs. V. et moi étions derrière le bâtiment, je l'ai pris par la taille, et nous avons marché ainsi quelques temps. Avant d'arriver au coin, et de revenir en vue des autres, j'ai déboutonné un ou deux boutons de sa chemise (il n'avait presque jamais froid : il portait juste un manteau, ouvert sur une chemise), j'ai passé ma main sur son torse et j'ai doucement caressé ses tétons. Je m'apprêtais à aller plus loin, à aller y déposer un baiser, mais il a eu un soubresaut qui m'a fait tout arrêté. L'interrogeant du regard, il m'a désigné un groupe d'élèves un peu plus haut sur la colline. Ils ne nous avaient pas encore vus, mais V. m'avait stoppé à temps. Quelques secondes plus tard, et nous aurions été démasqués.

Juste après cela, nous sommes allés nous asseoir sur les marches qui montaient aux terrains de volley de la colline, non sans avoir vérifié que d'autres groupes ne traînaient pas là-haut et ne risquaient pas de nous surprendre. Assis côte à côte, nous regardions la cour en contrebas : de là où nous étions, nous pouvions voir les autres, mais eux ne nous voyaient pas. L'endroit idéal. J'ai eu un frisson (voilà pourquoi je me rappelle qu'il faisait froid), V. a mis ses mains sur mes épaules pour me réchauffer. Il a aussi déposé un baiser sur ma joue gauche. Doucement. Tendrement. La fin de la récré sonnait.

Il ne s'est rien passé de plus cette fois-là.

4. Échange

Je gardais – et je garde encore, mais d'autres souvenirs sont arrivés par la suite – du baiser de V. un souvenir extrêmement doux. Quelques mois après (la notion de temps m'échappe quelque peu... je sais juste avec certitude que tout cela ne s'est déroulé que sur une seule année scolaire, la seule année ou nous étions dans la même classe), V. fêtait son anniversaire (je crois aussi me souvenir que l'anniversaire de V. tombait en janvier). Sa mère, patronne d'une industrie de je ne sais plus quoi, nous avait laissé un appartement de fonction vide au dessus de l'usine, en banlieue toulousaine. Nous étions une cinquantaine. Des gens de ma classe, des gens du collège mais pas de ma classe, et des anciens copains et copines de V., que je ne connaissais pas.

C'était l'après-midi : c'était une boum, mais on appelait déjà ça une *soirée*. On dansait, on mangeait des cochonneries, on buvait du sans-alcool (quand même !!), on parlait de tout et de rien. L'appartement était assez grand, la piste de danse était dans le salon-salle à manger, mais les autres pièces furent rapidement annexées : la cuisine pour ceux qui avaient faim avant l'heure, les chambres pour parler au calme (mais non, il ne s'est rien passé !), et la salle de bain. *La salle de bain*. Je ne sais pas pourquoi, mais je me rappelle qu'il y avait des trucs qui étaient en train de sécher, étendus au-dessus de la baignoire. V. était dans la cuisine, il parlait à la fenêtre à sa mère qui était en bas : tout se passait bien, assurait-il. Il était à genoux sur une chaise et se penchait légèrement sur l'extérieur. Je suis arrivé derrière lui et lui ai caressé les fesses. Il a sursauté et s'est retourné brutalement. Son regard s'est adouci dès qu'il m'a vu. Il est descendu de sa chaise, et j'ai rigolé. Après avoir vérifié que personne n'était dans le coin, il m'a plaqué contre le mur, et il a rigolé. Puis, il est allé rejoindre les autres.

Un peu plus tard, il est allé dans la salle de bain se recoiffer (il avait une manie d'être toujours bien coiffé). Je suis rentré derrière lui, et j'ai fermé la porte. Il n'a rien dit. Je me suis placé derrière lui, l'ai pris par la taille. Il n'a rien dit. Je me suis collé à lui, j'ai posé mon menton sur son épaule, je nous voyais dans le miroir en face de nous. Il n'a rien dit. Il a juste arrêté de se recoiffer, et a placé ses mains sur mes avant-bras. J'ai déposé un baiser dans son cou. Je devais le lui rendre, depuis l'épisode sur les marches de la colline. Il s'est lentement retourné pour me faire face, mais jamais sans se libérer de mon étreinte. Il m'a regardé droit dans les yeux, a avancé sa bouche. Nos lèvres se sont frôlées. Nous avons mis en pratique ce que nous avons appris sur la colline : la langue, dans quel sens tourner, quoi faire avec. Quelqu'un appelait V., il est sorti de la salle de bain, la *soirée* a repris son cours. J'ai même essayé de draguer une fille qui était là. Me suis pris un gros râteau. Ça m'apprendra, tiens.

Il ne s'est rien passé de plus cette fois-là.

5. Goût

Le mois d'avril était fini. Je m'en rappelle parce qu'il y avait eu l'anniversaire de J., un autre pote, et que son anniversaire tombe fin avril. Le mois de mai amenait un peu de chaleur et de soleil. Les chemises réapparaissaient, les fenêtres étaient ouvertes dans les salles de cours. On sentait déjà le parfum de juin, les idées de vacances, les départs approchaient. V. et moi étions passés à une vitesse supérieure. Il s'était passé beaucoup de choses durant le premier quart de cette nouvelle année civile.

Un peu après l'épisode de l'anniversaire, j'étais retourné chez V. un mercredi après-midi. En fait, j'y étais retourné plusieurs fois entre temps, mais nous n'étions pas seuls, d'autres potes de la classe étaient là : on se contentait de rigoler et de jouer à l'ordinateur. Mais cette fois-ci, j'étais de nouveau seul avec lui. Comme si rien ne s'était jamais passé, nous avons commencé à jouer à l'ordinateur (un Amiga si je me souviens bien, j'étais jaloux moi avec mon Atari 520 STF, il avait des jeux vachement mieux !), puis il s'était éclipsé comme il avait fait la première fois, pour réapparaître dans l'encadrement de la porte, un sourire en coin et une nouvelle cassette porno dans la main.

Salon, magnétoscope, *Play*. Les cassettes étaient hétéros bien sûr, mais comme je ne me posais pas de questions sur ma sexualité, cela ne me dérangeait absolument pas. Les meufs étaient toutes hyper-développées de la poitrine, avaient des chattes épilées et profondes, des jambes lisses et longues, et des talons hauts même pour baiser. Les mecs étaient plutôt bof, si j'y repense maintenant, pas spécialement bien foutus, pas spécialement beaux, pas spécialement bien montés, ça ne devait pas être ça qui me faisait bander. J'ai encore éprouvé un peu de gêne au moment d'ouvrir mon pantalon, quelque chose me troublait mais je ne saurais pas dire quoi. Le malaise est vite passé. Il n'y a pas eu d'autre hésitation. Nous avons presque naturellement échangé nos bites pour la phallussecousse.

Ça a duré un moment. Nous étions clairement très excités, mais il fallait maintenir le rythme et garder la distance. La suite s'est déroulée presque naturellement elle aussi. Sans à-coups, sans brusqueries. Il n'y avait que la volonté de prendre plaisir et de faire plaisir. Une sorte de désir transcédé, sans autre réflexion, sans remords, une pure envie de s'amuser, sans conséquences. C'est ainsi qu'il a posé ses lèvres sur mon gland. Il s'est redressé et a rigolé, comme lui seul savait le faire. Un rire sonore et provoquant. Un peu par défi en quelque sorte. Tout est allé très vite. J'ai aussi goûté le sien. J'ai relevé l'implicite défi. Nous étions maladroits, mais nous nous appliquions. Dans cette optique de pur désir et de pur plaisir, nous voulions le mieux l'un pour l'autre. Nous nous sommes sucés longtemps, mais avons joui dans nos mains. Après cela, nous nous sommes regardés, nous nous sommes approchés, nous nous sommes embrassés.

Il ne s'est rien passé de plus cette fois-là.

6. Doutes

Avec la fin de l'hiver, marqué par la découverte du goût de l'autre, nous avons franchi un cap. Le temps s'adoucissait, à mesure que notre relation prenait une tournure

toute printanière, comme si le synchronisme était de mise. L'air se chargeait de pollen et d'abeilles, de butinements et de parades amoureuses. Il n'en fallait pas plus pour émoustiller les jeunes gens que nous étions. Il flottait dans la classe un parfum de phéromones. Les cours de bio, sur la reproduction des plantes, ne laissaient personne indifférent, comme si l'on essayait de vivre par procuration la sexualité que l'on ne pouvait pas encore s'offrir. Enfin les autres. Car V. et moi avions plus ou moins décidé, toujours sans s'en parler, de mettre en pratique ce que ces cours nous donnaient comme idées.

Chacune de nos précédentes aventures avait eu lieu naturellement. Aussi était il naturel qu'après chacune d'elle, nous ne parlions pas de ce qui s'était passé. Même les autres fois où je suis allé chez lui, même ces deux ou trois autres fois où nous nous sommes encore sucés, nous ne parlions pas des fois précédentes. Comme si c'était à chaque fois nouveau. Comme si chaque expérience était totalement indépendante de l'autre. Comme si on se découvrait *de novo*. Pourtant, l'application que nous mettions à chaque coup de langue dénotait une certaine maîtrise, qui ne pouvait avoir été acquise que par l'expérience. Cette expérience qui semblait alors dépasser l'indépendance des rencontres, pour ne faire qu'une, nous englobant en son sein, à la fois acteurs et spectateurs.

Nous en serions probablement restés à la phallussecouse et aux pipes. L'événement déclencheur de la cascade suivante fut la découverte, par V., de capotes dans la chambre d'un de ses cousins, pendant les vacances de Pâques. Il en avait subtilisé quatre ou cinq. Il ne m'avait encore rien dit. Un mercredi après-midi, alors que nous étions chez lui, le même rituel se passait sans encombre : jeux vidéo, cassette porno, salon, magnétoscope, *Play*. Je notais cependant une certaine différence dans le jeu des acteurs à l'écran. La cascade approchait à grands pas. Des scènes entre hommes et femmes, j'en avais déjà vues. Des scènes entre femmes aussi (le fameux fantasme hétéro), surtout si un homme regardait en cachette. Mais des scènes entre hommes, ça c'était nouveau. Le film que V. avait trouvé affichait clairement des intentions bisexuelles. V. ne semblait pas étonné, il avait même ce sourire en coin que je lui connaissais. V. avait-il choisi cette cassette par hasard ? Ou avait-il déjà une idée derrière la tête ? À l'époque, je n'avais pas réussi à trancher. Je ne sais même pas si je m'étais d'ailleurs posé la question. C'est en tout cas maintenant que la seconde hypothèse me semble la plus probable : surtout si je vous dis que V. a rapidement sorti de sa poche une capote (oui, je savais que c'était, on n'est pas si ingénu, même à 14 ans). L'intention du film était peut-être clairement bisexuelle. Celle de V. semblait plutôt orientée homosexuelle.

Pour la première fois, nous avons parlé. Parlé de ce que nous nous apprêtions à faire. Pour la première fois, V. a évoqué le premier épisode, *à la colline*. Pour la première fois, j'ai évoqué son premier baiser, sur ma joue. Mais je n'étais pas sûr de vouloir aller plus loin. Certes, il y avait le film, qui semblait être un mode d'emploi approprié pour l'occasion. Certes, il y avait V. qui me regardait en coin. Certes, il y avait la capote, posée sur la table à côté du magazine télé. Il y avait tout cela, mais il y avait aussi de terribles doutes. Comment s'y prendre ? Qu'est ce que ça va faire ? Ne fait-on pas quelque chose de mal ? Des premiers émois de consciences. Un embryon de responsabilité. L'ai-je vraiment pensé à ce moment là ? Ou est-ce que j'extrapole maintenant, en y repensant, fort des expériences et surtout des doutes suivants ? Il y a eu une longue attente, un silence. V. a compris, il a rangé la capote. Nous nous

sommes juste phallussecoués. Je voudrais vous faire plaisir, et vous dire que je l'ai fait, mais non...

Il ne s'est rien passé de plus cette fois-là.

7. Toucher

La vue de la capote m'avait refroidi, sans aucun doute. En même temps, j'éprouvais à l'égard de V. une certaine fierté. Et j'éprouvais une certaine envie de franchir l'interdit social. Les semaines qui suivirent furent plus que banales. Comme après chaque épisode allant plus loin que le précédent, V. et moi restions distants. Mais comme à chaque fois, cela ne durait pas.

Un matin, pendant un cours de sport, alors que tout le monde jouait, je suis allé boire dans les lavabos des vestiaires. V. m'a rejoint, et nous nous sommes enlacés. Se frotter contre lui me donnait envie. L'image de la capote résonnait dans mon esprit. Nous sommes rapidement retourné sur le terrain de handball. Ce jour-là, je m'en rappelle parfaitement, on n'avait pas cours l'après-midi. Le prof était absent, on avait été prévenus avant, et mes parents avaient signé une autorisation de sortie. Aussi étais-je libre de rentrer chez moi plus tôt. J'ai proposé à V. de venir, le prétexte étant de lui montrer des jeux vidéo qu'il n'avait pas. Honnêtement, même moi j'y croyais à ce prétexte. Ce n'était pas juste pour avoir de la contenance devant les autres. Et je pense que V. y croyait aussi, même si certains désirs étaient clairement visibles (son entrejambe était toute dure, j'ai eu l'occasion de la toucher au moment où nous nous avons traversé le bois de L., qui se trouvait entre le collège et chez moi : c'était un bois aménagé, mais y avait toujours moyen d'être à l'abri des regards).

Chez moi, il n'y avait personne. Seul mon chien nous accueillit. V. a laissé tombé son cartable dans l'entrée. On est monté dans ma chambre, et on a allumé l'ordinateur. Pac-Man, Xenon, Space Harrier. On a réellement joué. Comme quoi, la raison n'était pas qu'un prétexte. À un moment, il a gagné un tableau du jeu : il m'a fait un bisou sur la joue. Je suis allé à la cuisine pour chercher des gâteaux. Quand je suis revenu, V. était sur le lit, il jouait avec une de mes peluches (oui, j'avais encore quelques peluches sur mon lit... j'en ai d'ailleurs encore une actuellement). J'ai posé les gâteaux (des Prince de Lu) sur le clavier de l'ordi (l'intérêt d'un clavier est limité sur un Atari, mais bon, j'avais un clavier, ce qui me rendait particulièrement fier), et je me suis approché de lui. Rapidement, je me suis retrouvé couché près de lui. Il y avait à la fois l'envie de se battre, et l'envie de se toucher. Chacun y allait de ses petits coups, la règle étant (oui, oui, on avait même élaboré une règle) qu'on devait rester couchés sur le lit, quoi qu'il arrive. La chemise de V. n'a pas tenu longtemps, mais c'est pas ma faute : ses boutons ne tenaient pas bien (y en a même un qui a sauté, on a dû aller le chercher entre le mur et mon lit...). Ma chemise ne dura pas très longtemps non plus, d'autant que V. me chatouillait, et que je suis *très* chatouilleux (encore aujourd'hui).

Tous les deux torsos nus, sur le lit, proches. Il n'en fallut pas plus pour qu'on se rapproche. J'ai réussi à faire ce que j'avais rêvé de faire déjà au collège quelques mois plus tôt : embrasser ses tétons (et encore aujourd'hui, je sais pas pourquoi, je kiffe les tétons... et les pecs qui vont avec). Il m'embrassait le cou, les joues, les épaules. Nos jambes étaient entrecroisées, dans un nœud particulièrement sensuel, qui nous

permettait de nous frotter l'un à l'autre tout en se caressant. Je me rappelle ensuite voir V. me sucer, j'étais totalement nu, lui aussi. On se caressait sans cesse, la découverte de notre peau était nouvelle. Il était doux, ses fesses étaient rondes. J'étais couché sur le dos, il est remonté en embrassant mon torse, puis mon cou. Il s'est mis sur moi, son bassin s'est placé naturellement entre mes jambes. Nous nous sommes frottés ainsi longtemps. Nous avons joui.

Il ne s'est rien passé de plus cette fois-là.

8. Grimace

La première fois qu'il m'a pénétré, j'ai eu mal. Je veux dire, *très mal*. Inconsciemment, je devais me bloquer énormément. C'est étrange, parce que j'en avais pourtant vraiment envie. Mais mon corps n'a pas réagi aussi bien que mon esprit. Et me voilà avec cet étranger en moi, donc forcément, réaction de rejet. Biologiquement parlant c'est indéniable : on essaie de faire entrer quelque chose (dans ce cas, une bite), par un orifice censé jouer le rôle d'une sortie. Ça bloque, c'est certain. Même aujourd'hui, où je prends pourtant plus de plaisir à le faire, je dois *toujours* surmonter cette appréhension au moment de l'analoperforation. Le blocage est toujours là au premier abord : il me faut du temps, du calme, et surtout un mec patient pour arriver à trouver le plaisir au-delà de la douleur primaire. C'est peut être cela qui me fait préférer, en tout cas actuellement, l'autre position... mais cela est une autre histoire.

Cette fois-là, on était chez lui, et c'était un mercredi après-midi, qui avait débuté comme les autres. Jeux vidéo et goûter au programme, comme d'habitude en fin de compte. Il pleuvait, je m'en souviens, j'avais dû ouvrir mon parapluie, qui séchait maintenant dans la salle de bain. Le printemps dans le sud est ponctué de jours de pluie interminable. Particulièrement à Toulouse. L'averse rythmait doucement la journée, cliquetant comme le tic tac d'une pendule sur le balcon de la salle à manger. V. m'avait volé un baiser dans le cou au moment où je me baissais pour mettre le parapluie dans la baignoire. L'épisode de la capote était oublié depuis quelques semaines, mais on continuait à regarder le film bi trouvé par V., puisque incidemment, il nous permettait de nous instruire à notre guise. La timidité qui m'avait animé les fois précédentes était aussi oubliée. Et nous nous étions jetés l'un sur l'autre rapidement, à peine la cassette dans le magnétoscope. Nous étions nus. Et c'est nus que nous sommes allés dans sa chambre. Et nus nous étions sur le lit, à se caresser et s'embrasser comme nous l'avions fait quelques temps plus tôt chez moi. Si je me rappelle bien, entre cet épisode chez moi et l'épisode que je suis en train de raconter, il avait dû se passer quelques autres petites choses. Mais rien de nouveau par rapport aux événements précédents.

C'est naturellement qu'il s'est introduit entre mes jambes. Et naturellement que sa bite a trouvé le chemin. Naturellement aussi qu'un emballage de préservatif était posé sur le sol à côté du lit. Je ne sais plus trop comment la capote s'est retrouvée là, mais le fait est qu'il l'avait mise quand il a commencé à m'analoperforer. C'est étrange, parce que nous étions vierges tous deux, alors la capote n'avait qu'une utilité réduite. Mais il y avait dans ce geste une symbolique nouvelle et adulte, quelque chose d'excitant finalement. Ce geste signifiait à lui seul l'acte qui allait s'accomplir. Mettre

une capote, ça voulait finalement dire « tu vas passer à la casserole »... Et à y bien réfléchir, cela indiquait aussi que nous ne connaissions pas vraiment le vrai usage du bout de latex. D'un autre côté, il faut bien le dire même si c'était du non-dit, il y avait quelque chose de « sale » dans l'idée de cet acte. Surtout la première fois. Il a dû se retirer. La douleur était trop présente. On a continué à s'embrasser. Les caresses avaient ce je-ne-sais-quoi d'apaisant. J'aimais blottir ma tête dans son cou, sentir son odeur contre moi. Ressentir son cœur battre, par résonance à travers nos corps. Je me suis détendu... Mais...

Il ne s'est rien passé de plus cette fois-là.

9. Enfin

J'y ai repensé souvent par la suite. La sensation de V. en moi me hantait jusque dans mes nuits. J'avais l'impression de revivre cent fois cet instant, sauf que dans mes élucubrations oniriques, il n'y avait aucune douleur. V. me donnait tout le plaisir que j'attendais de lui. Même si je me forçais à ne pas y penser, je ne pouvais m'empêcher d'imaginer que c'était de ma faute. Mais ma culpabilité fut de courte durée. Le lendemain de cet épisode, V. m'avait glissé à l'oreille, au moment de rentrer dans la salle de cours, qu'il avait beaucoup aimé. Le sourire qui s'était alors affiché sur mon visage ne pouvait signifier qu'une chose. Nous allions recommencer, et cette fois, je serais prêt.

En regardant par la fenêtre de la salle ce jour-là, j'avais une vue imprenable sur *la colline*. L'épisode de la première étreinte, ce geste qui avait finalement tout précipité, me revenait en mémoire avec toute la force des sensations alors ressenties. Se mêlaient en moi à la fois ces doux souvenirs, et les espoirs des moments futurs passés avec V. Pourtant, aussi profondément que je regarde, je n'étais pas amoureux. En tout cas, pas comme je l'entendais à l'époque. La distinction entre les garçons et les filles était claire. Non, je vais être plus précis : la distinction entre V. (finalement le seul garçon que je connaissais vraiment, puisque je ne me pensant pas homo, je n'envisageais pas cela avec un autre) et les filles était claire. Je pouvais être amoureux d'une fille, peut-être même lui faire l'amour (c'est arrivé plus tard), mais il me semblait impossible de tomber amoureux de V., je ne partageais finalement avec lui que du bon temps. Aujourd'hui, quand j'y repense, j'aurais plus tendance à nuancer mes propos. Je pense plutôt maintenant sincèrement que c'était une forme d'amour. Cet attachement insensé pour l'interdit, que je ne voulais franchir qu'avec lui. Mais différent de ce que je connaissais alors, et différent de ce que j'ai connu depuis. Le charnel était quand même au centre de nos préoccupations. L'âge des premiers émois...

J'ai eu du mal à enfiler le préservatif. Je ne savais pas bien comment m'y prendre. J'ai eu moins de mal à trouver le chemin de V., qui s'offrait à moi sous un baiser profond. Il n'a pas eu mal. Ou alors il ne l'a pas montré. Il a juste souri. Et ce sourire m'a suffi. Ça n'a pas duré longtemps. Nous n'avions pas de gel, et peu à peu, son sourire est devenu grimace. Je me suis retiré. Mais nous avons continué à nous phallussecouer. Même à nous sucer. J'ai ressenti le besoin de prouver à V. que je pouvais aussi le faire. Et j'ai donc moi-même dérouler la capote sur son sexe. J'ai eu un peu mal au départ. Et mon visage a suivi le chemin inverse de celui de V. quelques minutes

auparavant. La grimace s'est transformée en sourire. Ça n'a pas non plus été bien long. J'ai joui rapidement. V. était content. Il m'a embrassé tendrement, plus tendrement qu'il ne l'avait fait jusque là.

Il s'est passé plein d'autres choses cette fois-là.

Épilogue

Comme toute bonne saga (même si elle est nulle, comme la mienne), il faut un épilogue. Et même si ma façon de compter en déroute certains (ici, les maths, c'est moi qui les fait, alors je compte comme je veux d'abord, j'aurais pu tout aussi bien numéroter aléatoirement mes épisodes, histoire de brouiller les pistes, non mais !), ça me plaît et voilà : donc épisode 10 sur 9, point final.

Avec tout ça, je ne sais plus où je voulais en venir. Ou plutôt si je sais, mais bon un épilogue c'est chiant à faire, surtout quand on a rien à dire.

Alors bien sûr, je pourrais dire que depuis j'ai élargi le champ de mes expériences, que j'ai connu moult aventures diverses et variées, entre gaudrioles, sauteries huppées, et relations sérieuses, mais non, je ne le dirais pas.

Pas plus que je ne sais pas ce qu'est devenu V. depuis ce temps, il est peut être marié. Non, je ne le dirais pas.

Je sais juste que quelques années plus tard, vers les 17-18 ans, nous avons eu l'occasion de nous recroiser, par le biais d'amis communs : des amies à moi avaient copiné avec des potes à lui, c'est donc naturellement que j'ai revu au cours de différentes soirées. Mais jamais, non jamais, nous n'avons évoqué notre adolescence, et jamais nous n'avons tenté de reprendre nos ébats.

Je ne dirais pas non plus que pendant près de 3 ans, après ces événements, je n'ai plus touché à un garçon, puisque j'ai vécu le remords l'année suivante, en repensant seulement à ce qui s'était passé : je me suis senti sale et étranger à moi-même. Je ne m'aimais plus.

Épilogue.
Fin de l'histoire.

Ça se perd dans la nuit des temps

PAR HOUBA

Je ne pensais pas écrire sur ça un jour... D'ailleurs je ne vais pas écrire ma première fois, puisqu'il y en a eu plusieurs, je découpe en tranches, c'est comme quand je lis quatre livres à la fois. Et puis ça se perd déjà dans la nuit des temps... Alors ce sera résumé et sans envolée lyrique.

Le coup de foudre, c'était au Japon, à Kyoto, dans un jardin, par 40 degrés à l'ombre quand mon amie Fleur de lin m'a présenté T. J'étais en costard cravate, bleu marine, cravate à pois, assortie à celle du premier ministre d'alors, M. Kafû, (ceux qui voudront trouver l'année auront donc un indice) le buffet en plein air était un ensemble de plats chauds d'un traiteur alsacien installé dans le Kansai, je dégoulinais, la consule faisait son discours de 14 Juillet, et moi j'attendais que mes copains arrivent. Un couple de Français, Philippe et Maryse, et Fleur de lin, qui aurait pu être mon amie...si... j'avais voulu une amie. Je l'aimais bien, mais aimer bien ce n'est pas ce qu'on souhaite n'est-ce pas ? Je ne sais plus où on est allés ce soir là, mais on est restés tous ensemble, et je devais être particulièrement gai ! Je n'avais jamais ressenti un tel « c'est lui » pour quelqu'un... Des yeux comme deux noisettes, toujours en train de rire, un geste de la main pour écarter ses cheveux, un regard franc, mais avec beaucoup d'incompréhensions mutuelles et culturelles, et de longues discussions à finir la nuit sur le balcon, un nippon mathématicien et francophile, on est devenu amis, je l'ai adoré pendant un an, (non bien plus que ça..., et des années plus tard il m'a dit qu'il n'avait rien vu, je ne peux toujours pas le croire) je passais ma semaine à attendre le week-end avec lui à regarder des films en français sous titrés en japonais, ou à visiter des temples. L'été on a fait un peu de voile sur le lac Biwa, on était trois sur son tout petit bateau, je me tenais correctement à cause de ce troisième oublié... Les nuits de mousson ont été autant fantasmées que brûlantes, avec T. allongé sur le futon à deux pas de moi, dans ma chambre à tatami. Osaka est à 40 bornes de Kyoto et Nara, et on dormait l'un chez l'autre régulièrement.

T. était hétérosexuel. À la fin de l'été, j'ai visité les falaises de Tojimbo, au nord de Fukui, seul, avec des pensées noires.

Et puis je suis revenu à moi, et un hiver d'amour à sens unique a succédé à l'été, où quand j'étais désespéré, je prenais mon vélo pour parcourir toute la ville la nuit, j'ai fréquenté tous les *convenience stores* ouverts 24 heures sur 24, comme quand on a du décalage à absorber. Je sais encore quelle chanson j'écoutais en boucle dans le train Osaka-Kyoto, si je l'écoute aujourd'hui j'ai le balancement du train, les fauteuils verts, les néons crus, et la perspective de le retrouver après le dernier trajet en tunnel à son studio, près de la station terminus, à côté de la rivière Kamo.

Le dernier week-end avant mon retour à Paris, on est allés sur la mer du Japon, on a fait les fous sur une plage pleine d'algues, il a plongé cueillir des oursins dans les rochers. Il m'a tendu son oursin, tout ruisselant, et l'image m'est restée. Des mains gracieuses, et un sourire qu'on ne voit qu'à certains moines, dans un temple perdu dans une montagne de pins. Il est parti vivre aux États-Unis. Et le Japon, c'est mon Amérique à moi.

Le premier rendez-vous, en rentrant en France, c'était le temps du Minitel, (Internet j'en avais entendu parler mais c'était dans un labo de recherches de Nara, ça se développerait quelques années plus tard). C'était donc dix mois plus tard, près de chez moi, en bas de la gare, à onze heures et demie passées, et Bertrand a été super gentil, très doux, et pas franchement exigeant, là j'étais bien tombé. Évidemment j'ai

cru que je tombais amoureux (je tombe beaucoup en deux lignes, vous verrez comme j'ai un riche vocabulaire), et j'ai mis un certain temps à comprendre que... je n'avais rien compris. Je renaissais tout juste à l'époque, j'avais juste retrouvé du travail après un début de boulot raté (je n'arrive pas à pardonner à la pouffiasse qui m'a fait ça, me dégager le dernier jour de ma période d'essai sous un motif dégradant et faux ; et dire que je la vois encore sur le quai du train... Je l'ai en plus retrouvée dans ma cantine d'entreprise 12 ans après), et puis j'avais enfin réussi à me regarder dans une glace (cf. la scène au lavabo dans les roseaux sauvages, pour donner une idée, mais j'étais un peu plus âgé...) et à me dire tout haut (c'était important d'arriver à nommer à voix haute les choses), à me dire qu'un jour il allait bien falloir sauter le pas... Parce que je n'allais pas pouvoir fonder la famille dont je rêvais (adolescent, j'ai souvent rêvé de ma future famille, j'avais déjà des enfants et je jouais avec eux... Mais il manquait la mère dans le rêve, ou plutôt elle ne manquait pas, elle n'existait pas, point).

Une autre première fois, quelque temps plus tard, ne vaut pas la peine d'être racontée. Le prétendu Sébastien a joué perso, et m'a fait mal. Pour savoir ce qu'on veut et ce qu'on aime, il faut savoir attendre.

Et puis, un mur tombé, j'ai mis le nez dehors, ou plutôt dedans, dans les bars et les boîtes de nuit (là aussi une première fois, j'ai fait le tour quatre ou cinq fois du pâté de maisons, et je suis entré comme un furibard dans le bar, l'enseigne a déjà changé trois fois depuis, je suis allé tout au fond en à peu près 3 secondes et demie... et je suis reparti... ridicule). Là quand même j'ai changé, et ensuite j'ai ouvert l'œil...

A suivi une période troublée (parce que voulue, palpitante, mais pas sereine) d'aventures plus ou moins durables, ou d'essais en tous genres, (non bien sûr un seul genre, mais ça s'appréhende de plusieurs manières, c'est comme pour la morue au Portugal, il y a de nombreux classiques...). Plongée dans une vie nocturne, mouvementée, joyeuse, dansante, – et pas si extrême que ça – , mais l'idée était bien d'en profiter, maintenant que j'avais compris et assimilé le code.

Et puis il y a eu M., (non c'est pas le chanteur !!!) avec qui ça a duré, plusieurs mois. C'est moi qui suis parti... et il ne m'a pas rappelé. Je veux garder un bon souvenir : j'étais le premier à lui tenir la main dans la rue, pendant une soirée en plein air, ce que je ne fais jamais, je ne suis pas très démonstratif. Mais ça avait une signification pour lui, et pour moi.

Et puis il y a G., et on en est à nos premiers dix ans de « vie non commune ou presque ». On en est là.

Quand le bleu menace d'éclater

PAR VINCENT

[HTTP://IVRESSEUCIEL.CANALBLOG.COM](http://ivresseduciel.canalblog.com)

Tout commence par un ciel d'un bleu intense. Comme on en a rarement dans le Nord. Un air juste tiède qui frôle le visage de promesses sensuelles. Un été finissant qui se surprend à songer au printemps. Moi, sur le balcon, à l'ombre d'un marronnier immense, je salue mes parents qui s'en vont. Enfin seul.

Quelques temps avant, à la table d'un café sans âme, j'ai une discussion âpre avec Éric :

— De toute façon, tu es pédé. Cela se *voit*.

Premier coup asséné par quelqu'un que j'avais considéré comme un ami, un frère – tout en m'interdisant de le voir comme un amant – que j'avais auréolé de tous les prestiges et qui m'oblige à rougir violemment. Sur le ton de l'évidence qui ne souffre aucun démenti, je n'ai d'autre choix que l'aveu. Éric, après tout, j'en étais déjà amoureux, il suffisait d'un encouragement de sa part et...

— Ce ne sera pas moi.

J'apprends qu'Éric vit avec Sébastien. La porte, à peine ouverte, vient de se refermer. Cela lui fait plaisir de me faire mal ainsi ou quoi ? Il me révèle à moi-même dans le seul but de mieux me rejeter ?

— Un seul conseil : si tu aimes quelqu'un avec lequel *a priori*, cela semble impossible, ne désespère pas et persévère.

Voilà un conseil qui ne lui coûte pas grand chose !!! Dehors, il ne cesse de tomber des cordes. Une pluie désespérante. On se décide à sortir du café pour affronter la pluie torrentielle. On marche ensemble sans s'échanger un mot jusque chez lui où je fais connaissance de Sébastien. Je dors dans le salon sur un lit de fortune. Et le lendemain, je repars.

L'homme comme animal rationnel, cela va jusqu'au fait de mettre à distance son corps, son désir, programmant le lieu et l'instant où l'on pourra, comme on le dit vulgairement, tirer son coup. À l'époque où j'ai emménagé, il n'y avait que des lieux comme cela. Marchant sur un sentier, on était transpercé de regards lourds de désirs, on devenait la proie d'une chasse fiévreuse. On n'était plus quelqu'un, on était juste un corps à deviner derrière les ombres de la nuit comme désirable ou non. Des silhouettes fuyantes, des esquisses qui se dérobent dès qu'un inconnu s'avance ou se précisent quand l'élu se rapproche, des visages justes illuminés le temps d'une cigarette. Beaucoup d'habitues se connaissant et capables de reconnaître l'inconnu de passage, la bonne affaire de la nuit. Un peu plus loin, toujours des hommes mais cette fois, dans leur voiture. Phares éteints. Ils attendent qu'on se rapproche de la vitre laissée ouverte. En voulant voir, on sera vu, l'intéressé sera révélé par sa curiosité, l'offre et la demande potentielle unie par la lumière blafarde du réverbère qui les éclairera le temps d'un regard.

La nuit égalise toute chose. Elle redonne ses chances aux plus vieux. Une ombre, un profil sont toujours désirables. On entrevoit sans voir complètement, on soupçonne derrière une silhouette un homme et l'imagination enflamme le désir. Ce sont des lieux où la non rencontre est la règle, même le prénom, on l'ignorera. On n'aura pas à

faire semblant de s'échanger des numéros de téléphone qu'on n'a pas l'intention de composer.

Il y avait aussi une boîte de nuit qui n'existe plus aujourd'hui. J'y suis allé une fois. Pas deux. Le portier vous embrassait à l'entrée. Je me rappelle de deux hommes qui me regardaient puis parlaient entre eux et riaient. Je ne sais pas s'ils se moquaient de moi. Sans doute que oui. La musique allait fort, on ne dansait pas trop. J'ai pris un verre, peut-être deux puis je suis parti. Quand on est à découvert comme cela, on ne se parle pas. N'importe qui se serait jeté sur moi la nuit après une estimation rapide du regard. Mais pas ici. Intégrer était le cadet de leurs soucis.

Dernier lieu important, un bar. Je connaissais son existence mais je me suis dit que cela devait être sans doute la même ambiance que dans la boîte. J'ai pensé que ce n'était pas la peine d'y aller.

C'est à cette époque que j'ai pris l'habitude de noyer mon désespoir dans la marche. J'étais plein d'amour, j'en aurais donné au premier inconnu qui aurait fait l'effort de s'intéresser à moi. J'avais tant de choses à dire, à vivre, à partager, il me manquait juste le prétexte à défaut de la personne. Seulement, je n'avais rien de tout cela. Je ne connaissais personne, je n'avais même pas le téléphone, j'avais juste mes jambes. Alors, j'ai marché pour *provoquer* une rencontre.

J'ai marché longtemps comme cela, dans l'ivresse des pensées que faisait surgir la marche. Je ressassais des heures entières, en errant dans les rues désertes, la chute de l'âme dans le corps dont Platon nous avait tant parlé, cette approche du ciel bleu intense qui donne le vertige et dont l'émerveillement provoque notre descente tout en bas dans la matière. N'était-ce pas cela, aimer son semblable ? Revivre ici bas ce vertige, même si nous ne sommes plus qu'une parcelle de lumière égarée dans la nuit du désir.

J'ai adressé un soir un souhait au ciel. J'avais marché bien longtemps sous son regard sans jamais rencontrer quelqu'un. J'étais à bout, au point de m'en remettre au seul témoin de mes errances nocturnes. Des amis, j'en avais peu, ils formaient un cercle étroit, fermé et on n'y discutait que de philosophie et de poésie. L'amour y était singulièrement absent. Les rapports avec l'autre étaient glacés. Non, je n'avais pas d'autre choix que de *lui* demander. C'est ce que j'ai fait. Et puis j'ai oublié. C'est comme cela que l'inespéré s'est produit.

Un soir, avec en poche tout juste l'argent nécessaire pour me payer une bière, je suis entré dans ce bar. Dès l'entrée, des regards pointés vers moi. Je me suis assis dans l'effroi le plus complet au bar, j'ai commandé une bière et j'ai fixé mon regard sur le barman. En face de moi, un miroir me renvoyait l'image des clients qui avaient l'air de bien se connaître et d'autres chats à fouetter que de me parler. Et dans le miroir, j'ai vu quelqu'un me sourire. Un homme assez grand, d'allure militaire me regardait droit dans les yeux. J'ai essayé de résister et de ne pas sourire. J'avais peur des conséquences qu'entraînerait un tel sourire. Et pourtant, je ne pus m'empêcher de lui sourire à mon tour. Il y avait sur son visage quelque chose de sincère, franc, gratuit. Il ne souriait pas pour draguer mais pour connaître et c'était troublant.

J'étais trop timide pour engager la conversation en premier et j'attendais qu'il fasse le premier pas. De peur d'être noyé par son sourire, j'avais repris mon souffle un instant en regardant le barman et quand j'avais à nouveau osé regarder de son côté, il n'y

était plus. La porte avait claqué et je comprenais seulement à présent que c'était lui qui venait de partir à l'instant sans prendre la peine d'aller plus loin. Je me suis dit que je n'avais pas de chance. J'étais anéanti et j'ai regardé désespérément le barman quelque temps encore avant de partir. J'avais laissé passer l'heure du dernier métro, j'allais devoir rentrer à pied. J'ai pris mon courage à deux mains, vérifié que je savais encore marcher, je suis sorti. Au bord des larmes.

Dehors, il faisait froid et j'ai vite accéléré la marche. Une voiture s'est arrêtée, une portière s'est ouverte, c'était lui. Il s'est excusé d'être parti comme cela ; si je le voulais, il pouvait me raccompagner chez moi. J'ai regardé la portière ouverte, considéré l'invitation. Visage un peu dur mais ouvert, sympathique. C'était quelqu'un en qui on pouvait avoir confiance . J'ai accepté.

Évidemment, ce n'est pas chez moi qu'on a été. On a roulé et beaucoup parlé. J'étais encore un peu sous le coup de son départ précipité et cela m'a fait du bien d'entendre sa voix colorée d'homme du sud. Il m'a dit qu'il s'appelait Franck, qu'il était militaire et quand j'ai dit que cela me poursuivait, il a cru que je faisais partie de ceux qui fantasmaient sur la virilité militaire. Je lui ai confié que j'aurais bien du mal à fantasmer là dessus vu qu'une grande partie de ma famille était dans l'armée. Je lui ai parlé de ma mère, de l'esprit dans lequel elle m'avait éduquée, des qualités militaires qu'elle m'avait transmises à son corps défendant.

Pendant tout ce temps, on roulait sans but précis. En fait, il réfléchissait, il avait bien envie de m'amener dans sa chambre mais ce n'était pas sans risque. Il était prudent comme j'allais bientôt le découvrir et il répétait souvent le proverbe « Pour vivre heureux, vivons caché ». Je comprenais cette prudence et si quelqu'un m'avait demandé ce que je faisais là, chez lui, j'aurais menti sans scrupule pour le couvrir. Après bien des hésitations, il m'introduisit quand même dans la petite chambre dans laquelle il venait juste d'emménager. Juste à côté de la porte d'entrée, il y avait une grosse malle en fer. C'était ses livres. Parmi eux, le *Demian* de Hermann Hesse.

La première fois avec lui ne se passa pas très bien et je n'en ai pas gardé un bon souvenir. Ce n'était pas, à vrai dire, sa faute : j'étais tendu, nerveux, je ne savais pas ce que je voulais. J'étais encore plus perdu qu'avant de le rencontrer. Il m'a gentiment raccompagné chez moi dans la nuit alors qu'il était crevé. Il me souriait en passant les vitesses et cherchait à percer mon mystère. « À quoi tu penses ? » Je n'étais pas habitué à ce qu'on s'intéresse à moi. Pas de cette façon en tout cas. J'ai eu peur que cela aille plus loin que prévu. Avant de se quitter, on s'est échangé nos coordonnées. Mais aucun de nous a fait l'effort de faire un signe vers l'autre.

Il y avait tout ce que je vivais avec mes amis qui était un poids continu dans l'esprit. J'étais à cette époque au bord de la folie, de l'implosion. J'ai repris mes interminables marches dans la nuit pour m'en libérer. J'ai marché comme un fou dans des rues qui me devenaient à présent de plus en plus familières. Je scrutais les quelques passants nocturnes qui se pressaient de rentrer chez eux ou qui se rendaient chez quelqu'un qui les attendait. Je me disais : je suis un passant qui n'a même pas de raison d'être. Mes marches sont à mon image : absurdes, vouées à l'échec.

Ce fut tout au bout d'une nuit que je rentrais pour la seconde fois dans ce bar où j'avais fait sa connaissance. J'étais dans un état second, j'avais un goût de néant dans la bouche, même lui, je l'avais oublié. Je n'étais rien, autour de moi, il n'y avait rien. J'avais été plein d'amour pour tout et j'avais été incapable de cristalliser cela sur

quelqu'un. J'avais tout semé sur les rues anonymes d'une grande ville en pensant naïvement récolter quelque chose. Mais rien, cet amour me revenait comme une force destructrice en pleine figure, le goudron des trottoirs devenait le cimetière de mes spéculations. Le grand rêve cosmique qui m'avait lancé sur les chemins était stérile. Tout comme moi.

Quand je suis rentré dans le bar, je ne l'ai pas remarqué tout de suite. Lui, par contre, si. On n'est pas resté longtemps dans cet endroit. On a pris cette longue rue qui conduisait jusqu'à la caserne. Il habitait un petit studio bien plus confortable que la chambre où il m'avait emmené la première fois. On a parlé longtemps jusqu'à atteindre ce grand silence où tout se décide. Il m'a dit que cette fois-ci, ce ne serait pas lui qui ferait le premier pas. J'ai pris l'initiative, j'ai été vers lui. Cette fois, je savais ce que je voulais.

La tendresse tenaillante de nos matins obscurs, comme l'écrivait Marina Tsvétaïéva, je comprenais à présent ce que cela signifiait. Se réveiller le matin à côté de quelqu'un qu'on aime en dépit de toutes les forces contraires qui s'y opposent, dans la lueur crue de l'aube et pendant qu'au loin on entend le lever des couleurs. Nous étions à deux et personne ne le savait. Je n'avais soufflé mot de cette aventure que je vivais ni à mes parents, cela va de soi ; ni à mes amis proches qui m'auraient condamnés – même Éric, à qui j'avais révélé l'existence de Franck, ne m'avait pas cru. Nous n'étions que deux, entre quatre murs. Et en moi un énorme feu qui ne s'apaisait que lorsque je le voyais.

Bien en évidence, il y avait cette phrase de Saint-Exupéry : « Aimer, ce n'est pas se regarder l'un l'autre, c'est regarder ensemble dans la même direction. » Pour Franck, aimer n'était pas une fin en soi, une fois que l'on avait passé du temps ensemble, on se quittait pour se consacrer chacun de notre côté à notre tâche. Il n'était pas question de vivre ensemble. Franck disait que pour vivre avec un autre homme, il aurait fallu un appartement long d'un kilomètre – et encore. Au début, cela ne me dérangeait pas. Moi aussi, j'avais besoin d'être seul et puis il y avait mon autre vie avec le petit groupe que je fréquentais, je n'avais pas envie que ces deux mondes se rencontrent, anticipant la catastrophe inévitable que cela produirait.

Il ne pouvait pas le savoir et jamais je n'aurais osé lui dire. Aimer, ce n'était pas un prétexte pour importuner l'autre avec ses soucis, c'était découvrir une terre vierge, partir à la conquête de l'inconnu. Je ne lui ai jamais dit qu'il était devenu un principe d'équilibre et de liberté dans ma vie, que penser à lui, l'appeler et passer de longues heures au téléphone, m'était devenu aussi indispensable que respirer. Je lui ai caché ma détresse par peur de le perdre : j'étais amoureux fou de lui. J'étais suffisamment intelligent et attentionné pour comprendre qu'on pouvait être importun à l'autre, que lui aussi avait besoin de liberté, d'indépendance et je m'en serais voulu profondément d'être possessif, aliénant. Si j'aimais Franck, c'est justement parce qu'il était une liberté alors ce n'était pas pour lui ôter. S'il me disait qu'il ne pouvait pas me voir, j'étais anéanti mais je résistais à la douleur qui m'envahissait.

Je ne pouvais en parler à personne, c'était une torture de ne pas pouvoir en être délivré. Alors, j'ai utilisé le seul remède que je connaissais, j'ai à nouveau repris mon errance, j'ai marché. Sauf que cette fois, j'ai été trop loin. Mes pas n'ont pas réussi à rejoindre l'infini du ciel et une nuit, j'ai senti dans mes jambes quelque chose de chaud qui se réveillait. Mes crampes devenaient fréquentes et une fois, Franck a

même dû calmer l'une d'entre elles. J'ai failli pleurer ce soir là car j'étais à ses côtés et je n'avais aucune force dans mes bras et mes jambes pour l'aimer. Mes muscles commençaient lentement à s'atrophier. J'avais vingt ans.

C'était une condamnation. Comment aurait-il pu aimer quelqu'un de si fragile, lui qui avait tant de vitalité et de force ? Je me suis retrouvé à l'hôpital et ils m'ont gardé pendant un mois sans trouver l'ombre d'un quelconque problème. Le diagnostic, j'aurais pu le faire moi-même : je m'étais brûlé les ailes en voulant atteindre le ciel. Mais je ne pouvais le dire à personne. Et puis le seul fautif, c'était moi.

Il a appelé régulièrement pour prendre de mes nouvelles, il a même retrouvé le numéro de téléphone de mes parents et m'a appelé directement chez eux. Ma mère m'a demandé sur un ton naturel qui c'était et quand je lui ai répondu, elle a senti ma gêne. On ne peut pas cacher grand-chose à une mère. À ce moment, elle a deviné qui était Franck au juste pour moi mais elle n'a rien dit.

Je me rappelle lui avoir envoyé une lettre dans laquelle je disais que c'était fini (mais pouvait-on dire que quelque chose avait commencé entre nous ?). Il n'a pas répondu. Comme il me l'a expliqué plus tard, on ne répond pas à une lettre d'adieu. J'avais peur de le revoir, qu'il réveille en moi cette passion folle qui n'était pas sans responsabilité dans ma maladie. Je me suis rappelé en écrivant cette lettre de « rupture » toutes les fois où je suis tombé sur son répondeur (même si j'y laissais parfois de sibyllins haïkus), toutes ces soirées à être rongé par son absence ou pire, sa présence, lorsqu'il travaillait sur son ordinateur portable, qu'il regardait la télé pour s'endormir sans s'être occupé de moi. Il y avait aussi les moments de crise qu'il traversait durant lesquels on ne pouvait pas l'approcher. J'avais assez de maturité pour comprendre ces choses-là mais trop de jeunesse pour les supporter sereinement.

Je m'étais dit que c'était fini mais je m'illusionnais. Tout comme il n'y avait pas eu de début à proprement parler dans notre relation, il ne pouvait pas y avoir non plus de fin bien déterminée.

J'ai vécu plusieurs fois avec lui l'intensité des retrouvailles. Une première fois après son retour de Yougoslavie. Je ne savais même pas qu'il y était allé. Mais aurais-je été capable de dire où j'avais été pendant tout ce temps, moi ? Sur l'oubli de son absence, j'avais cru fonder une vie. Je n'avais en fait habité que la distance qui séparaient nos lèvres. Et à présent qu'elles se rejoignaient, il n'y avait plus rien. Je pensais que Franck était une parenthèse dans ma vie mais chaque fois que je le revoyais, je me rendais compte que c'était le reste qui était une parenthèse.

Une deuxième fois après ma lettre, cela a été plus fort que moi, j'ai sonné chez lui. Il est descendu aussitôt mais ce n'était pas pour me voir. Derrière moi venait d'arriver un homme en treillis qui me regardait d'un air bizarre. « Tu aurais dû m'appeler avant. » Effectivement. Je lui ai téléphoné un peu plus tard. Je m'en voulais de l'avoir mis dans une situation délicate face à son collègue. Je m'en voulais aussi d'avoir voulu faire intrusion chez lui longtemps après lui avoir envoyé une lettre si radicale. Je m'étais toujours interdit de faire de telles choses quand nous étions bien plus proches alors pourquoi le faire après avoir instauré une distance ? Mais lui me connaissait mieux que je ne me connaissais moi-même. Il n'était pas étonné de mon retour. Il savait que nous n'en avions pas fini l'un avec l'autre.

Une troisième fois, alors qu'il n'habitait plus ma ville, dans un café. La probabilité pour que je le croise était infime, ténue. Mais cela n'a pas manqué, je suis passé juste devant lui et alors que j'aurais très bien pu faire semblant de ne pas l'avoir vu, je suis allé le saluer. Deux corps qui s'attirent obéissent à d'autres lois que celles de la statistique.

Il est toujours apparu dans les moments difficiles que j'ai connus, un peu comme un ange gardien, non pas le mien mais celui qui surveille tout là-haut le ciel quand le bleu menace d'éclater. C'est peut-être pour cela que je n'ai pas pu le retenir. Il m'avait été envoyé, cela ne voulait pas dire qu'il m'avait été donné. C'est comme cet oiseau tombé par accident du ciel. On peut toujours faire une petite boîte confortable pour lui rendre agréable le séjour terrestre. Tôt ou tard il faudra bien songer à le laisser regagner son élément naturel.

Dans l'existence des conditionnels, des trains restés à quai et des téléphones sans abonnés absents, j'aurais pu éradiquer toute l'amertume de ces années-là. Nous aurions remonté ensemble à la surface des océans les pierres atlantes, exhumé du sable les manuscrits d'Orient, retrouvé les plus anciens squelettes de l'ère préhistorique. Mais dans l'existence anonyme, celle des gens qui ne se donnent pas la peine de répondre car ils ont toujours mieux à faire, dans le monde des classifications rapides (lui, c'est un homo, lui, un hétéro), j'ai laissé s'échouer tout au fond de mes yeux bleus une rébellion amoureuse. Et à présent, je regarde droit devant moi.